Le Meurtrier d'Albertine Renouf. Les Derniers jours de Don Juan. Par Henri Rivière

LE

MEURTRIER

D'ALBERTINE RENOUF

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

D'HENRI RIVIÈRE

Format grand in-18

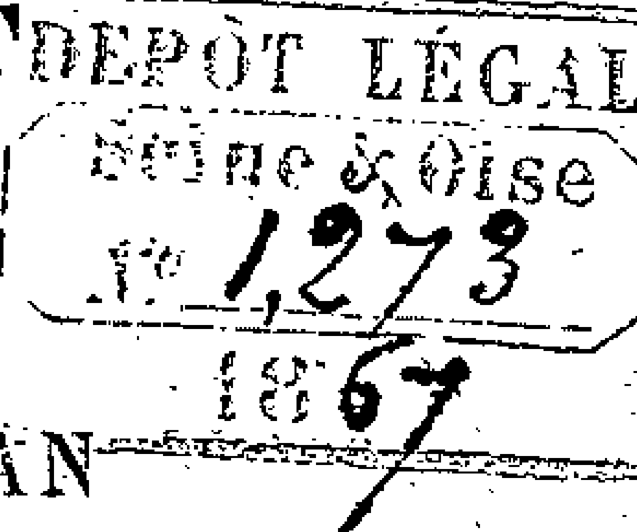
LE CACIQUE — Journal d'un marin —	1 vol.
LA MAIN COUPÉE	1 —
LES MÉPRISES DU CŒUR.	1 —
LA POSSÉDÉE.	1 —

POISSY. TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

LE

MEURTRIER

D'ALBERTINE RENOUF



LES DERNIERS JOURS DE DON JUAN



PAR

HENRI RIVIÈRE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

LE MEURTRIER

D'ALBERTINE RENOUF

I

Il y a quelques années, un jeune homme, Isidore Renouf, qui avait fait son droit à Paris, acheta une charge de notaire dans une petite ville de province. Il se maria presque aussitôt, son prédécesseur, en lui cédant son étude, ayant eu soin de lui trouver une femme. Le vieux notaire s'était fort applaudi de ce mariage. Il avait donné en effet à son jeune ami la fille d'une vieille dame qu'il connaissait depuis longtemps, et qui s'était fixée tout récemment

en province après la mort de son mari. Albertine Segonat avait dix-huit ans, une jolie dot et de grands yeux noirs; elle était d'un caractère énergique et tendre, et se fit promptement aimer d'Isidore. A peine mariés, les jeunes gens s'accordèrent huit jours de vacances, et vinrent commencer leur lune de miel à Paris. Isidore crut remarquer cependant qu'Albertine aurait désiré reculer ce voyage. Paris lui causait comme un vague effroi qu'elle mit sur le compte de souvenirs pénibles : c'était à Paris qu'elle avait perdu son père. Cette mauvaise disposition s'effaça bientôt dans les plaisirs. Deux ou trois fois seulement, dans la rue ou au théâtre, Albertine, d'un mouvement involontaire, serra le bras de son mari, comme si quelque chose l'eût tout à coup effrayée. Isidore l'interrogea, mais elle se contenta de sourire avec mélancolie. C'était un sentiment douloureux qui se réveillait sans doute, rien de plus.

Isidore, qui avait presque toujours vécu au *pays*

latin, avait installé sa jeune femme dans l'hôtel garni qu'il occupait autrefois; mais il avait choisi la plus belle chambre du premier étage, d'où l'on apercevait par les fenêtres le jardin du Luxembourg. Les jeunes époux couraient Paris dans la journée, dînaient au restaurant, puis allaient au spectacle. Un soir ils venaient de rentrer chez eux après avoir vu *le Vampire* au théâtre de l'Ambigu. Cette pièce, qui s'ouvre par une exposition très-habile, dans laquelle les principaux personnages, serrés autour de l'âtre, au fond d'un vieux château, se racontent des histoires effrayantes, avait vivement frappé, malgré ses invraisemblances, Isidore et Albertine. Ils en causèrent longuement avant de s'endormir. Peut-être, dans certaines circonstances toutes physiques, l'esprit est-il plus accessible aux idées étranges. On était en plein mois de novembre, et le vent, après avoir tourbillonné en gémissant dans les arbres du jardin, venait se heurter aux fenêtres. Quand le vent se taisait, c'était une pluie drue et fine qui cré-

pitait aux vitres. La chambre elle-même, dans tout le désordre d'un campement de quelques jours, n'était éclairée que par une veilleuse. Les vêtements jetés au hasard, les malles béantes y affectaient des formes fantastiques sous les lueurs intermittentes du foyer qui se mourait. — Croirais-tu donc aux vampires ? dit en riant Isidore à sa femme.

— Oh ! non ; mais je croirais plutôt, répondit-elle en frissonnant, aux assassins qui vous égorgent la nuit pendant votre sommeil.

— Bah ! reprit Isidore avec toute l'insouciance de l'étudiant qui a dormi dix ans la clef sur sa porte, à Paris et dans les hôtels du quartier latin, il n'y a pas de voleurs.

— Aussi, n'ai-je pas parlé de voleurs, fit-elle à demi-voix.

— Et de qui donc alors ?

— M'aimes-tu ? reprit Albertine après quelques moments, sans répondre à la question du jeune homme.

— Tu le demandes !

— Eh bien ! si j'avais refusé de t'épouser, si j'avais eu de la répugnance pour toi, est-ce que tu m'en aurais voulu ?

— A mort ! s'écria-t-il.

Elle se mit à trembler si fort, qu'Isidore, un peu interdit, s'empressa de la rassurer. — Mais je ris, dit-il. Par exemple, à propos des vampires, continua-t-il toujours en plaisantant, il faut se défier des somnambules. Ils peuvent très-bien vous assassiner sans le savoir. Tu connais l'histoire de ce supérieur de couvent qui lisait un soir dans son lit, et qui vit entrer dans sa chambre un de ses religieux armé d'un grand couteau ?...

— Oui. Le supérieur eut le temps de se jeter à bas de son lit, et le religieux, après avoir soigneusement tâté la place, perça le matelas de trois coups à intervalles égaux, puis se retira, le visage épanoui.

— C'est bien cela, reprit Isidore, et le lendemain le religieux vint se confesser de l'horrible crime

d'intention qu'il aurait commis dans un rêve suggéré sans doute par Satan. « Mon fils, lui dit le supérieur, vous ne vous en êtes pas tenu à l'intention. » Et le digne homme, quelque repentir que le religieux manifestât du crime que le somnambulisme lui avait fait commettre, ferma désormais la porte de sa chambre.

— As-tu fermé la nôtre ? dit Albertine.

— Ma foi, je n'en sais rien. J'ai si peu l'habitude de m'enfermer ici.

— Ferme-la, je t'en prie.

— Tu as raison. Je ne suis plus un étudiant, mais un mari, et j'ai un trésor à garder.

En allant vers la porte, il aperçut sur la commode un long poignard algérien dans son fourreau d'argent ciselé. C'était un cadeau que lui avait fait un de ses anciens camarades, capitaine à l'armée d'Afrique, qu'il avait rencontré le jour même. La vue de cette arme lui causa une impression désagréable. Il pensa tout de suite, et sans se rendre compte

d'une association d'idées pourtant assez naturelle, au grand couteau du religieux. Au même moment, sa femme, encore occupée de la conversation qu'ils avaient eue, lui dit : — Tu n'as jamais été somnambule?

— Non, répondit Isidore. Pourtant, poursuivit-il, je sais par moi-même que l'intensité du rêve peut porter à des actes non point imaginaires mais, très-réels. Voici ce qui m'est arrivé. Nous couchions, un de mes camarades et moi, dans deux chambres qui n'étaient séparées que par une porte ouverte. Mon ami travaillait avec sa lampe allumée, et je m'étais endormi après avoir éteint la mienne. Je rêvai dans un long cauchemar que je tuais ma sœur. C'était insensé comme tous les rêves. J'avais perdu ma sœur lorsque j'étais enfant. L'effroi que je ressentis fut si fort que je me précipitai tout endormi hors de mon lit. Je voulais fuir la nuit et voir quelqu'un. Je me présentai au seuil de la chambre voisine, le visage si bouleversé, que mon camarade se leva malgré lui

et recula de deux pas. Je ne restai qu'un instant d'ailleurs dans ce paroxysme du rêve; je me réveillai aussitôt en poussant un grand soupir, et mon visage reprit son expression habituelle...

Ce fut au tour d'Albertine de rire. — Comme celui du religieux, dit-elle.

— Oui, fit Isidore.

Cependant, tout en parlant, le jeune homme n'avait point quitté du regard le poignard algérien. La lumière de la veilleuse s'y attachait en paillettes et le grandissait par l'ombre projetée au delà. L'attraction visuelle que cette arme exerçait sur lui devint insupportable à Isidore. Il eut l'idée de la renfermer dans un tiroir de la commode, mais il eut peur de ce que sa femme pourrait penser : elle croirait peut-être qu'il craignait de devenir somnambule et de se servir contre elle de ce poignard. Au fond, toute folle qu'elle fût, c'est bien cette pensée sinistre qui lui était venue. Il trouva plus simple de souffler la veilleuse : il ne verrait plus rien ; mais Albertine

le pria de n'en rien faire. — Tu m'as effrayée, moi aussi, avec tes histoires, dit-elle d'un ton ému, et si j'ai quelque mauvais rêve, je veux y voir clair en me réveillant.

— Alors, reprit Isidore, ne parlons plus de tout cela, car c'est absurde, et dormons.

Il ferma les yeux et ne tarda pas à s'endormir. Son sommeil très-profond ne fut troublé par aucun rêve. Cependant, au moment où trois heures sonnaient à l'horloge du Luxembourg, il s'éveilla en proie à une indéfinissable émotion. Il écouta les trois coups, dont le dernier tinta lentement. La veilleuse s'était éteinte, et la plus grande obscurité remplissait la chambre. Isidore, les narines dilatées, aspirait une odeur extraordinaire. Il se demandait ce que ce pouvait être, lorsqu'il s'étonna de ne pas entendre la respiration de sa femme. Il étendit la main vers elle pour la toucher à la poitrine et retira sa main mouillée. D'un bond il s'élança du lit avec la soudaine pensée que cette odeur

tiède et nauséabonde qui le poursuivait était celle du sang. Il alluma vite une bougie et revint. Il vit alors le grand poignard algérien planté droit debout dans le corps de sa femme. La lame s'était enfoncée dans la plaie, mais la poignée d'argent étincelait. Une nappe de sang couvrait la poitrine; la tête apparaissait toute pâle, avec les cheveux noirs épars sur l'oreiller, avec les yeux ouverts et déjà fixes. Les bras étaient étendus et rigides, les mains crispées. Ce spectacle si horrible ne devait point être réel!... Isidore se crut le jouet d'une vision. Il se précipita vers la fenêtre et la brisa du poing. Le vent s'engouffra dans la chambre et éteignit la bougie. La nuit était toujours profondément noire, et la pluie ne cessait de tomber. Le jeune homme resta quelques minutes pressant des mains l'appui de la fenêtre, la sueur au front, les cheveux hérissés, le cœur palpitant. Il se mit bientôt à rire :

— Quel cauchemar! se dit-il. — Il voulut rallumer la bougie, mais il n'en vint point à bout, il lui

fallut pousser l'un contre l'autre les ais disjoints de la fenêtre et tirer par-dessus le rideau de damas. L'air entrant encore, il ne s'approcha du lit que lentement en protégeant de ses doigts repliés la flamme vacillante de la bougie. A vrai dire, il n'avait point repris possession de lui-même et tenait ses yeux baissés, n'osant les lever sur l'effrayant tableau qui devait cependant avoir disparu. Il s'arrêta en heurtant le bord du lit et se pencha. C'était sa femme paisiblement endormie qu'il allait revoir; c'est le cadavre, plus rigide encore, avec une plus pénétrante odeur de sang, qui lui apparut. Isidore n'eut point de second accès d'une terreur insensée : il posa le bougeoir sur la table de nuit et contempla le corps inanimé; puis il jeta les yeux autour de lui pour se convaincre par la vue d'autres objets réels de la réalité de celui-là; il reconnut ainsi, affaissée sur le sol et gardant encore des plis vivants, la robe qu'Albertine avait portée la veille. Alors il fondit en larmes. Il n'eut plus qu'une seule pensée, c'est

que cette femme qu'il avait aimée, qu'il adorait, était morte. Il l'appela de tous les noms qu'il lui prodiguait, amollit de ses caresses les mains raidies d'Albertine et les garda dans les siennes. Le froid seul de ces mains le gagna. Il colla ses lèvres aux lèvres de la morte, chercha la vie dans son regard et ne rencontra qu'un œil vitreux, implacablement ouvert. Il ferma les paupières d'une main frissonnante; mais le cadavre, rebelle à l'étreinte passionnée dont il l'enveloppait, s'offrit à lui sous un aspect accusateur et terrible. Si Albertine était morte, qui donc, en effet, l'aurait pu tuer? Personne, sinon lui.

Il se rappelait en traits de feu sa dernière conversation avec elle, cette perversion d'idées dont il s'était senti envahi, la fascination constante de ce poignard dont il n'avait pu détacher ses yeux, la possibilité qu'il avait entrevue avec une sorte de tentation maladive de tirer pendant son sommeil l'arme du fourreau et d'en frapper sa femme. Cela,

il l'avait fait. Tout le lui disait, jusqu'à ce poignard planté droit dans la blessure, comme d'avance il s'était imaginé le voir, jusqu'au fourreau laissé sur la commode et dont l'ouverture était tournée de son côté. Il était bien l'assassin qui, sûr de son chemin, avait marché au meuble et du meuble s'était dirigé vers le lit. La pente des idées noires qui lui étaient venues dans la liberté du sommeil, sans contrôle intelligent qui leur fît obstacle, l'avait fatalement entraîné au crime... Mais non, c'était impossible. Quels que soient le vertige du rêve, la toute-puissante obsession de l'idée fixe, il doit y avoir en nous, au moment de commettre un pareil meurtre, à défaut de l'intervention de l'âme, à laquelle le corps n'appartient plus, une révolte de la chair. On ne tue pas ainsi ceux qu'on aime. Il y a des sympathies physiques qu'il n'est pas donné de vaincre ; il est surtout avec la femme que l'on chérit et qu'on possède des affinités matérielles qui, précisément parce qu'elles sont telles, ne pourront jamais

se résoudre en une œuvre de violence et de sang. Ce religieux qui frappait sa victime imaginaire avec un acharnement sauvage n'aimait pas son supérieur ; la haine avait conduit son bras, tandis qu'Isidore adorait sa femme. D'ailleurs ce religieux avait agi dans un rêve dont les moindres détails lui étaient restés présents, et Isidore n'avait point rêvé. Ce n'était pas lui qui avait tué Albertine. Sa raison, son amour, jusqu'à ses mains tremblantes qu'il agitait en signe de réprobation, lui attestaient qu'il n'était pas le meurtrier.

Quel était-il donc ? Il eut un moment l'espoir de le découvrir. Il se souvint que la veilleuse était allumée lorsqu'il s'était endormi et qu'en s'éveillant il l'avait trouvée éteinte. Il l'examina et vit que l'huile n'en était point consumée. On l'avait donc soufflée. Cependant personne n'avait dû pouvoir entrer, sans faire de bruit du moins, puisque la porte était fermée en dedans. Il courut à la serrure, et s'aperçut à sa grande surprise que la clef était en

dehors et qu'il suffisait de la tourner à demi pour ouvrir la porte. Quelqu'un avait donc pu s'introduire dans la chambre. Ces légers indices réussirent d'abord à le convaincre. Néanmoins il se rappelait fort bien s'être levé sur la prière d'Albertine pour retirer la clef et la mettre en dedans après avoir fermé la porte à double tour. N'en avait-il rien fait ? C'était possible, car il se rappelait aussi qu'à cet instant même sa préoccupation était grande et que, tout en allant à la porte, il s'était retourné plusieurs fois pour regarder le poignard sous l'empire de l'hallucination morale qui avait commencé à l'obséder : il était probable qu'il avait tout simplement ouvert et repoussé la porte. Ses doutes le reprirent. Puisqu'il avait eu si peu conscience de ses actes, ne pouvait-il avoir soufflé la veilleuse lui-même ? Il se rassurait tout à l'heure en pensant qu'il n'avait point rêvé. Qu'importait cela ? Ce sommeil si profond concluait au contraire contre lui. Puisqu'il sentait qu'il se fût arrêté, s'il eût rêvé, si

le moindre sentiment, le moindre sensation lui fussent restés perceptibles, n'était-ce pas, puisqu'il n'avait point rêvé, que, d'un bout à l'autre du meurtre, il avait agi dans une torpeur absolue? L'engourdissement avait été tel que la mémoire elle-même s'y était absorbée. N'est-il point après tout de ces rêves que l'on sait avoir faits, dont l'effroi subsiste en sueur sur le front, en frissons par tout le corps, dont on cherche inutilement une trace, et qui semblent s'engloutir d'un bloc dans la nuit qui les a suscités?

En ces perplexités sans issue, le malheureux Isidore prit sa tête dans ses mains et s'accroupit sur un tabouret. Il n'osait regarder ni à droite ni à gauche. Au fond, il ne songeait à rien. C'est le bienfait de ces crises extrêmes, quand elles n'aboutissent pas immédiatement à la folie, d'anéantir à la fois le corps et la pensée. Il demeura ainsi longtemps. Le premier rayon de jour qui se glissa par la fenêtre lui fit lever la tête, et, le rendant à la réalité,

lui inspira cette fois des craintes toutes positives. Il ne ressentit plus ni la douleur d'avoir perdu sa femme, ni l'horreur de l'avoir peut-être tuée : il se dit qu'il était seul dans cette chambre avec un cadavre, que dans une heure à peine on viendrait, et qu'on l'arrêterait comme l'assassin d'Albertine. Il se vit aux mains des gendarmes et conduit à l'échafaud au milieu des huées de la foule. Cette honte publique en perspective le terrassa, comme si véritablement et de son plein gré il eût commis le crime. Aussi pendant quelques minutes chercha-t-il, à la façon des meurtriers vulgaires, à dérouter la justice. Il lui fallait faire disparaître le corps, non point l'emporter, cela ne se pouvait pas, mais gagner du temps en le cachant dans un placard, puis se sauver lui-même à tout hasard... Mais il ne saurait où aller, et on le rattraperait bientôt. Peu lui importait. Il n'entrevoyait que la fuite pour moyen du salut. Il s'approcha résolûment du lit. Pauvre insensé ! comment allait-il faire pour charger bru-

talement ce corps sanglant sur ses épaules, quand il ne l'avait couvert jusque-là que de caresses et de baisers? Et d'abord il y avait le fer à extraire de la blessure. Isidore prit à deux mains le manche du poignard, il essaya de le tirer à lui, et presque aussitôt il y renonça, car il lui sembla qu'Albertine souffrirait encore. Deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses yeux; il se prit en pitié pour l'égoïste et lâche terreur qu'il venait de ressentir, et s'agenouillant près du lit, pour la première fois de la nuit il pria. Avec la prière, un peu de calme et de force entra dans son cœur, et il ne se releva que pour prendre la seule résolution qu'exigeaient les circonstances et qui fût digne de lui. Qu'il fût ou non l'assassin, il était innocent, et, loin de se dérober à la justice des hommes, il devait se livrer à elle et lui demander ou de l'absoudre ou de trouver le vrai coupable.

Il faisait à peine jour. Isidore descendit sans bruit l'escalier de l'hôtel et sortit. Une fois dans la rue,

il se trouva un peu embarrassé. A l'accomplissement des grandes résolutions de la vie il y a le plus souvent un obstacle banal. Il avait à se présenter au corps-de-garde voisin ou au commissaire de police du quartier. Or, où étaient-ils l'un et l'autre? Il ne le savait. Il erra dans les rues les plus proches, grelottant sous la pluie fine et froide qui tombait toujours, et avisa enfin la lanterne rouge qui indique les commissariats de police. Il sonna, et on lui ouvrit. Le domestique fut d'abord sur le point de lui dire que le commissaire ne recevait pas à cette heure indue ; mais il jugea au visage d'Isidore que celui-ci avait quelque révélation importante à faire, et le pria d'attendre. Ce serviteur eut même le soin de donner doucement un tour de clef à la porte d'entrée, afin que le criminel, si c'en était un qui se livrait, ne pût revenir sur sa louable détermination. Isidore ne s'aperçut pas de cette précaution et s'assit sur une banquette.

Le commissaire parut bientôt, et, voyant qu'Isi-

dore ne se doutait point qu'il fût là, il le toucha légèrement à l'épaule en lui disant :

— Qu'avez-vous à m'apprendre, monsieur ?

— Je crois, monsieur, lui répondit Isidore, que j'ai assassiné ma femme.

— Ah ! fit tranquillement le commissaire, qui se plaça en face du jeune homme. Et comment cela est-il arrivé, je vous prie ?

Isidore, avec une lucidité d'esprit dont il s'étonnait, raconta dans ses moindres incidents la catastrophe de la nuit. Le commissaire écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre, ce bizarre récit. Il y avait dans l'accent du jeune homme tant de douleur et de sincérité, il s'accusait lui-même d'une si navrante façon, que le commissaire ne savait que penser. Ou cet homme était fou, ou il avait commis ce crime affreux par un de ces accidents physiologiques que la science seule est appelée à juger, ou c'était enfin le scélérat le plus hypocrite, le plus consommé. Le commissaire flottait entre ces trois sup-

positions, et les faits étaient si extraordinaires qu'il penchait pour la dernière. Cependant il est aussi habile que généreux de laisser croire aux criminels qu'on les suppose innocents. On les met ainsi en confiance, et ils peuvent se couper plus facilement.

— Il ne semble pas autant qu'à vous-même que vous soyez le coupable, dit le commissaire. Puisque la clef était sur la porte, quelqu'un a pu s'introduire dans la chambre.

Isidore ne saisit point cette échappatoire qu'on lui ménageait à dessein. — Mais, fit-il, la clef était-elle sur la porte au moment où le crime s'est accompli ? Puisque je ne me souviens de rien en ce qui concerne le meurtre même, ne puis-je point avoir soufflé la veilleuse, avoir mis la clef en dehors ? Peut-être même, ainsi que je vous l'ai dit, ai-je cru, quand je me suis couché, avoir fermé la porte et ne l'ai-je point fait ! Ah ! je n'y comprends rien, continua-t-il avec une naïveté presque effrayante en plongeant son regard dans celui du commissaire.

— C'est autre chose alors, dit celui-ci. Avez-vous quelque ennemi personnel ?

— Je ne m'en connais aucun.

— Et votre femme en avait-elle ?

— Aucun que je sache.

— Et n'avez-vous jamais remarqué en elle aucune inquiétude, aucun pressentiment triste. Les pressentiments ne sont parfois que la probabilité raisonnée d'un malheur prochain.

— Ah ! dit Isidore, peut-être. Elle avait de la répugnance à venir à Paris. Deux ou trois fois elle a, sans motif apparent, tressailli à mon bras. Je me suis figuré qu'elle rencontrait quelqu'un qui lui faisait peur, mais elle m'a dit que non.

— Vous voyez bien. Ne perdez pas courage. En attendant, je vous arrête. Il faut que je vous confronte avec la victime.

Le commissaire fit monter un de ses agents, qui garda Isidore à vue. Il fit prévenir en même temps un médecin, en le priant de se rendre à l'hôtel où le

crime avait été commis. Le médecin, qui demeurait à deux pas de là, rejoignit promptement Isidore et le commissaire. Ce dernier l'instruisit de ce qui s'était passé. Il était à peine sept heures, et la maîtresse de l'hôtel dormait encore. On la réveilla en lui recommandant de se tenir tranquille, afin d'éviter tout désordre; puis l'on monta à la chambre d'Albertine. Le médecin examina la blessure : — C'est, dit-il, un coup frappé avec une énergie sauvage et d'une main sûre, un coup très-rare d'ailleurs, car la lame a glissé droit au cœur sans se heurter à aucun obstacle, et la mort a dû être foudroyante.

Tout en écoutant le médecin, le commissaire observait Isidore à la dérobée. Isidore pleurait. En face de sa femme morte, il ne s'occupait plus que de sa douleur.

— Croyez-vous, fit à demi-voix le commissaire, que son mari ait pu la frapper comme il prétend, ou plutôt comme il croit l'avoir fait, dans un accès de somnambulisme?

— Ce serait étrange, mais non impossible. Il y a même des actes dont le somnambule, comme dans ce cas-ci, ne conserve aucun souvenir. Toutefois le somnambule n'agit jamais aveuglément. Il obéit toujours à une idée préconçue et ne fait en définitive que ce qu'il veut faire. Si cet homme aimait sa femme, il n'est pas probable qu'une inspiration maladive, venue en quelques instants, ait prévalu contre l'affection qu'il lui portait. D'ailleurs gardez-le au secret. Ce soir, si l'état mental où je le vois suit son cours naturel, nous serons certainement à peu près fixés.

— Que se produira-t-il ?

— Vous le verrez, car je vous prierai d'être là. Qu'il ait eu ou non un accès de somnambulisme, il en aura un ce soir, ou tout au moins une hallucination équivalente. L'imagination est trop surexcitée pour qu'il n'en soit pas ainsi. Et nous conclurons alors de ce que nous le verrons faire à ce qu'il a pu ou aurait pu faire cette nuit.

Pendant que l'agent prenait les devants avec Isidore, qui fut écroué et mis au secret le même jour, le commissaire interrogea en se retirant la maîtresse de l'hôtel. Aucun bruit qui pût éveiller les soupçons n'avait été la nuit, entendu dans la maison. Le garçon de service, de la soupente où il couchait, avait tiré le cordon à un assez grand nombre de personnes qui entraient ou sortaient; mais cela n'avait rien d'étonnant dans un hôtel habité par des étudiants qui, en hiver surtout, n'ont pas d'habitudes régulières. Le commissaire sortit en mettant la chambre sous les scellés et en annonçant que l'enlèvement du corps se ferait le lendemain à neuf heures du matin.

Isidore répondit au magistrat qui se présenta ce qu'il avait dit au commissaire. Toute la journée se passa pour lui dans des alternatives d'affaissement complet et d'élans de douleur. Aux approches de la nuit, le gardien apporta une lumière qu'il plaça sur la commode et se retira. Isidore, qui était resté assis

dans un grand fauteuil de paille près de la cheminée, n'en bougea point pour se coucher. Le lit, qu'il entrevoyait dans l'ombre, semblait lui inspirer un véritable effroi. Il y jetait de temps à autre de furtifs regards. Quoique les heures s'écoulassent, il luttait contre le sommeil. Vers minuit pourtant, il y succomba, mais avec une physionomie creusée de fatigue et tourmentée de terreurs. Le commissaire de police et le médecin le considéraient, sans qu'il les vît, par un judas pratiqué dans la cloison. Au bout d'une heure d'un sommeil qui était celui du corps et non de l'âme, il se leva pesamment et s'achemina en trébuchant vers la commode, où il fit le geste de tirer une arme de son fourreau. Il obéissait à une puissance fascinatrice plus forte que sa volonté. De la commode, il alla au lit et leva le bras pour frapper; mais au même instant il se rejeta en arrière, poussa un cri d'horreur, d'indignation et de révolte, qui remua jusqu'aux entrailles les témoins de cette scène, et tomba inanimé sur le carreau. Le commis-

saire et le médecin entrèrent, le relevèrent et lui firent donner les soins que réclamait son état. Isidore était en proie à un accès de fièvre chaude, et deux hommes avaient peine à le tenir.

— Eh bien? demanda le commissaire au médecin.

— Cet homme n'a pas eu d'attaque de somnambulisme la nuit dernière, car il n'aurait pas plus tué sa femme alors qu'il ne l'eût tuée maintenant. Quant à l'avoir assassinée de sang-froid, je ne crois pas qu'il l'ait fait. On n'imite pas à un tel point le désespoir et la douleur, on ne pousse pas de parti-pris ce sauvage cri du cœur que nous avons entendu; on ne simule pas surtout, avec les désordres qu'elle cause et les traces qu'elle laisse, une semblable hallucination. Tout ce qu'il dit doit être vrai, sauf le crime dont il s'accuse. Le meurtre a dû se commettre à ses côtés, mais par d'autres mains que les siennes.

— Ainsi vous le croyez innocent?

— Oui.

— Et moi aussi ; mais alors quel est le coupable ?

— Ah ! mon cher commissaire, dit en riant le médecin, le découvrir, c'est votre affaire.

II

Le commissaire s'appelait M. Gestral. C'était un homme de quarante ans, d'une figure bienveillante et très-fine. Il n'était d'ailleurs, pour ainsi dire, que de passage à la police. Il avait occupé longtemps un poste au ministère de l'intérieur; puis, ce poste ayant été supprimé, on lui avait offert, en attendant une autre position, les fonctions qu'il remplissait. Il les avait acceptées sans répugnance, et même avec curiosité. C'était un de ces esprits scrutateurs et sagaces qui se mettent volontiers à la recherche de l'inconnu. Le mystérieux avait pour M. Gestral tout l'attrait d'un problème ; mais il le poursuivait moins en mathématicien qu'en artiste et en rêveur. Seule-

ment ce rêveur, qui s'attachait plus aux sentiments qu'aux faits, était un analyste de première force. Il prenait une passion à ses débuts, la suivait dans ses développements progressifs et logiques, tenant compte de ses hésitations, de ses combats, de ses retours en arrière, faisait halte avec elle et parfois la devançait au but pour l'y surprendre et l'y saisir.

L'exercice de ses nouvelles fonctions fut tout d'abord pour M. Gestral une déception. Les coupables ordinaires ressemblent quelque peu aux animaux. Ils ont l'instinct bien plus que l'intelligence du mal, et vont naïvement où la sensation les pousse. Ils agissent en vertu de mobiles si simples et se livrent si complaisamment, que M. Gestral, n'ayant aucune peine à les deviner et les jugeant indignes de lui, ne s'intéressait que très-médiocrement à eux. Il n'en était pas de même par exemple de l'affaire d'Isidore, qui se présentait avec toutes les circonstances obscures qu'il pouvait désirer, moins à cause d'Isidore,

que, dans sa conviction, le commissaire regardait comme innocent, que par suite des complications qui surgissaient. En effet, Isidore hors de cause, quel était le meurtrier? M. Gestral ne dormit pas et envisagea la question sous toutes ses faces. Isidore ne se sachant pas d'ennemi et aucun vol n'ayant eu lieu, bien qu'une somme assez importante se trouvât précisément près du poignard sur la commode, le meurtre avait été commis dans une pensée de vengeance contre madame Renouf. Or, il n'est à se venger ainsi d'une jeune femme qu'un amant évincé ou cruellement dédaigné. Les appréhensions qu'avait eues Albertine de ce voyage à Paris, les frissons de terreur qui l'avaient deux ou trois fois agitée au bras de son mari indiquaient suffisamment qu'elle s'était sentie menacée. Toutefois le crime, inspiré par la jalousie ou le ressentiment, à moins d'une perversité très-précoce et par cela même très-rare, ne semblait pas d'un jeune homme. Un amant de vingt ans, emporté par la passion, peut tuer sa maîtresse aux bras

d'un rival; mais alors il tue aussi le rival, car il le hait à l'égal de la femme, comme le ravisseur d'un bien qu'il adorait. Encore est-il rare qu'un homme tue la femme qui ne le délaisse que pour un mari. Là, au contraire, il y avait comme une infernale combinaison de méchanceté noire. L'assassin s'était introduit sans bruit, avec préméditation, avait frappé d'un bras inexorable et paraissait avoir agi de façon à attirer tous les soupçons sur la tête du mari et à les écarter de la sienne propre. C'était le calcul d'une âme implacable et haineuse qui, avait supputé toutes les chances d'impunité pour elle et de culpabilité pour son ennemi. Le meurtrier ne devait pas être un jeune homme. Cela éloignait pour M. Gestral l'idée que ce fût un amant. C'était plutôt un prétendant repoussé dans ses espérances et dans ses désirs. Quand on se formule ainsi des déductions dans une méditation solitaire, le mot détermine souvent la pensée. M. Gestral, qui savait qu'Albertine n'avait pas été très-richement dotée, et

que par suite des espérances de fortune trompées ne pouvaient expliquer le meurtre, se dit que, chez certains hommes, les désirs surexcités ont tous les caractères d'une passion aveugle et maladive. Qu'ils voient l'objet poursuivi leur échapper, et de ces désirs au crime il n'y a plus qu'un pas; mais dans quelles conditions toutes particulières de tempérament, de caractère, de position sociale ces gens-là se trouvent-ils? Quand a lieu cette explosion sans frein de férocité sensuelle? N'est-ce pas lorsque l'homme est laid, chétif, disgracié de la nature, et que toute sa jeunesse a été vouée à une carrière qui exclut la sympathie des femmes? N'a-t-il pas alors dans son âge mûr comme une farouche revanche à prendre, et si la femme qu'il a choisie lui résiste ou le bafoue, habitué comme il l'a été toute sa vie aux luttes obscures, aux voies tortueuses, ne combinera-t-il pas de longue main, avec une effrayante et patiente habileté, les moyens de se venger? La laideur ou la difformité physique, qui fait le plus souvent

les envieux, les hypocrites et les lâches, M. Gestral se la représenta aux prises avec la fureur du désir frustré : elle ne triomphe pas de cette fureur ; elle s'abandonne à elle et la précipite. Il manquait pourtant un dernier point à l'argumentation du commissaire. Ce criminel qu'il entrevoyait déjà dans sa pensée avec la joie satisfaite du chercheur, ne pouvait pas mener une vie active. Le déploiement des forces physiques et le grand air dissipent, en effet, ces honteuses ardeurs du sang qui enflamment le cerveau d'un transport sinistre. Ce devait être un homme d'occupations sédentaires, livré à un travail de procédure ou de bureau. — Quelque homme d'affaires ! s'écria M. Gestral.

Il se prit à rire. — La belle chose que l'imagination ! se dit-il. Voilà que j'ai mon homme de pied en cap, au moral du moins, car il ne manquerait plus que de me le figurer au physique. J'arrêterais le premier venu qui répondrait à son signalement. Il est tard ; dormons un peu, j'aurai demain les

idées plus fraîches. — Il était tard effectivement, et M. Gestral avait au plus deux ou trois heures à dormir; mais en se déshabillant il revenait sur ses hypothèses, et, comme il mettait sa tête sur l'oreiller, il se frappa le front en disant : — Bah! je suis peut-être sur la bonne piste.

Dès qu'il fit jour, il se hâta d'aller chez son chef direct, à qui il avait à rendre compte des derniers incidents de la veille et de quelques-unes des suppositions qu'il avait faites. Son supérieur l'entendit avec intérêt, car il avait une grande confiance en lui. Aussi, quand le commissaire lui demanda un congé de plusieurs jours pour s'occuper très-activement et uniquement de cette affaire, s'empressa-t-il de le lui accorder. M. Gestral dut simplement prévenir un de ses collègues pour qu'il assistât à la levée des scellés de la chambre d'Albertine et à l'enterrement de la malheureuse femme.

Le commissaire se rendit chez son collègue, le mit au courant de la situation et le pria d'inspecter

de nouveau avec soin les lieux, afin qu'aucun indice, s'il s'en rencontrait, ne fût perdu; puis il rentra chez lui, se grima légèrement, enfonça son chapeau sur les yeux, releva le collet de son paletot et s'achemina vers l'hôtel d'Isidore. Tout en marchant, il réfléchissait, mais en se livrant cette fois à un ordre d'idées tout à fait pratique. Il y a chez tout criminel, à l'endroit du crime qu'il vient de commettre, une curiosité inquiète et fort naturelle. S'il vit dans un petit centre et au milieu de gens qui le connaissent ainsi que la victime, le plus souvent cette curiosité le perd. D'ailleurs, qu'il aille ou non aux nouvelles, il a besoin d'une excessive habileté pour ne pas trop se taire ou ne pas trop interroger. Il doit n'être ni empressé ni indifférent. Parfois le désir de dérouter les soupçons lui inspire des remarques compromettantes. Il met le doigt sur certains détails qui avaient échappé à tout le monde; il est trop bien informé ou ne l'est pas assez. Il y a toujours quelqu'un à s'en apercevoir, et le coupable est

alors à la merci d'une insinuation malveillante ou du moindre trouble de physionomie. Dans une grande ville, à Paris surtout, il n'en est point ainsi. L'assassin peut n'avoir point vécu près de sa victime. La plupart des gens qu'il voit ignorent qu'il l'ait connue. Il peut ne point parler d'elle sans que son silence paraisse étrange. Les précautions à prendre sont pour lui bien moindres. S'il était prudent, il n'aurait qu'à suivre, sans en dévier, sa ligne de conduite habituelle. Un sentiment extraordinaire le pousse néanmoins à se rapprocher du théâtre du crime. Il est persuadé que le soin de sa sûreté l'y engage. Si les soupçons, en se portant tout d'abord sur lui, ne l'ont pas obligé à se cacher, il veut voir clouer la bière, effacer le sang, être bien sûr que tout est fini. Alors seulement il respire et croit à l'impunité.

C'est sur cette curiosité du coupable que comptait M. Gestral. Aussi était-ce à dessein qu'il avait annoncé dès la veille l'heure de l'enterrement pour le

lendemain, afin qu'un rassemblement se formât devant l'hôtel d'Isidore. Il n'avait point voulu reparaître en sa qualité de commissaire dans la maison, et s'était déguisé pour se mêler à la foule sans être reconnu. Il se proposait d'écouter les assistants, de les observer, et espérait qu'une circonstance imprévue, un hasard favorable, ou mieux encore une sagacité chez lui tout intuitive, lui désignerait parmi eux le meurtrier. Quand il arriva, la foule était assez considérable, et les propos s'y échangeaient avec vivacité. Il y avait aux fenêtres ou dans la rue les habitants de l'hôtel, les voisins et bon nombre de passants. — C'est un amant qui a tué sa maîtresse parce qu'elle le trompait avec un autre, disait-on.

— Mais cet autre était le mari ; on n'est pas jaloux d'un mari.

— Ah ! il y a des gens si drôles !

— On tue le mari alors, ripostait un étudiant.

— C'est peut-être bien le mari lui-même qui a tué sa femme.

— Lui, par exemple! s'écriait indignée la maîtresse de l'hôtel, un jeune homme si doux, si rangé, que j'ai logé six ans et qui adorait sa femme, à ce point qu'il est presque fou maintenant! Non, non, continuait-elle, c'est quelque vieux qu'elle n'aura pas voulu épouser et qui se sera vengé sur elle.

— Et il n'aura pas touché au mari pour faire croire que le mari est l'assassin.

— Cela, c'est très-fort!

M. Gestral ne perdait pas un mot. Ces propos s'accordaient avec ses diverses hypothèses, et le bon sens de la foule concluait comme lui; mais le meurtrier était-il là? M. Gestral, allant d'un groupe à l'autre, ne découvrait aucun visage qui attirât particulièrement son attention. Le coupable avait donc l'habileté et la prudence de ne se point montrer dans ces premiers instants où le bruit et l'émotion se font autour de son crime, où il se trouve d'une façon dangereuse pour lui en dehors du courant électrique d'étonnement pour le forfait et de pitié envers la

victime dont la foule est saisie. C'était évidemment, comme on l'avait dit, un homme très-fort, et M. Gestral commençait à se flatter d'avoir rencontré un adversaire digne de lui. Il attendit que le convoi fût sorti de l'hôtel et eût tourné l'angle de la rue, puis, jugeant dès lors inutile de s'attarder plus longtemps, il se dirigea vers le chemin de fer. Il voulait aller le plus vite possible aux renseignements dans la petite ville qu'habitait Isidore.

Sa première visite fut pour le notaire qui avait vendu sa charge au jeune homme; mais le vieux praticien n'était pas chez lui. Il avait appris le matin par les journaux le tragique événement et avait couru à l'étude de son successeur. Il en avait repris le gouvernement et y pérorait au milieu des clercs, affairé, inquiet, s'assurant de l'état des dossiers, ne comprenant rien à la catastrophe et se lamentant pour son propre compte dans un désordre grotesque d'esprit et de costume. M. Gestral se nomma et le prit à part; mais ce fut à lui de répondre aux ques-

tions du notaire. — Un jeune homme si honnête! disait celui-ci. Il ne m'avait pas encore payé son étude, mais j'avais toute confiance en lui. Un cœur d'or, monsieur. On dit qu'il a tué sa femme dans un accès de somnambulisme. Allons donc! un notaire somnambule, cela ne s'est jamais vu. Et s'accuser lui-même! C'est absurde. Il n'y a que les innocents qui s'accusent, et ils ont tort, car on peut les croire. On la lui aura tuée... Mais aussi qu'allait-il faire à Paris? S'amuser! Est-ce qu'un notaire a le droit de quitter son étude pour s'amuser? On s'amuse quand on fait son droit. Je vous jure, monsieur, qu'il est innocent!

— Soupçonneriez-vous quelqu'un?

— Moi, monsieur! personne absolument.

— Ne connaîtriez-vous pas quelque prétendant qui aurait été repoussé par la jeune fille, ou, si ce n'est elle, par sa mère? A propos, madame Segonat est-elle instruite de l'événement?

— Madame Segonat! Ah! mon Dieu, où donc ai-je

la tête? Et moi qui n'y songeais plus! La pauvre femme! Elle est là-haut dans sa chambre, sur son lit. Je ne sais pas encore si on a fait les démarches. Elle a été frappée...

— Je le comprends; mais calmez-vous.

— D'un coup de sang hier en sortant de dîner, et je ne sais pas si toutes les dispositions sont prises. Permettez que je sonne.

— Elle est donc morte!

— Mais oui, monsieur. Ne vous l'ai-je pas dit? J'avais préparé une lettre pour en prévenir son gendre et sa fille lorsque le journal est arrivé. Maintenant c'est bien inutile. Le pauvre garçon a bien autre chose à penser. Cependant, monsieur le commissaire, si vous voulez vous charger de cette lettre, elle est tout ouverte, vous pourrez la lire. Où donc l'ai-je mise?

— Je vous en prie et au besoin je vous y invite, fit M. Gestral impatienté, mettez un peu d'ordre

dans vos idées. Madame Segonat est morte. Fort bien. Vous étiez son notaire?

— Oui, monsieur.

— Avait-elle l'habitude de placer et de déplacer ses fonds?

— Non, toute sa fortune est en rentes sur l'État.

— Depuis quand étiez-vous son notaire?

— Depuis qu'elle était venue s'établir ici.

— Et avant, à Paris, avait-elle quelque homme d'affaires?

— Je l'ignore.

— Où demeurait-elle à Paris?

— Rue Chapon, au Marais.

— Je vous remercie. Ayez soin de l'étude et des intérêts de M. Renouf. Tout n'est peut-être pas désespéré pour lui.

M. Gestral revint aussitôt à Paris et alla rue Chapon. Ce qu'il y apprit fut insignifiant. M. Segonat vivait très-retiré avec sa femme et sa fille. Quelques

personnes à peine venaient les voir de loin en loin, et le portier ne savait pas même le nom de ces personnes. Ce manque absolu de renseignements, au lieu de décourager M. Gestral, le réjouissait. Il n'avait en quelque sorte fait ces démarches que pour l'acquit de sa conscience et se serait presque cru amoindri, si elles lui avaient apporté la moindre lumière. C'était donc, et telle dès le premier moment avait été sa conviction, dans les spéculations de l'ordre moral, dans l'étude des sentiments que devait éprouver le criminel et des mobiles qui allaient logiquement diriger sa conduite, qu'il faudrait chercher la vérité. M. Gestral était d'une philosophie trop sceptique pour croire à une très-longue durée d'un sentiment, quel qu'il fût, mais il pensait avec raison que, pendant un certain temps, le coupable se préoccupe surtout de ce qui a trait à son crime et des conséquences qu'il peut avoir. Si l'assassin n'avait point paru à l'enterrement de sa victime, comme M. Gestral l'avait d'abord espéré, il devait à coup

sûr lire avidement les journaux qui parlaient, en style de tribunal, de l'affaire Renouf. Toutefois, si le commissaire ne s'était pas trompé sur les motifs qui avaient poussé le meurtrier, si celui-ci, en dehors de la vengeance brutale qu'il avait accomplie, en avait réellement entrevu une autre plus complète et plus terrible dans la condamnation probable d'Isidore, ce simple compte-rendu des débats, lu à huis clos, ne lui suffirait pas. Comment ne serait-il pas attiré vers le théâtre où se dérouleraient vivantes les péripéties du drame dont il avait écrit la première page en caractères sanglants, dont il avait noué la trame et préparé le dénoûment? Là seulement il pourrait savourer à son aise les pâleurs de l'accusé, la sévérité des juges, l'indignation de l'opinion, et s'affirmer à lui-même, d'heure en heure, sa propre impunité et la perte de son ennemi. Autre chose encore. M. Gestral, qui se mettait à la place de l'inconnu, imaginait ce qu'il éprouverait pour sa part d'incertitudes, de défaillances, de revirements

de pensée. Si, dans le cours des débats qui allaient s'ouvrir, tout ne marchait pas comme le coupable l'aurait prévu, s'il surgissait quelque incident qui le menaçât, ne voudrait-il pas être là, comme le joueur au tapis vert où sa fortune est engagée, pour épier les chances une à une et vivre jusqu'au bout, dût-il assister à la ruine de ses espérances, des ivresses et des angoisses de la lutte? C'est donc au Palais de Justice que M. Gestral donna en esprit rendez-vous au meurtrier.

Cependant l'affaire d'Isidore s'instruisait et allait être jugée. Les vacances étaient terminées, et elle passait une des premières. Isidore, qui n'avait été maintenu que vingt-quatre heures au secret, reprenait courage. Quelque chagrin qu'il eût ressenti de la mort d'Albertine, il n'avait point vécu assez longtemps avec elle pour ne pas se consoler. Sa douleur s'était d'ailleurs atténuée dans l'horreur de sa situation. Habilement soigné par le médecin qui avait constaté son état et qui s'intéressait à lui, il s'était

peu à peu soustrait à ses hallucinations du premier jour. Un de ses anciens camarades, devenu avocat, à qui il avait confié sa défense, et M. Gestral, venaient aussi le voir souvent. Au milieu de ces trois hommes, Isidore recouvrait le sentiment de son innocence. Cependant l'événement auquel il était mêlé restait pour lui tellement inexplicable qu'il n'avait aucune preuve à donner. Cela le désespérait, et il ne cessait de répéter à ses amis : « Qui peut l'avoir tuée ? » L'avocat, qui avait cherché des indices matériels et n'en avait point trouvé, était assez embarrassé ; mais il comptait sur l'appui du médecin, dont les déclarations seraient en faveur d'Isidore, et peut-être un peu sur son éloquence, qui rencontrait un beau début dans cette affaire. M. Gestral souriait et se gardait bien de rien dire. Il eût craint qu'aux débats une maladresse d'Isidore, en le mettant en cause, n'effarouchât l'inconnu. En voyant sourire M. Gestral, le médecin prenait confiance et disait au jeune homme : — Mon cher ma-

lade, nous verrons bien si l'innocence et la science seront battues du même coup.

Les débats s'ouvrirent enfin. L'auditoire était nombreux, ce qui fit plaisir à M. Gestral, car l'inconnu ne devait avoir aucune hésitation à se confondre dans une telle foule. Toute la jeunesse des écoles était venue assister l'accusé de ses sympathies et de sa présence. Isidore, très-ému à son entrée, s'enhardit en n'apercevant autour de lui que des regards amis. Outre les étudiants, il y avait une assez grande quantité de femmes et ces rentiers ou retraités oisifs qu'on pourrait appeler les habitués de la cour d'assises. Cette première journée fut consacrée à l'audition des témoins. Aucun, à vrai dire, ne savait rien du fait principal; mais tous déposaient des bons antécédents de l'accusé comme de l'harmonie qui semblait exister entre sa femme et lui. On lut aussi le rapport de M. Gestral, qui avait obtenu l'autorisation de ne pas comparaître. Ce rapport ou plutôt ce procès-verbal, très-net, écrit

sous la vive et lucide impression du crime, fit passer un frisson dans la salle : il ne concluait pas et n'avait pas à conclure, mais il inclinait à l'innocence d'Isidore. Pendant que l'attention se tournait sur les témoins, M. Gestral, placé au coin le plus sombre, examinait les assistants. Les étudiants, venus là pour la première fois, formaient comme un large demi-cercle autour des habitués. Ces derniers, sans se connaître, s'étaient groupés d'instinct. Ils se ressemblaient d'ailleurs par le costume, l'attitude, la même curiosité banale empreinte sur les traits. L'attention de M. Gestral, après qu'il eut exploré les diverses parties de la salle, se porta particulièrement sur eux. Ses yeux erraient d'une physionomie à l'autre, mais sans y rien découvrir qui le guidât. Il y en avait une pourtant qui l'attirait, plus intelligente, plus recueillie, en quelque sorte repliée sur elle-même. Quelque indifférent que se fît le masque, une passion intérieure prudemment contenue semblait l'éclairer ; mais c'était bien peu de

chose qu'un tel indice, et M. Gestral se trompait peut-être. L'homme qu'il observait avait une cinquantaine d'années, le crâne plus pelé que chauve, les yeux dérobés sous des lunettes, le nez long, les lèvres minces, le teint blafard, bien qu'enflammé par endroits. Un grand manteau qui lui cachait les mains le couvrait en entier. Ses mains le trahirent. M. Gestral avait en effet passé, dans son impitoyable examen, du visage à la disposition du corps. Il remarqua que les mains reposaient sur les genoux, que de temps en temps elles se crispaient en froissant le drap, et cela surtout quand un murmure de sympathie pour Isidore accueillait les dépositions des témoins. M. Gestral se crut enfin sur la trace qu'il cherchait, et tressaillit de joie. Il ne quitta plus l'inconnu des yeux. Quand l'audience fut terminée, il vit cet homme sortir lentement, s'approcher des différents groupes, écoutant ce qui s'y disait, mais ne parlant pas. M. Gestral ne commit pas l'imprudence de le suivre lui-même. Il chargea de cette

mission un de ses meilleurs agents, dont il attendit avec impatience le retour. Celui-ci revint au bout d'une heure. L'homme qu'il avait surveillé habitait, dans l'île Saint-Louis, le rez-de-chaussée d'une maison qui lui appartenait et qui avait un jardin ouvrant par une petite porte sur une rue voisine presque déserte. Il s'appelait Darronc, c'était un ancien avoué.

Le lendemain, M. Gestral, avec toutes les allures d'un marchand retiré, se plaça au Palais à côté de ce Darronc. L'audition des témoins continua ; mais M. Darronc ne donna plus aucun signe d'agitation. Peut-être avait-il réfléchi que la moindre manifestation était un péril pour lui, ou s'était-il blasé sur cette partie des débats dont l'importance n'était en somme que fort secondaire. Le tour du médecin qui avait soigné Isidore arriva, et le plus profond silence s'établit. Le médecin, avec une grande simplicité, mais avec toute l'autorité de l'homme de science, raconta dans quel état il avait trouvé l'ac-

cusé, l'épreuve qu'il avait tentée sur lui, le résultat de cette épreuve, et déclara que, pour lui, Isidore n'était pas le coupable. Il s'ensuivit une émotion générale, et l'audience fut quelques instants suspendue de fait. On causait de toutes parts, à demi-voix, avec animation. M. Gestral, qui avait M. Darronc à sa gauche, avait déjà échangé quelques mots avec son voisin de droite. Cet homme, tiré de sa somnolence par l'intérêt grandissant de l'affaire, était un chaud partisan d'Isidore. M. Gestral feignit de le contredire en montrant ce que pouvaient avoir de défectueux les déclarations du docteur. Le voisin ripostait avec énergie. M. Darronc, que semblait avoir mis hors de lui l'impression du public à la suite des affirmations si nettes et si sensées du médecin, se penchait du côté des interlocuteurs et recueillait avidement les paroles de M. Gestral. Celui-ci, en apparence poussé à bout, se retourna tout à coup vers lui : — N'est-ce pas, monsieur, que ce que j'avance est probable?

— Certes, répondit M. Darronc dans un premier mouvement.

Mais, se ravisant aussitôt, il parut examiner le commissaire avec une défiance excessive. M. Gestral lui offrit alors un si honnête visage, ce que la bienveillance habituelle de ses traits lui rendait facile, des lignes si placides et si inoffensives, que M. Darronc se remit pendant que le commissaire se disait intérieurement : — Ah ! je suis enfin sûr de toi ! — Toutefois il ne jugea pas à propos de continuer l'entretien, et comme le président agitait sa sonnette, il fit lui-même quelques légers *chuts !* avec un petit geste de la main qui témoignait de son extrême envie de ne point être dérangé dans ce qu'il allait entendre,

Le troisième jour était réservé pour le réquisitoire, la défense et l'arrêt. M. Gestral eut soin de ne pas arriver de trop bonne heure, et se fit placer de manière à voir sans être vu. La précaution n'était pas inutile, car M. Darronc, comme s'il eût cherché

son voisin de la veille, jeta plusieurs fois des regards inquiets autour de lui. Le réquisitoire fut très-habile. Il mit facilement de côté les dépositions des témoins qui n'établissaient en définitive que les bons antécédents d'Isidore. Les rapports du commissaire et du médecin étaient plus sérieux ; mais quelque valeur qu'un esprit bienveillant pût leur accorder, il n'en était pas moins vrai qu'ils n'apportaient à la décharge de l'accusé aucune de ces preuves convaincantes et matérielles que la justice a le devoir impérieux de réclamer. Il restait intact et accablant, le fait de cette femme assassinée aux côtés de ce mari qui ne s'était point éveillé au moment du crime, qui n'avait reçu aucune blessure. A six heures du matin seulement, trois heures environ après l'événement, comme il résultait des aveux mêmes de Renouf, il venait se livrer au commissaire de police en déclarant avoir agi dans un accès de somnambulisme. Un commissaire surpris au saut du lit par une telle visite pouvait être induit

en erreur : la science, trop souvent éprise de théories et d'hypothèses, se montrait indulgente et facile; mais quel homme impartial et de sang-froid pouvait ajouter foi à une telle fable? Pourquoi d'ailleurs ces trois heures d'attente et de réflexion? Est-ce que le véritable innocent reste dans cette torpeur? Est-ce qu'il n'appelle pas immédiatement au secours? Est-ce qu'il ne lui faut pas les lumières et le bruit? A n'écouter que les inductions morales, Renouf était un scélérat consommé qui avait à loisir médité son forfait. Et à quel point sa culpabilité était plus évidente, si l'on songeait que l'heure, le lieu, la solitude, l'instrument même du crime, déposaient contre lui! Le procureur impérial requérait contre l'accusé toute la sévérité des lois.

L'avocat d'Isidore présenta la défense de son client avec une indignation émue. Il insista sur les antécédents de l'accusé. On ne passe pas en une heure de la vertu à la scélératesse. Il rétorqua un à un, et autant qu'il le put, les arguments du minis-

tère public. Il fut forcé de reconnaître qu'aucune preuve réelle et palpable ne venait au secours d'Isidore, mais il en appela dans cette mystérieuse affaire à l'intime émotion qui dès l'ouverture des débats avait gagné tous les cœurs, à ce sentiment de souveraine et sereine équité qui veut que le juge s'abstienne quand il a le plus léger doute sur la culpabilité de l'accusé.

Lorsqu'on demanda à Isidore s'il n'avait rien à ajouter à sa défense, il se leva, et, la main droite étendue, les yeux humides, mais brillants, il s'écria d'une voix forte : — Je jure que j'ai dit toute la vérité, et que je n'ai pas commis le crime dont on m'accuse !

A ce moment, M. Gestral regarda M. Darronc. Il était fort pâle et essuyait son front couvert de sueur. La cour se retira pour délibérer, et, rentrant une demi-heure après, rendit un verdict de non-culpabilité. — Monsieur, dit alors le président à Isidore, vous retournez à la société après avoir subi une épreuve terrible. Bien que les circonstances les plus

étranges se réunissent pour vous accabler, vos juges ont cru à votre désespoir des premières heures, à la loyauté de votre regard, à la sincérité de votre accent. La vérité ne saurait se discuter longtemps ; elle s'impose et force les convictions. Elle a, selon nous, éclaté dans votre conduite, dans vos paroles, sur votre front d'une façon irréfutable et touchante. Pleurez en paix, au milieu du respect et de la pitié de tous pour le malheur qui vous a frappé, la femme que vous avez perdue ! Quant au véritable assassin, en quelque lieu qu'il se trouve, le doigt de Dieu le désignera tôt ou tard à la justice des hommes.

Cette allocution du président venait bien. Même après le verdict, elle soulageait tous les cœurs d'un reste d'angoisse. Un homme ne dispute point sa vie devant des juges, il n'est point attaqué violemment et défendu sans qu'un peu de son honneur et de sa vertu ne demeure sur ce triste champ de bataille. Un irrésistible courant entraîna tous les étudiants vers leur ancien camarade, qu'ils emportèrent en triom-

phe et presque évanoui en dehors de la salle, au grand air, à la liberté, aux joies renaissantes de la vie. Quant aux autres assistants, l'heure était avancée, et ils se hâtèrent de partir pour rentrer chez eux. M. Darronc, livide, avait suivi Isidore avec des yeux hagards. Il était debout, chancelant comme un homme ivre, et agrafait son manteau d'une main tremblante. En se retournant pour sortir, il aperçut à trois pas M. Gestral qui l'examinait tranquillement. Il baissa les yeux, frissonna, et dans son trouble salua le commissaire. Celui-ci sourit et lui rendit son salut avec politesse.

III

M. Gestral était certainement très-heureux de l'acquittement d'Isidore, mais il était ravi en même temps du succès qui avait couronné ses ingénieuses suppositions. Il avait admis, en effet, que l'assassin

d'Albertine devait être un prétendant repoussé, plutôt vieux que jeune, adonné jusqu'alors à des occupations sédentaires et à un travail de cabinet, puis exalté tout à coup par une passion sensuelle et disposé par ses habitudes d'esprit et son tempérament à la combinaison de la vengeance la plus froide et la plus raffinée. Exploitant ensuite la curiosité naturelle à tout coupable au sujet de son crime, il avait assigné cet homme à se montrer dans un court délai. Et voilà qu'aux séances du Palais de Justice s'était offert à lui ce Darronc, un ancien avoué, avec l'âge et la physionomie qu'il lui rêvait, étrangement attentif aux débats, agité par instants de ces frissons du corps et de l'âme que la plus puissante volonté ne peut entièrement réprimer, et profondément troublé du plus léger examen dont il était l'objet. Maintenant cet homme était-il le meurtrier? M. Gestral n'en doutait pas, et cependant il ne l'avait point fait arrêter. C'est que des présomptions ne sont point des preuves, et que la

police, autant que possible, ne doit pas se tromper. L'arrestation de M. Darronc eût pu être un scandale, un danger, pis encore, une chose inutile. Il aurait nié et n'aurait pu être convaincu. Il n'y avait aucune trace de sa présence à l'hôtel d'Isidore, et par la disposition même de la maison qu'il habitait, il avait dû, la nuit du crime, en sortir et y rentrer sans être vu. Deux fois pourtant, dans la première joie de sa découverte en apercevant M. Darronc, et plus tard, lorsque Isidore était à demi accablé par le réquisitoire du procureur impérial, M. Gestral avait été sur le point d'agir. Si la condamnation d'Isidore eût été prononcée, il se fût assuré de M. Darronc séance tenante. Heureusement, tout s'était passé pour le mieux, et M. Gestral était optimiste. Cette première partie gagnée, il en entrevoyait une autre, bien plus sérieuse, à continuer d'après les mêmes errements, car elle avait également pour base la stricte observation du cœur humain et le développement logique des sen-

timents qui l'agitent : elle devait amener le coupable, engagé dans un chemin sans issue, à se livrer de lui-même.

M. Darronc, quel que fût son secret, était rentré chez lui dans un trouble inexprimable. Toutefois il s'était efforcé de toucher au dîner que sa vieille gouvernante, le seul domestique qu'il eût, lui avait servi. Après son repas, il s'enferma dans son cabinet, dont la porte ouvrait de plain-pied sur le jardin. Alors, à la lueur d'une seule bougie, il se promena de long en large, se tordant les mains, poussant de sourdes exclamations, se heurtant aux murs. Son visage s'éclairait tour à tour des feux de la haine et d'un impuissant désespoir. Par instants il se laissait tomber dans son fauteuil et y restait morne et abattu. Si M. Gestral l'eût vu en de tels moments, il se fût dit sans doute que cet homme avait perdu tout courage et regardait Isidore comme une proie qui lui échappait. A observer plus attentivement M. Darronc, on eût dit pourtant qu'il son-

geait à un second crime; il se relevait brusquement, se promenait encore, puis, las d'inutiles fureurs, de regrets stériles, il s'arrêtait court dans sa marche, et allait, la tête dans ses deux mains, s'accouder sur le marbre de la cheminée; mais cette méditation lente, traversée par des soubresauts, toute hantée de visions peut-être, n'aboutissait à rien. Il en sortait avec un cri étouffé et en levant le poing, comme si, de rage, il eût défié le ciel. Ce qui rendait son aspect plus effrayant peut-être, c'est qu'à ses angoisses morales s'ajoutait une souffrance physique presque hideuse. Il y avait sur sa face de subites et livides rougeurs, et ses yeux s'injectaient de sang. Les veines de son front étaient gonflées à se rompre. Le corps, à n'en pas douter, se débattait autant que l'âme sous un coup inattendu. Tout dans cet homme offrait l'image d'une jalousie rétrospective qui se réveillait avec des fureurs d'autant plus vives qu'elle se voyait trompée dans ses rêves de vengeance. Une autre idée lui vint, d'un

ordre différent. Il prêta l'oreille, ouvrit rapidement la porte du jardin, qu'il parcourut en tous sens. Ses traits s'étaient décomposés ; il se souvenait sans doute de quelqu'un dont il redoutait la présence. M. Darronc avait peur. A ce moment encore, M. Gestral, s'il eût été là, lui eût souri comme à l'issue de la séance, de son tranquille et froid sourire. M. Darronc respira enfin, s'approcha de la glace, et, probablement effrayé de l'altération de son visage, se plongea la tête dans une cuvette pleine d'eau. Alors il se regarda de nouveau, s'étudia, se prit à marcher d'un pas mesuré, et poussa comme un soupir d'allégement. Il s'appartenait donc encore, et personne ne l'avait aperçu dans son récent désordre.

Certes il fallait sans doute qu'on ne soupçonnât pas ses agitations secrètes. Aussi, quoiqu'il fût impossible à M. Darronc de dormir, il se coucha et reprit dès le lendemain sa vie ordinaire. Cette vie était fort simple. M. Gestral la fit épier par l'habile agent qu'il avait déjà employé et fut très-vite ren-

seigné. M. Darronc ne sortait de chez lui que dans l'après-midi pour aller à la Bourse, et revenait en flânant sur les quais. Généralement, le soir, il se rendait à un petit café, y lisait les journaux ou causait avec quelques personnes de sa connaissance. Il n'avait point de maîtresse et ne recevait que des hommes d'affaires. Dans le quartier, on ne disait de lui rien que d'insignifiant, plutôt du bien que du mal, car il payait exactement ses fournisseurs. M. Gestral se félicitait de ne l'avoir point fait arrêter. Tout en laissant à son agent le soin de surveiller la vie extérieure de M. Darronc, il s'était réservé la tâche beaucoup plus délicate d'épier sa physionomie. Pour cela, il s'embusquait chaque soir, vers cinq heures, dans un café de la rue Montesquieu, devant lequel M. Darronc, dont l'itinéraire était invariable, passait toujours. M. Gestral, qui écartait doucement le rideau, n'avait que le temps de jeter un coup d'œil sur son adversaire; mais à un physionomiste aussi exercé que lui ce coup d'œil

suffisait. M. Darronc lui parut d'abord sous l'empire d'une démoralisation extrême. Les traits étaient relâchés et pendants, le regard atone, les coins de la bouche douloureusement crispés. Au bout de quelques jours, il se fit en lui et par degrés un changement très-réel. Les chairs se raffermirent, la bouche se releva, l'œil, en apparence distrait, se voila sous les paupières, et le front se sillonna de rides. — Ah! se dit Gestral, la période d'abattement est passée, et il commence à former des projets. Eh bien! je lui épargnerai une partie du chemin.

Dès le lendemain de son acquittement, Isidore était retourné dans sa petite ville, où on l'avait parfaitement accueilli. Sous la surveillance de son prédécesseur et dirigée par le maître clerc, son étude était en pleine prospérité; il reprit aussitôt la conduite de ses affaires, et, bien que pleurant toujours sa femme, il se remettait de jour en jour de la terrible secousse qu'il avait éprouvée. C'est sur ces entrefaites qu'il reçut de M. Gestral une lettre qui l'ap-

pelait immédiatement à Paris. Le commissaire, qui avait besoin d'Isidore et qui redoutait quelque hésitation de sa part, ajoutait, pour le déterminer, qu'un danger le menaçait. Le jeune homme partit et alla trouver M. Gestral, qui lui dit sans préambule : — Mon cher monsieur, voulez-vous venger votre femme ?

Ces simples mots rejetaient violemment Isidore dans le courant d'idées sinistres d'où il était presque sorti. Il ne put s'empêcher de tressaillir ; mais c'était un honnête et courageux garçon. — Certes, oui, répondit-il.

— D'ailleurs, reprit M. Gestral, il s'agit de vous pour le moins autant que d'elle.

— Comment cela ?

— Vous le verrez, dit le commissaire avec sa tranquillité un peu railleuse.

— Qu'ai-je à faire ?

— Pour le moment, peu de chose. Allez à la Bourse tous les jours et jouez-y.

— Avec quoi ?

— Avec rien. Achetez aujourd'hui des valeurs sûres, vendez-les demain, rachetez-les après-demain. Cependant, si vous pouviez gagner de l'argent, cela n'en vaudrait que mieux. Chassez toute préoccupation et toute tristesse. Il importe que vous ayez l'air d'un homme enchanté de vivre.

Ce jour-là même, Isidore se rendit à la Bourse, et M. Gestral s'en fut à son poste d'observation. Quand M. Darronc passa, il y avait sur ses traits une stupéfaction profonde. Le lendemain, cette stupéfaction avait fait place à une joie farouche, mais indécise. L'agent de M. Gestral lui apprit en même temps que ces deux jours M. Darronc, à la sortie de la Bourse, avait accompagné Isidore des yeux jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue. — Mon cher ami, dit M. Gestral à Isidore, qu'il avait logé chez lui et qui ne se doutait encore de rien, demain, après la Bourse, mon agent vous proposera, à haute voix, d'aller le soir au Vaudeville avec lui ; vous accepterez.

Le lendemain, l'agent et Isidore allèrent au théâtre; le spectacle terminé, ils se mirent en route pour rentrer chez M. Gestral. Lorsqu'ils furent arrivés au Pont-Neuf, Isidore remarqua qu'un homme les suivait à une assez grande distance. L'agent lui recommanda de ne point paraître s'en apercevoir. A la hauteur de la rue de Seine, où ils entrèrent, l'homme hésita, fit quelques pas derrière eux, puis rebroussa chemin par les quais. M. Gestral trouva Isidore un peu pâle : — Ah! lui dit-il, vous commencez à comprendre.

— Oui, l'assassin de ma femme s'occupe de moi.

— Mais nous aussi, répondit M. Gestral, nous nous occupons de lui.

Et de fait, le commissaire ne songeait qu'à M. Darronc. Dans les courts instants où il lui était donné de l'entrevoir, il interprétait le moindre mouvement de ses traits, et s'efforçait de saisir dans l'expression changeante et complexe du visage le

travail intérieur de la pensée. Ce mélange d'indécision et de joie sauvage qu'il avait remarqué la veille chez M. Darronc l'avait frappé. Il n'était point difficile d'attribuer à cet homme des projets de violence contre Isidore ; mais jusqu'où ses habitudes timides et son caractère cauteleux lui permettraient-ils de les pousser? M. Gestral crut démêler à de légers indices dans ce visage altéré que le désir du meurtre, tout physique et grandissant, emporterait un homme du tempérament de M. Darronc au delà des limites de la prudence. La fièvre et ses sanglants délires pouvaient parler plus haut que la raison, et l'intelligence, s'obscurcissant par degrés, en viendrait à obéir tout entière, avec une brutale ivresse, aux suggestions des sens. Ainsi commence la monomanie du crime. M. Gestral avait l'ardente curiosité de savoir s'il ne se trompait pas. Déjà il voyait agir M. Darronc selon qu'il l'avait prévu. Il se dit qu'il fallait compléter hardiment l'expérience, et, préjugeant l'état d'esprit du meurtrier, il imagina d'ex-

ploiter l'attraction morbide que les souvenirs et les lieux mêmes exerceraient sur lui.

Aussi, dès le lendemain, de grand matin, il alla dans la chambre d'Isidore, et, regardant le jeune homme bien en face : — Avez-vous du courage? lui demanda-t-il.

— Mais oui, dit Isidore étonné.

— Oh! entendons-nous, reprit le commissaire d'un ton grave, je parle d'un courage réel, patient et froid, sur lequel n'aient prise ni le silence ni les terreurs de la nuit, qui puisse supporter l'assaut des visions funèbres et qui soit prêt, sans se lasser jamais, à braver un danger toujours présent, quoique invisible.

Il fit une pause. — Je l'aurai, répondit avec résolution Isidore.

M. Gestral lui serra la main. — Eh bien! dès aujourd'hui reprenez dans votre ancien hôtel la chambre du premier étage que vous occupiez avec votre femme. Chaque soir, allumez une veilleuse, laissez

votre clef en dehors et attendez. Quand le jour viendra, vous pourrez vous reposer; mais gardez-vous de dormir la nuit. Vous aurez d'ailleurs une arme sous votre oreiller, ajouta le commissaire en voyant Isidore légèrement ému. A propos d'arme, le greffe vous a rendu votre poignard algérien?

— Oui.

— L'avez-vous ici?

— Je l'ai apporté, car je me suis bien douté, en recevant votre lettre, qu'il s'agissait du crime, et si j'eusse été tenté de faiblir dans la vengeance que je dois à la pauvre créature, la vue de cette lame encore tachée de sang m'eût rendu mes forces.

— Alors placez-le sur la commode, à côté de la veilleuse, à l'endroit même où il était. Et maintenant bonne chance, car il est nécessaire qu'on ne m'aperçoive pas avec vous, et nous ne nous reverrons sans doute que lorsque tout sera terminé.

Les chambres d'hôtel sont nues et banales, la vue et la pensée ne s'y reposent sur aucun de ces mille

objets qui, ayant fait jusque-là partie de notre existence, sont pour nous comme autant de souvenirs; mais, par cela même, elles conservent la saisissante physionomie des événements heureux ou tristes qui nous y sont arrivés. Telles on les a quittées, telles on les retrouve, et l'impression du passé revient soudaine et profonde. Il en fut ainsi pour Isidore. En entrant dans la chambre qu'il avait habitée avec sa femme, un chagrin mêlé d'horreur s'abattit sur lui. Le lit avec son baldaquin et ses rideaux de damas était le même. La commode et le secrétaire en acajou, auxquels manquaient çà et là quelques poignées en cuivre doré, n'avaient point changé de place. Il vit sur la cheminée la même pendule mythologique. Quelles heures elle lui avait comptées! Le carreau, que ne couvrait point en entier un maigre tapis, avait la couleur du sang répandu. Isidore s'appuya sur un fauteuil. La maîtresse de l'hôtel, qui l'avait accompagné, lui adressa quelques paroles de consolation. Elle ne s'étonnait pas que,

revenant à Paris, il fût descendu chez elle. Les femmes les plus vulgaires comprennent qu'en amour on retourne le fer dans sa blessure. Isidore s'installa rapidement et se hâta de sortir.

D'après les instructions de M. Gestral, il devait montrer une grande insouciance. Après la Bourse, il alla donc se promener sur les boulevards, et y dîna dans un restaurant où il eut soin de se placer près de la vitrine, afin qu'on pût l'apercevoir du dehors. Vers neuf heures, sans se retourner une seule fois, il regagna lentement sa demeure. Il n'y fut guère qu'à onze heures. Il avait mis près d'une heure et demie à faire le trajet; ses pas, malgré lui, le retenaient en arrière. Ce fut alors qu'il s'occupa de la lugubre mise en scène qui lui avait été prescrite. Il laissa la clef sur la porte, alluma une veilleuse et plaça le poignard tout à côté. La chambre ainsi disposée lui parut effrayante, et il se coucha en frissonnant. Peu s'en fallut qu'une insurmontable terreur ne le gagnât; mais une douleur égale fit diver-

sion à cette terreur. Il songea qu'un mois à peine auparavant il avait sa femme près de lui. Son cœur se fondit, et il pleura amèrement toute la nuit. Rien n'était venu le troubler. Après son déjeuner, il s'accouda longtemps à sa fenêtre, qui donnait sur la rue. Il fallait que le meurtrier sût bien où le trouver. Pourtant il ne jetait sur les passants que des regards distraits ; mais au fond de l'âme il se disait : Où est-il ?... A la Bourse, il le coudoyait peut-être ; dans la rue, il le rencontrait sans aucun doute. Il n'avait d'ailleurs nulle idée de ce que cet homme pouvait être, car M. Gestral ne lui en avait rien dit. Le second soir, en prévision de l'attaque à laquelle il était exposé, il observa les lieux. Il remarqua, en entrant à l'hôtel, que le garçon, lui tirant le cordon dans un demi-sommeil, ne se montrait même pas au vasistas pour voir qui avait frappé. Les habitudes de la maison n'avaient donc guère changé depuis l'assassinat d'Albertine. La chambre d'Isidore avait le numéro 2. On y par-

venait, après avoir monté le premier étage, par un couloir sombre. A droite, dans ce couloir, il y avait une très-petite chambre qui portait le numéro 1, et n'était séparée du numéro 2 que par la cloison. Cette chambre était inoccupée. En face, dans le mur, on avait pratiqué une sorte de bûcher fermé à clef. La porte en était très-basse, ronde par le haut et percée d'une petite fenêtre en losange. Isidore, cette nuit-là, fut moins harcelé de douleur et d'idées funèbres. On se fait à tout. Le lendemain, comme il rentrait et allait prendre son bougeoir, il en vit un tout préparé avec sa clé à côté du sien : c'était celui du numéro 1. La chambre avait donc été louée dans la journée. Isidore eut le pressentiment qu'elle l'avait été par son ennemi. Il se coucha vite et attendit. Le locataire du numéro 1 rentra bientôt. Isidore alors feignit de dormir. Il avait glissé sous son traversin un pistolet de poche dont il comptait se servir. Une heure, puis deux s'écoulèrent. Se serait-il trompé? n'avait-il qu'un voisin inoffensif? Cependant ce

voisin ne dormait pas. Isidore, dont les sens recevaient du péril possible une extrême acuité, saisissait tous les bruits d'une insomnie très-réelle. C'étaient de légers pas très-doucement hasardés dans la chambre, quelques-unes de ces exclamations assourdies qui échappent à la volonté, et si l'étranger s'étendait sur son lit, ce qu'il faisait avec grande précaution, le mouvement continu d'un corps qui s'agite et se retourne. A l'école de M. Gestral et en face surtout de ce danger mystérieux qu'il savait planer sur lui, Isidore s'était vite formé. En supposant que c'était l'assassin, sa longue veillée n'attestait-elle pas ses irrésolutions d'âme, sa défiance du succès et la difficulté presque physique qui s'ensuit à marcher à l'accomplissement d'un crime? Et tout portait Isidore à croire que c'était l'assassin. Cet homme, depuis que M. Gestral lui avait prêté l'intention d'un second forfait, n'avait-il pas hasardé chaque jour un nouveau pas dans la voie où son secret et terrible adversaire s'était promis de l'enga-

ger? Quoi donc d'étonnant à ce qu'il franchît le seuil de cette maison? Seulement il ne devait point venir à la hâte et s'enfuir de même. Il avait usé de trop de délais, il avait trop lentement réagi contre l'épouvante de se voir épié pour ne pas discuter jusqu'au bout avec la fascinatrice pensée de meurtre qui lui était venue, dont il subissait le charme, mais à laquelle la peur l'aidait encore à résister. Dans cette petite chambre, au contraire, qui était sa dernière étape, il se sentait libre. Il pouvait s'assurer à son aise que le crime était possible, même facile. Il ne risquait pas, comme la première fois, de se heurter en aveugle à quelque obstacle imprévu. Jusqu'au dernier moment, il pouvait s'abstenir et battre en retraite. Il est vrai que, l'œuvre achevée, le seul fait d'avoir habité cette chambre à côté de la victime lui créait un péril extrême; mais, suivant l'instant où il frapperait, il se ménageait plusieurs heures, et devait avoir pris ses mesures pour disparaître sans laisser de traces.

— Ce ne sera pas pour ce soir, se disait Isidore, ce serait trop prompt.

Il ne se passa rien, en effet. La nuit suivante, la même attente se reproduisit pour lui. Il la supporta, car il était en proie à une extrême surexcitation nerveuse. Vers une heure, il crut remarquer qu'on s'avançait à pas de loup jusqu'à sa porte et qu'on remuait la clef dans la serrure. L'assassin craignit sans doute de s'être trahi par ce bruit, pourtant bien faible, car il s'éloigna et ce fut tout. La nuit d'après, par une conséquence très-simple de ses veilles précédentes et de l'imparfait repos qu'il prenait pendant le jour, Isidore eut besoin de dormir. Ce fut horrible. Le sommeil le maîtrisait malgré tous ses efforts. Tout moyen physique lui manquait pour résister. Bien plus, l'engourdissement résultait pour lui de cette nécessité de rester couché dans son lit, à une chaleur douce, dans cette chambre silencieuse et à demi obscure. A plusieurs reprises, il s'aperçut qu'il avait dormi. Il sortait de ce sommeil par une

pénible secousse et ouvrait les yeux tout grands; puis ses yeux se refermaient, et il dormait encore. Enfin ses paupières s'alourdirent une dernière fois, ses idées se brouillèrent, ses membres s'affaissèrent inertes, et un sommeil de plomb pesa sur lui.

Il était deux heures du matin environ lorsque la porte de la chambre d'Isidore s'ouvrit sans bruit. Un homme, le chapeau rabattu sur les sourcils, le couteau à la main, s'avança d'un pas furtif après avoir eu le soin de laisser derrière lui la porte entre-bâillée. C'était M. Darronc. Il tendait l'oreille du côté d'Isidore, il écoutait avec joie sa respiration haletante, mais profonde. Il regarda ensuite autour de lui, et l'aspect de la chambre l'émut fortement. Isidore dormait sur le bord du lit, et il y avait ainsi entre le jeune homme et le mur une large place vide et blanche. « C'est là qu'elle était l'autre jour, » se dit l'assassin. Il venait d'entrer dans le cercle de lumière projeté par la veilleuse, et son visage était contracté d'un ressentiment à la fois douloureux et fé-

roce. Il alla vers la veilleuse et vit le poignard. — Ah! fit-il. Il tira de son fourreau la lame, dont la rouille était d'un rouge brun. « Son sang! dit-il encore; on dirait qu'il est là pour me tenter. » Et il fit un pas vers Isidore, puis s'arrêta. « Non, pas avec la même arme qu'elle. Ne mêlons pas son sang au sien. » Il remit le poignard sur la commode et marcha de nouveau vers le lit. Quand il en fut tout près, il se sentit défaillir et hésita; mais ce trouble ne dura qu'une minute. « Eh quoi! murmura-t-il, j'aurais commis en la tuant un crime inutile, et cet homme qu'elle m'a préféré, qui l'a possédée, innocent, acquitté, vivrait heureux, tandis que moi... » Il n'acheva point et passa la main sur son front, qui ruisselait de sueur. « Non, non, tuons-les l'un après l'autre sur ce même lit, comme ils l'ont mérité! » Il entr'ouvrit la chemise d'Isidore. « Si je l'éveillais, afin qu'il sache bien que c'est moi qui le tue! Non, ce serait imprudent, il se débattrait. Allons! » Il mit à nu la poitrine d'Isidore, et, tout absorbé dans

ses préparatifs, ayant bien choisi l'endroit, il leva son couteau et se haussa un peu sur la pointe des pieds pour mieux précipiter le coup : « Tiens ! fit-il, à toi ! »

Mais au moment où l'arme allait s'abaisser, il se sentit le poignet pris comme dans un étau pendant que deux mains s'emparaient de son autre bras. M. Darronc ne put que tourner la tête et se vit entre M. Gestral et son agent. Il resta bouche béante et les yeux dilatés. — Oui, fit M. Gestral, c'est bien moi, et il ajouta : Commissaire de police.

Ces simples mots semblèrent enlever un dernier espoir au misérable, qui tomba tout d'une pièce sur le carreau. — Liez-le, dit tranquillement M. Gestral à l'agent. Celui-ci, tirant des cordes de sa poche, se pencha vers M. Darronc : — Ce n'est guère la peine, fit-il. Il est quasi-mort de peur et n'en reviendra guère.

M. Gestral appelait Isidore, qui ne remuait pas. Il eut besoin de le secouer pour l'éveiller : — Peste ! dit-il, comme vous dormez !

— Hein! reprit Isidore, qui s'était dressé sur son lit. Que s'est-il donc passé?

— Voyez.

Isidore comprit tout. — Et vous étiez là? dit-il en serrant les mains de M. Gestral.

— Oui, depuis trois nuits, dans le petit bûcher que j'avais fermé en dedans. Mon agent était ce garçon d'hôtel qui tirait le cordon tout endormi et ne s'inquiétait pas des gens qui rentraient. Nous veillions sur vous et sur lui, ajouta-t-il en montrant M. Darronc évanoui.

— C'est une expédition qui vous fera honneur et vous vaudra de l'avancement, dit l'agent.

— Bah! reprit M. Gestral, qu'on me récompense ou non, je ne suis pas mécontent de moi. Cela me prouve que je ne m'étais pas trompé, et que mes petites théories ont du bon.

LES DERNIERS JOURS

DE DON JUAN

Pendant que les hôtes de la vieille marquise de Cessac profitaient de la beauté de la soirée pour se promener dans le parc, la marquise de Cessac elle-même, restée au salon en compagnie du docteur Hersent, qui était venu lui rendre visite, achevait avec lui sa partie d'échecs. Madame de Cessac était une femme de soixante ans, de haute taille et d'un fort grand air. Sa physionomie était bienveillante et digne, et si son front pensif paraissait un peu sé-

vère, un aimable sourire voltigeait sur ses lèvres. Il y avait à la fois en elle l'orgueil de la race, l'indulgence de l'esprit et la bonté du cœur.

En ce moment, elle regardait avec malice le docteur, dont le roi, traqué dans sa dernière case par un cavalier et par une tour, ne pouvait plus bouger. Le docteur, un doigt sur sa tempe, le sourcil froncé, dans l'attitude réfléchie de tous les joueurs d'échecs, examinait l'échiquier et ne soufflait mot. Son visage, aux traits fins et spirituels, était fort remarquable. Il offrait les traces de longues études, et d'une vie active et intrépide. Hersent avait été, en effet, chirurgien de marine, et venait de prendre sa retraite à quarante ans, pour vivre un peu en philosophe et beaucoup en bienfaiteur de ses paysans, dans cette petite commune de Cessac où il était né, et où son père lui avait laissé des biens assez considérables.

— Allons, docteur, dit enfin la marquise, cette fois, êtes-vous battu? En convenez-vous?

— Il le faut bien, dit piteusement Hersent, après avoir jeté sur le jeu un dernier coup d'œil.

— Ce sera votre punition. Rester trois jours sans me venir voir, savez-vous que c'est très-mal !

— Ce n'est pas ma faute.

— On dit toujours cela quand on abandonne les gens.

—Mais, reprit Hersent, vous avez été dédommagée de mon absence. Je ne m'attendais pas ce soir à trouver si nombreuse société au château.

— Je ne m'y fusse pas attendue non plus il y a trois jours. Seulement, depuis trois jours, il s'est passé bien des choses.

— Lesquelles ?

La marquise recula légèrement son fauteuil, croisa les mains et fit une pause.

— Vous mériteriez, dit-elle, de ne point les savoir; mais je suis trop heureuse d'avoir à vous les apprendre, et je me punirais moi-même en me taisant. Ma première nouvelle, c'est que le mariage de ma

petite-fille avec M. Adolphe de Mélin est décidé, ce qui vous explique la présence du jeune homme, que nous avons tout à fait admis à faire sa cour. Comment le trouvez-vous?

— Je vous ai déjà dit tout le bien que j'en pense. Il a vingt-cinq ans, il est joli homme et riche, ce qui ne gâte aucune qualité, et, si je ne me trompe, il aime éperdûment mademoiselle Isabelle.

— Et il a raison, docteur. Ce n'est point par amour-propre de grand-mère, mais Isabelle a le plus charmant caractère de jeune fille que je connaisse.

— Vous n'avez pas besoin de me faire son éloge.

— C'est également ce mariage qui amène ici M. de Tirlay. Il est le tuteur d'Isabelle, et doit naturellement représenter les parents que la pauvre enfant n'a plus. Cependant, je ne croyais pas, quand je l'ai invité, qu'il mettrait autant d'empressement à venir. C'était un tuteur fort tiède et qui se manifestait beaucoup plus par des cadeaux magnifiques à

des époques déterminées que par l'affection qu'il portait à sa pupille.

— Je ne connaissais pas M. de Tirlay, mais j'avais beaucoup entendu parler de lui. N'a-t-il pas été et n'est-il pas encore, malgré ses cinquante ans, un des hommes les plus lancés de Paris, aussi célèbre par ses bonnes fortunes que par ses prodigalités ?

— Oui : une façon de Richelieu. Et il a eu souvent besoin de sa grande fortune et de sa haute position pour se permettre impunément certaines audaces amoureuses qui étaient plus de mise au dix-huitième siècle qu'au nôtre. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons passer aux femmes.

— Ah ! à propos, fit Hersent en interrompant la marquise, comment s'est portée tous ces jours-ci madame Davenel ?

— Lucile ? mais très-bien ; depuis trois semaines que son mari, qui est allé aux séances du conseil général dans la Gironde, a eu l'esprit de me la laisser, elle semble revivre. On dirait qu'elle étouffe à côté

de lui. Est-ce que vous êtes encore inquiet pour elle ?

— Je ne le serais pas si je la savais heureuse. Il y a de délicates organisations de femmes qui ont besoin de bonheur pour vivre.

— Oui. Aussi quand sa mère, qui était une vieille amie à moi, l'a mariée, j'ai été désolée de ce mariage. M. Davenel avait quelque chose de froid et de sérieux qui devait glacer la nature expansive de Lucile. Pauvre enfant ! je l'aime presque autant qu'Isabelle.

— Et, fit Hersent, mesdames d'Hérisy et Simeuil sont-elles venues aussi pour le mariage ?

— Ah ! docteur, pour cela je n'en sais rien. Elles sont arrivées tout d'un coup presque en même temps, me faisant mille baise-mains et mille cajoleries. Madame Simeuil allait de Dieppe à Biarritz, où son mari l'attend, et elle n'a pas voulu passer auprès de moi, a-t-elle prétendu, sans me présenter ses devoirs. Elle est toujours belle et évaporée, et m'a dit cela

de ce ton qui gagne les vieilles femmes indulgentes. Quant à madame d'Hérisy, qui ne rejoint pas son mari, puisqu'elle est veuve, elle est venue surveiller l'installation de son château, qui est à deux pas du mien, et où elle doit — ce qui m'a fort étonnée — s'établir au mois d'octobre. Mais tout y est tellement en désarroi, qu'elle a consenti à accepter l'hospitalité de quelques jours que je lui ai offerte. A vrai dire, après s'être fait attendre tout l'été, je ne croyais pas qu'elle choisît le commencement de la mauvaise saison pour quitter Paris, où la retient l'éducation de ses enfants.

La marquise s'arrêta, parut interroger Hersent du regard et sourit.

— Docteur! fit-elle.

— Madame!

— Vous allez peut-être m'aider à deviner pourquoi ces dames sont arrivées si subitement.

— Moi! répondit Hersent avec une nuance d'étonnement.

— Il n'y a que deux ans que vous avez pris votre retraite de chirurgien de marine pour faire de la médecine civile : vous êtes donc encore presque marin. Vous avez dû connaître madame d'Hérisy et madame Simeuil dans les ports de mer. Madame d'Hérisy est d'une vieille famille bretonne, et le mari de madame Simeuil a occupé un grade élevé dans l'administration.

— J'ai, en effet, rencontré quelquefois madame d'Hérisy à Brest et madame Simeuil à Toulon.

Hersent était sur ses gardes et répondait froidement.

— Et, continua la marquise, mon neveu Maxime, avec qui vous avez toujours navigué, a dû les connaître comme vous?

— Je crois qu'il les connaît, mais je ne vois pas quel rapport il y aurait entre cette connaissance et l'arrivée de ces dames ici pendant que Maxime est en Chine.

— Vous êtes donc un vrai médecin, qui ne lit que les journaux scientifiques?

— Pourquoi cela?

— Ah! c'est que... Mais l'on vient, fit la marquise en se levant, et je ne parlerai que lorsque tout le monde sera réuni. Aussi bien, j'ai mes raisons pour vouloir juger de l'effet que produira ma nouvelle. Vous ne la saurez donc que dans quelques instants, si toutefois vous ne l'avez pas déjà devinée.

Isabelle et Lucile arrivaient en causant.

— Déjà rentrées? leur dit la marquise.

— Nous n'avons pas voulu rester plus longtemps loin de vous, répondit Isabelle.

Elle s'était vivement approchée de la marquise et lui avait tendu son front.

— Hé bien! ma chère enfant, lui dit sa grand'mère en l'embrassant, es-tu heureuse?

— Oui, bonne maman.

Lucile était restée un peu en arrière.

— Et vous, Lucile, fit madame de Cessac, ne vous ennuyez-vous pas trop avec nous?

— Oh! non, madame, je suis comme Isabelle, je suis heureuse.

M. de Tirlay et Adolphe de Mélin entrèrent alors. En voyant M. de Tirlay, la marquise parut surprise.

— Quoi! vous aussi, messieurs, vous avez déjà fumé vos cigares?

— Mademoiselle Isabelle rentrait, dit Adolphe qui sourit à sa fiancée.

— C'est vrai, reprit la marquise. Mais vous, monsieur de Tirlay, c'est alors pour madame Davenel que vous avez poussé le dévouement aussi loin?

— Il n'y aurait rien que de très-naturel à cela, répondit M. de Tirlay en s'inclinant devant Lucile.

— Alors, j'en profite. Donnez-moi le bras pour faire un tour de salon.

Isabelle avait emmené Adolphe près du piano pour lui montrer de la musique qu'elle avait reçue de Paris. Hersent et Lucile se rejoignirent.

— Comment allez-vous ? demanda le docteur à la jeune femme d'un ton d'affectueuse intimité.

— Très-bien aujourd'hui, cher docteur, fit-elle joyeusement.

Hersent lui avait pris la main.

— C'est vrai, dit-il, vous avez la main fraîche, le pouls régulier. Puis en souriant et avec intention : Il doit y avoir une raison pour que vous vous portiez aussi bien.

— Il y en a une, docteur ; ce matin, j'ai reçu une lettre de lui. Il arrive.

— Je comprends maintenant, dit tout bas Hersent. Soyez prudente, au moins, dit-il à Lucile. Ne vous trahissez pas.

— Oh ! non.

— Mais où sont donc nos toutes belles ? remarqua madame de Cessac. Appelez-les, Adolphe.

Adolphe sortit et revint au bout d'un instant avec madame d'Hérisy et madame Simeuil.

Bien que ses hôtes fussent au complet, comme

elle l'avait désiré, la marquise s'étendit sur une chaise longue et se mit à causer avec le docteur.

M. de Tirlay et Adolphe se promenèrent quelques instants dans le salon, puis s'approchèrent d'une table ronde, où madame d'Hérisy et madame Simeuil, Lucile et Isabelle s'étaient assises et travaillaient.

Parmi ces quatre femmes ainsi groupées, Isabelle, avec la fraîcheur de ses dix-huit ans, ses abondants cheveux cendrés, ses yeux brillants de joie, le sourire épanoui sur ses lèvres, représentait surtout le naïf et radieux éclat de la jeunesse. Mais chacune de ses compagnes, plus avancées de quelques années dans la vie, avait un genre de beauté et un caractère de physionomie qui leur étaient propres.

Madame d'Hérisy avait trente ans; d'admirables cheveux noirs encadraient chez elle un visage légèrement plein, à petites fossettes. Son teint, d'une pâleur brune et mate, mais vigoureuse, rappelait celui des créoles. Son front était intelligent et pur.

Le nez droit, à fines arêtes, se terminait par des narines délicates et mobiles que la moindre émotion gonflait aisément. La tendresse et la bonté siégeaient sur ses lèvres un peu charnues, doucement appuyées l'une à l'autre; mais ses yeux, surtout, étaient expressifs. Surmontés de sourcils assez épais qui se rejoignaient presque, ombragés de très-longs cils, ils n'avaient d'ordinaire qu'une flamme veloutée et tranquille. Seulement, à de certains éclairs qui en jaillissaient, on sentait qu'attisée par une émotion profonde, cette flamme pouvait projeter d'ardentes lueurs ou se changer en un sombre feu. On devinait que cette femme sensible et fière, impétueuse et dévouée, devait avant tout vivre par la passion; qu'une haute raison, l'élégance d'un esprit supérieur la contenaient, mais que, ces faibles barrières une fois rompues, elle était capable, en bien comme en mal, de se porter aux extrêmes.

Bien que madame Simeuil fût à peu près du même âge que madame d'Hérisy, elle formait avec elle un

contraste frappant. Un front lisse, fuyant sous des cheveux d'un blond pâle; des yeux d'une nuance indécise, mais habiles interprètes de sa pensée; un nez aquilin d'une forme exquise, des lèvres fines, discrètement fermées, aux coins quelque peu tombants; un menton ferme et relevé, témoignaient en elle d'un esprit éminemment souple et d'une rare décision de volonté. Ce dangereux et charmant visage, aux lignes arrondies et harmonieuses sur une peau d'une éblouissante blancheur, avait une séduction inouïe sans inspirer la confiance. Madame Simeuil attirait par les mille plaisirs entrevus d'une coquetterie savante, fertile en expédients de cœur, d'une chaleur factice, prodigue en caresses égoïstes. Une énergie hautaine et froide se cachait avec grâce sous ces dehors d'une vivacité provocante et d'un abandon voluptueux. D'une grande indépendance en affections, elle pouvait pardonner aux autres les torts dont elle se rendait coupable à leur égard, mais ne leur pardonnait point la moindre

offense commise envers elle. A ne la voir qu'en passant, dans un salon, elle avait les défauts et les qualités d'une femme à la mode. Mais si on l'observait de plus près, elle devenait une irritante et attrayante énigme. Pour tout homme du monde, un peu fatigué des exigences ou de l'ingénuité de la passion vraie, madame Simeuil avait le charme de ces fleurs de serre chaude éclatantes et bizarres, exhalant à plein calice de subtils parfums qu'on ne peut respirer sans danger et dont on veut pourtant s'enivrer.

Lucile était moins âgée que madame Simeuil et madame d'Hérisy : elle avait vingt-quatre ans. Mais cette jeune femme était encore une enfant. Les moindres impressions de son âme agitaient son visage autant que le font d'une onde transparente les frissons de la brise. Ses grands yeux bleus, noyés de fluide, avaient une expression étonnée et souffrante. Ses jolis cheveux châtains se relevaient aux tempes comme enflés d'un souffle invisible. Lucile rougis-

sait et pâlissait vite. Dans cette frêle organisation, le sang affluait au cœur et s'en retirait trop rapidement. Sa physionomie mobile et tourmentée se présentait sous un aspect étrange. Son sourire avait une grâce attendrie, et son regard, s'il se fixait sur quelqu'un qu'elle aimât, prenait un éclat fébrile. Toutes les forces de son cœur semblaient s'y être concentrées. Ce qui surprenait aussi en elle, c'est qu'avec ce visage presque enfantin elle fût vraiment femme. Sa taille souple se développait avec richesse et ses épaules se dessinaient sous son corsage en de pleins et de purs contours. Cette séve apparente de santé et de vigueur, répandue par tout le corps, n'avait pas monté jusqu'à la tête qui, avec ses tons délicats, un peu maladifs peut-être, gardait ainsi une plus saisissante poésie.

A part quelques saillies d'Isabelle, la conversation languissait. Adolphe contemplait sa fiancée. M. de Tirlay, qui s'était placé derrière Lucile, lui adressait de temps à autre quelque compliment ou lui parlait

à demi-voix. Mais Lucile feignait de ne point entendre ou répondait vite. Madame Simeuil et madame d'Hérisy restaient à peu près silencieuses. Depuis leur arrivée au château de Cessac, elles s'étaient traitées avec une politesse froide, mais empressée. Ce soir-là, après s'être promenées dans le parc où elles avaient longuement causé ensemble, elles étaient rentrées fort préoccupées. Elles entrevoyaient peut-être qu'elles avaient un même secret. Chacune d'elles devinait chez l'autre des espérances, des intérêts semblables aux siens propres. Aussi elles s'observaient avec soin, s'examinaient parfois à la dérobée et n'échangeaient dans un but perfide que de rares paroles habilement calculées.

Il se fit un silence pendant lequel la marquise éleva la voix.

— Isabelle, dit-elle, quelle heure est-il?

Isabelle regarda la pendule : — Huit heures et demie, bonne maman.

— Hé bien, mesdames et messieurs, fit la mar-

quise d'un ton joyeux, mais avec une certaine lenteur, comme pour exciter davantage la curiosité, dans une heure peut-être mon beau neveu d'Arbray sera ici.

Ce fut une exclamation générale de surprise.

— Oui, reprit la marquise en s'adressant plus particulièrement à madame d'Hérisy et madame Simeuil assises en face d'elle. J'espérais bien qu'il rentrerait prochainement en France avec sa frégate, mais je ne savais point l'époque précise. Ce n'est que ce soir que j'ai reçu de lui une lettre datée de Brest, où il est arrivé depuis trois jours, et dans laquelle il m'annonce qu'on lui a permis de partir aussitôt pour me venir voir.

— Je partage, madame la marquise, fit gracieusement madame Simeuil, toute la joie que cette lettre vous donne.

— Ce doit être, en effet, pour vous une heureuse nouvelle, fit à son tour madame d'Hérisy.

Hersent, s'apercevant que les deux jeunes femmes

se troublaient malgré elles sous le regard persistant de la marquise, vint à leur secours : — Voilà donc ce que vous me cachiez, dit-il à madame de Cessac.

— Oui, pour vous punir d'être resté trois jours sans vous inquiéter de moi.

— Je suis heureux, chère marquise, fit M. de Tirlay, de me rencontrer avec votre neveu. Je le désirais depuis longtemps, car j'ai entendu citer de lui des aventures extraordinaires.

— Racontez-les-nous, s'écria étourdiment Isabelle.

— Le docteur s'en acquittera mieux que moi, puisqu'il a accompagné M. d'Arbray dans presque toutes ses campagnes.

— Oui, si toutefois, objecta la marquise, ces aventures dont je me suis laissé dire beaucoup de bien et de mal, peuvent se raconter devant des jeunes femmes.

— Docteur, fit madame Simeuil, n'est-il pas ques-

tion dans une de ces histoires, de fleurs et de serpents?

— Dans l'Inde?

— Oui.

— Ah! cher docteur, reprit Isabelle, arrangez-vous pour nous conter cela.

Hersent y consentit, et le cercle se forma autour de lui :

— C'était, dit-il, à Madras, à un bal chez le gouverneur. Maxime causait avec une jeune femme à laquelle il venait d'être présenté, lorsqu'elle se plaignit tout à coup d'avoir oublié son bouquet. Maxime ne dit rien, mais descendit au jardin où il se souvenait d'avoir vu, avant le dîner, des fleurs magnifiques.

A la faveur d'un superbe clair de lune, il cueillit les plus belles et les rapporta à la jeune femme. Celle-ci le remercia en balbutiant, et lui demanda où il avait pris ce bouquet.

— Mais, au jardin, répondit Maxime.

— Au jardin, fit-elle avec effroi, ce soir! Vous ne saviez donc pas le danger que vous couriez?

— Non, lequel?

— C'est que les serpents s'éveillent au coucher du soleil et fourmillent dans les parterres.

Maxime répondit qu'il l'ignorait et se félicita, à part lui, de l'avoir ignoré. Il s'éloignait, lorsqu'une autre jeune femme, célèbre à Madras par son originalité et sa beauté, l'appela :

— Monsieur d'Arbray, lui dit-elle, mon bouquet est tout fané, et je vous serais bien reconnaissante d'aller m'en chercher un aussi beau que celui que vous venez de rapporter.

Maxime s'inclina sans répondre, et, un quart d'heure après, revint un peu pâle, mais impassible, avec un second bouquet.

— Et après? demanda M. de Tirlay au docteur qui s'était arrêté. L'histoire ne finit pas là, je suppose?

— Devinez.

— Je présume, dit madame d'Hérisy, qu'il fut récompensé de son courage et qu'il devint très-amoureux de cette femme. Les hommes aiment toujours celles de nous qui leur font courir un danger de mort.

— Et vous, madame? fit de Tirlay en s'adressant à Lucile.

— Oh! moi, je ne crois pas qu'on puisse aimer une femme sans cœnr, et celle-là était froidement et tristement cruelle.

— Quant à moi, observa madame Simeuil, je pense que les hommes sont trop égoïstes pour nous pardonner le danger auquel nous les exposons volontairement. M. d'Arbray aura consenti à aimer cette femme, soit par curiosité, soit pour se payer du courage qu'il avait eu. Puis, il l'aura oubliée.

Le caractère des trois femmes se révélait dans le peu de mots qu'elles venaient de dire. Madame d'Hérisy jugeait avec son imagination du résultat probable de l'aventure. Lucile se révoltait à la pensée

qu'un véritable amour pût naître de ce coupable caprice d'une femme; et madame Simeuil, avec son esprit fin et positif, comprenait que Maxime et l'étrangère n'avaient pas dû vouloir perdre les bénéfices de la situation extraordinaire qu'ils s'étaient créée l'un à l'autre.

— Et laquelle de ces dames a raison, docteur?

— Madame Simeuil, répondit Hersent avec un sourire.

— Pour mon compte, reprit de Tirlay, je n'ai vu M. d'Arbray qu'une seule fois, mais dans une circonstance que je n'oublierai pas. C'est, il y a quelques années, à la sortie des Italiens. La représentation avait été une des plus brillantes de l'hiver. Ce soir-là, une jeune et ravissante étrangère avait été le point de mire de tous les regards, le sujet de toutes les conversations. On la disait l'héroïne d'un de ces scandales si complets, entourés de circonstances si aggravantes, qu'une femme y perd à jamais sa réputation. Au moment où toutes les femmes, en-

veloppées de fourrures, échelonnées sur les escaliers, attendaient leurs voitures, cette jeune femme, qui s'était attardée dans sa loge, parut avec son mari. Le mari, comme cela arrive toujours, ne savait rien. Impatient de partir, il voulut lui-même chercher sa voiture et quitta sa femme. En un instant le vide se fit autour d'elle; toutes les femmes s'étaient écartées. Elle demeura seule, tremblante, jetant de tous côtés des regards suppliants, et ne recueillant que la curiosité et l'insulte.

Certes, il y avait là des hommes de cœur, mais chacun était retenu par quelque exigence de position ou de famille. Puis cet abandon de l'étrangère fut si subit, si marqué, qu'il produisit chez ceux qui en étaient témoins un instant d'hésitation et de stupeur. Ce fut alors que M. d'Arbray, qui se trouvait sous le péristyle, gravit les degrés de l'escalier, en se dirigeant vers la jeune femme. Il montait assez vite, mais sans se hâter. Quand il fut près de l'étrangère, il s'inclina devant elle et lui offrit son

bras. Cela fut fait avec un respect, une courtoisie, une aisance admirables. — Pour quiconque connaît Paris, il faut parfois, pour agir ainsi, plus de fermeté de cœur que pour cueillir un bouquet au milieu d'une nichée de serpents. Peut-être même n'y a-t-il que les marins capables d'un courage de ce genre.

— M. d'Arbray, fit alors Adolphe, a eu une très-belle carrière maritime. Il est rare que l'on soit, à trente-huit ans, capitaine de vaisseau.

— Il a eu, répondit Hersent, la chance très-heureuse pour un marin, d'assister à presque toutes les affaires de guerre qui ont eu lieu, et le mérite de s'y distinguer. Maxime est d'ailleurs un des hommes le plus réellement et le plus froidement braves qu'il m'ait été donné de voir. Le danger ne le domine ni ne l'irrite; il y puise une sorte d'émotion vive, souriante et confiante. Peut-être, comme tous les hommes supérieurs, croit-il un peu à son étoile. Il lui semblerait ridicule d'être tué ou noyé quand il se

sent l'intelligence si prompte, le regard si sûr, et que la vie lui offre à chaque instant le double attrait de l'étude et du plaisir. Il y a en lui du sybarite et du stoïcien, suivant l'heure ou le pays. Il se livre tout entier à la marine, qu'il aime avec une sorte de gaieté mélancolique. Il ne regrette pas trop la veille, parce qu'il espère dans le lendemain. On ne serait pas marin si on ne marchait ainsi un peu au hasard. Dans cette carrière exceptionnelle, et que les natures d'élite peuvent seules comprendre et supporter, on s'effraye presque parfois de ce que le cœur peut avoir d'oublieuse vitalité. Chaque année, pour ainsi dire, et dans des contrées différentes, la vie se recommence avec son cortége d'affections, d'espérances, de chagrins et de plaisirs. S'il n'en n'en était point ainsi, on se condamnerait pendant toute son existence à vivre des émotions de sa vingtième année, en n'ayant de souvenirs que pour des gens et une contrée qu'on ne reverra peut-être jamais. Le marin de notre époque, c'est le juif errant

auquel une voix fatale crie à chaque instant : Marche, marche encore ! Mais c'est surtout à son être moral que cette voix se fait entendre. Il ne peut aimer, espérer et croire qu'à la condition de changer souvent les objets de ses affections, de ses espoirs et de ses croyances. Il n'est point coupable, car le temps et la distance qui l'éloignent de ceux qu'il a connus, de celles qu'il a aimées, les éloignent également de lui. Les marins ont le charme et la séduction de ces apparitions du sommeil qui n'atteignent à toute leur splendeur que pour s'évanouir aussitôt. Ils peuvent aimer de toute la force et dans toute la sincérité de leur âme, mais je plaindrais les femmes qui, non contentes du passé et du présent, voudraient pour cet amour compter sur l'avenir.

Le docteur se tut ; on l'écoutait encore. Était-ce à dessein qu'il avait parlé ainsi devant des femmes, devant celles surtout dont la venue au château de Cessac n'avait précédé que de quelques jours à peine l'arrivée de Maxime, ou n'avait-il dépeint avec cet

mélancolie sceptique et un peu hautaine la carrière et les amours du marin, que parce qu'il s'était reporté lui-même au temps où cette destinée errante était la sienne, où nulle affection n'agitait son cœur que pour se voiler presque aussitôt d'oubli, comme disparaissait dans la brume le navire qui l'emportait? Quoi qu'il en fût, ces paroles animées et sérieuses, le ton dont il les avait prononcées, la conviction de geste et de regard qui les accompagnait, avaient produit une vive impression sur ceux qui les entendaient. Isabelle restait émue et curieuse. Madame d'Hérisy et madame Simeuil, devenues soucieuses et pensives, avaient le front chargé de doutes, de regrets et de craintes. Lucile seule, le sourire sur les lèvres, considérait le docteur avec une confiance naïve, comme si elle eût su n'avoir rien à redouter de ses réflexions amères et de ses tristes prédictions. De Tirlay, séduit, fut le premier qui rompit le silence :

— Bravo ! docteur, s'écria-t-il, on ne fait pas mieux

les honneurs de son ami. Je sais beaucoup de femmes qui, si elles vous entendaient, voudraient être distinguées par M. d'Arbray.

De Tirlay prononça ces quelques mots sans intention, mais madame Simeuil y répondit avec vivacité, comme si elle y eût vu quelque provocation :

— Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

— C'est, répondit de Tirlay un peu étonné, que la plupart des femmes ont le désir de l'impossible. Elles aiment à couper les ongles au lion, les ailes à l'oiseau, sans songer qu'elles ôtent à l'un la force, à l'autre la poésie qui les a séduites. Elles rêvent toutes d'être aimées exclusivement, toujours et quand même, sauf, pour leur part, à ne plus aimer quand elles s'ennuient de cet amour dévoué qu'elles ont fait naître.

— C'est leur droit, dit à son tour madame d'Hérisy, d'être aimées exclusivement quand elles se donnent sans arrière-pensée.

— Peut-être est-ce là de l'orgueil, fit Lucile, et on ne doit pas en avoir quand on aime. Aimer aveuglément est peut-être le secret du bonheur. Croire et se confier, n'est-ce pas plutôt à nous autres femmes la part de notre faiblesse et le besoin de notre cœur?

Madame Simeuil regarda Lucile attentivement. C'était, à vrai dire, la première fois qu'elle s'occupait de madame Davenel. Mais cette abnégation de sentiments, cette admirable placidité de cœur lui inspiraient de singuliers soupçons. Il fallait que la jeune femme qui s'exprimait ainsi eût été jusque-là à l'abri de tous les orages du cœur, ou que, si par hasard elle aimait, elle fût bien certaine d'être payée de retour.

— C'est égal, dit alors Isabelle en s'adressant à Adolphe, ce que le docteur raconte n'est pas rassurant, et je suis très-satisfaite que vous ne soyez pas un marin.

— Je ne vous en aurais pas moins aimée.

— Oui, répondit-elle gaiement, quitte à m'aimer dans un autre pays, sous une autre forme. C'est une métempsychose amoureuse qui ne me conviendrait pas du tout.

— Du jour où il eût fallu m'éloigner, j'aurais donné ma démission.

— A la bonne heure !

— S'il est vrai que parler d'eux fasse arriver les gens, interrompit la marquise, mon beau neveu devrait être ici. Voilà neuf heures, et il a dû être à huit à la station du chemin de fer. Je crois qu'il faut renoncer à lui pour ce soir.

Elle achevait de parler lorsque le roulement d'une voiture, mêlé à des exclamations joyeuses, se fit entendre. A travers les fenêtres qui donnaient sur la cour d'honneur, on voyait les domestiques courir avec des lumières.

— Bonne maman, s'écria Isabelle en se levant et en allant au perron, ce doit être lui, c'est lui !

La porte du perron s'ouvrit. C'était en effet

Maxime. Il entra, et tous les regards se portèrent sur lui avec une avide curiosité.

Maxime, à trente-huit ans, était encore un jeune homme, tant il y avait d'élégance dans sa taille, d'aisance dans sa démarche et de séduisante noblesse dans tous ses traits. Ses cheveux, coupés ras, découvraient largement aux tempes un front haut et pur, sans aucune ride. Ses yeux gris étaient calmes et bienveillants, mais irisés de lueurs fauves, et l'on sentait qu'au feu intérieur des passions ils pouvaient s'animer d'une douceur infinie ou d'une indomptable énergie. Le nez s'arquait légèrement. La bouche avait un flottant sourire plein de grâce et de coquetterie, car il laissait entrevoir des dents d'une éclatante blancheur. Cet aristocratique visage, d'ailleurs tout halé par le soleil et sans barbe, offrait l'image de la force unie à la bonté, et d'une nature virile qu'adoucissaient l'habitude des plaisirs et la société des femmes.

Maxime marcha droit à sa tante, et s'inclinait

pour lui baiser la main, quand la vieille dame le releva en lui disant:

— Cher enfant, embrasse-moi.

— Et moi, mon cousin, fit gracieusement Isabelle. Puis, quand il l'eut embrassée, elle lui montra Adolphe et lui dit avec un cérémonieux enjouement.

— Permettez-moi de vous présenter M. Adolphe de Melin.

—Monsieur, dit Maxime à Adolphe, en lui serrant cordialement les mains, j'ai reçu à Brest une lettre de ma tante qui m'apprenait que vous alliez bientôt faire partie de notre famille. Croyez que vous aurez en moi un bon parent et un ami dévoué.

La marquise conduisit alors son neveu à madame d'Hérisy et à madame Simeuil. Lorsqu'il était entré, Maxime, en les apercevant, n'avait pu réprimer un très-léger mouvement de surprise. Mais, en ce moment, il était tout à fait maître de lui.

— Je suis bien heureux, dit-il à madame d'Hérisy,

de vous rencontrer chez ma tante. Je l'avais cependant presque espéré, car on m'avait appris, à mon arrivée à Brest, que vous étiez partie pour votre terre du Dauphiné.

— Madame la marquise, répondit madame d'Hérisy, a eu la bonté de m'offrir une hospitalité de quelques jours, en attendant que les ouvriers me permettent d'habiter chez moi.

— Et vous, madame, dit Maxime à madame Simeuil, en lui donnant un poignée de main et en l'interrogeant d'un sourire, par quel heureux hasard?...

— Avant de rejoindre mon mari à Biarritz, fit en souriant à son tour madame Simeuil, je n'ai pas voulu passer si près de madame la marquise sans lui rendre mes devoirs. Et je m'en félicite doublement, continua-t-elle avec une imperceptible ironie, puisque cela me donne l'occasion de vous revoir.

Maxime était devant Lucile.

— Mon enfant, dit la marquise à la jeune femme, mon neveu n'est pas un étranger pour vous.

— Oh ! non, madame, et je m'associe à toute votre joie de son retour.

Lucile était un peu tremblante et rougissait. Maxime ne lui parla pas et la salua respectueusement.

— Monsieur de Tirlay, dit enfin la marquise. Il ne fallait rien moins que le mariage de sa pupille pour le décider à venir à Cessac.

— Ah ! chère marquise, repartit de Tirlay, cela est injuste. Je désirais depuis longtemps venir à Cessac, comme depuis longtemps aussi je désirais faire la connaissance de M. d'Arbray.

De Tirlay et Maxime échangèrent quelques mots polis. Puis Maxime se tourna vers Hersent qui, tout en observant curieusement ces différentes présentations, attendait que son tour fût arrivé de souhaiter la bienvenue à son ancien ami.

— Oh ! toi, lui dit Maxime, dont le visage s'éclaira

d'une joie franche, tu es un ingrat de m'avoir abandonné en même temps que la marine; mais je ne t'en aime pas moins.

Un domestique vint alors prévenir la marquise que le thé était servi dans le jardin. Tout le monde se disposait à sortir et madame de Cessac allait prendre le bras de son neveu, lorsque Maxime s'excusa :

— Ma tante, dit-il, je vous demanderai la permission de ne vous rejoindre que dans un instant. Le hasard a fait que les cadeaux que je rapporte de Chine à ma cousine soient des cadeaux de noces, et je veux veiller à ce qu'on les descende avec soin de la voiture.

— Mon cousin, reprit Isabelle, joyeuse, vous me montrerez cela.

— Je vous les apporte.

Il demeura dans le salon, seul avec Hersent. Les deux amis se regardèrent quelques secondes sans parler.

— Eh bien ! fit enfin Maxime, toutes les trois ici ! Qu'en dis-tu ?

— Tu le savais ? demanda Hersent.

— Non ; je n'avais prévenu que Lucile. Comment va-t-elle ? L'as-tu bien soignée, au moins ?

— Oui, elle se porte assez bien. Mais que vas-tu faire au milieu de ces trois femmes, don Juan ?

Maxime fit un geste d'insouciance. — Je n'en sais rien encore, dit-il.

A ce moment, la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin s'ouvrit, et Lucile, tout courant, vint se jeter dans les bras de Maxime.

— Ah ! mon ami, disait-elle avec de grosses larmes sur la joue et tout en souriant ; c'est vous, enfin. Que je suis heureuse !

Maxime, devenu un peu pâle, la serrait sur son cœur.

Lucile se dégagea et essuya ses larmes :

— Vous avez bien fait de me prévenir, dit-elle ; si vous étiez arrivé à l'improviste, je me serais trahie.

Elle se tourna vers Hersent et lui dit avec expansion : Docteur, cela me fait du bien de le revoir.

— Oui, dit Hersent, mais partez vite ; qu'on ne s'aperçoive pas de votre absence.

— Ne me grondez pas, répondit-elle de ce ton caressant et un peu enfantin qui était chez elle un grand charme ; je m'en vais. Au revoir, Maxime.

Au seuil de la porte elle le regarda, lui envoya un baiser et lui dit encore :

— Au revoir, n'est-ce pas ?

Maxime la suivit des yeux, puis s'adressant au docteur.

— Comment la trouves-tu ?

— C'est elle que je préfère répondit Hersent.

— Eh bien, moi aussi, Hersent, fit Maxime avec une sorte d'impétuosité. Et, comme honteux de ce mouvement trop vif, il ajouta : Je crois que c'est celle des trois qui m'aime le mieux.

II

Maxime était bien tel que Hersent l'avait dépeint. A côté de sa carrière, qu'il avait suivie avec passion, dont il avait recherché les aventures et les périls, l'amour avait été la grande affaire de sa vie. A vingt ans il n'imaginait pas qu'il existât de plus grand bonheur que d'être aimé. D'une remarquable physionomie, d'une sensibilité vive, enclin à ces folles hardiesses qui effraient le cœur des femmes, mais le font battre d'admiration, jeune, riche, rêveur et passionné, il n'avait point tardé à plaire. Tout d'abord, cependant, ses succès furent bien plutôt des espérances entrevues que réalisées. Il partait trop vite ; peut-être aussi aimait-il trop. Il se guérit bientôt de ce dernier défaut.

Au début de sa carrière, quand il lui fallut quitter la première terre où il avait abordé et où le bonheur dans l'amour, dont il faisait le rêve de sa vie,

lui était apparu sous les traits d'une élégante et brillante jeune femme qui lui avait souri, il partit avec un profond chagrin.

Il lui semblait que cette terre qui s'effaçait dans la brume était la seule où il pût vivre; que cette femme dont l'image attendrie flottait encore devant ses yeux, était la seule qu'il pût aimer. Mais, au bout de quelques jours d'isolement et de mer, il avait retrouvé un autre rivage aussi fertile en plaisirs, et auprès d'une autre femme de nouvelles émotions aussi puissantes que les premières.

Il avait alors compris que ce qu'il aimait dans l'amour, c'était l'amour lui-même. N'en est-il point ainsi d'ailleurs pour toutes les organisations poétiques, éprises de l'idéal, qui savourent en égoïstes leurs propres jouissances, et qui brûlent aussitôt l'idole qu'elles ont adorée si cette idole a pour eux l'imprudente faiblesse de descendre de son piédestal? Aussi, dans la fougue de ses désirs, dans l'enivrement de cette course hardie au travers de ces

affections si fugitives, mais dont le radieux éclat n'avait point le temps de se ternir, Maxime prit l'habitude, si séduisante pour un jeune homme, de ne compter qu'avec son caprice et de n'aimer qu'à ses heures.

Il le put d'autant plus facilement que sa jeunesse resplendissait non-seulement de ses facultés natives, mais de ces distinctions que les circonstances favorables apportent à toute carrière. Ses faits d'armes, les récompenses qu'ils lui avaient values, ses précédentes aventures elles-mêmes, attiraient sur lui l'attention des femmes. Il était un peu comme César, qui n'avait besoin que de venir sur le champ de bataille pour y remporter la victoire.

Ne se fait point aimer qui veut. C'est là un don naturel, un génie d'une sorte particulière que l'on apporte avec soi en naissant. Mais si cette rare qualité, qui réside dans un charme souverain, ne s'acquiert point, elle se développe du moins en s'exerçant. Elle se soustrait, avec un art exquis, aux

moindres frottements, aux plus légères aspérités qui, dans la sphère où elle se meut, pourraient lui être un obstacle.

L'homme qui vit souvent auprès des femmes, qui a le privilége d'exception de se laisser aimer par elles plus qu'il ne les aime, dont le cœur s'échauffe moins facilement que l'imagination, apprend vite à les connaître et à les gouverner. Il sait exploiter à son profit leurs qualités comme leurs défauts, se plier ou résister à leurs caprices, ne point se troubler de leur résistance, et attendre le moment où elles céderont; car c'est là, au milieu de leur hésitation, de leurs scrupules, de leurs chagrins, même de leurs terreurs, le dénouement fatal auquel elles s'acheminent et qu'elles désirent.

Si elles ne le désiraient pas, si cette défaite n'était pas à leur insu pour elles le plus doux et le plus cher triomphe, à quoi bon entreraient-elles en lutte? Il ne s'agit pour l'homme qui leur plaît que de se laisser conduire par elles de la première à

l'avant-dernière des concessions qu'elles croient lui faire de plein gré, jusqu'au terme facile à prévoir où, fières de s'être si bien défendues, elles sont prêtes à rendre les armes.

Au bout de quelques années, quand il fut passé maître dans ses relations avec les femmes, Maxime ne fut pourtant ni un Lovelace ni un Don Juan de taille surhumaine, tel qu'on se plaît à concevoir ce dernier. Jamais il n'eût fait froidement de mal à une femme, et il ne fouillait pas non plus, suivant la belle expression du poëte, dans le cœur d'une hécatombe humaine, pour y trouver son dieu. Non, il s'abandonnait à la pente facile de sa vie où il rencontrait à chaque pas l'enchantement de l'amour, et ce qu'on pourrait appeler sa poésie souriante.

Il aurait eu l'horreur de tout ce qui eût ressemblé à de la violence et de ces combats pénibles où l'angoisse de deux cœurs qui ne se comprennent plus se traduit par des reproches et des perfidies. Il ne brisait aucune de ses liaisons ; il les laissait s'user

d'elles-mêmes par l'absence, par le temps, par l'impossibilité d'un retour que les exigences de son état lui permettaient toujours d'invoquer. Sa tristesse, si parfois il lui arrivait d'être triste, n'était qu'une mélancolie sereine, une évocation intime, où il se complaisait, de ces femmes qui l'avaient aimé, qu'il avait perdues de vue et dont il ignorait même la destinée. Puis il se consolait en pensant à l'avenir, dont son passé, jusqu'alors si plein et si heureux, lui semblait la garantie.

Il avait ainsi vécu pendant toute sa jeunesse; mais, à trente-cinq ans, cette existence, qui jusqu'alors avait comblé tous ses vœux, lui apparut sous un autre aspect. Il est rare que l'ambition la plus chèrement poursuivie ne traîne point après elle, quand elle a été largement satisfaite, une certaine fatigue et une certaine désillusion. Dans quelque voie que nous marchions il n'y a pour nous soutenir que l'inconnu et le désir. S'ils viennent à s'épuiser, on mesure d'un coup d'œil amer le chemin que l'on a

parcouru, et l'on se demande misérablement à quoi bon y marcher encore, car on sait trop bien qu'aucun horizon nouveau n'y surgira.

C'est alors que Maxime, en plein scepticisme de cœur, mais à la période la plus brillante de sa vie, avait rencontré, à quelques mois de distance, madame d'Hérisy et madame Simeuil. Toutes deux s'étaient prises à ce charme redoutable qui était en lui. Maxime les avait acceptées presque par coquetterie, pour ne point refuser un triomphe qui s'offrait à lui plutôt qu'il ne les avait aimées.

Ces deux femmes, chacune en son genre, résumaient d'ailleurs pour lui toutes les femmes qu'il avait connues jusque-là.

Léonie d'Hérisy avait cette impétuosité et cet absolutisme d'affection dont se lasse l'homme qui en est l'objet, car il se sent trop aimé.

Emma Simeuil possédait, au contraire, cette séduction de l'imagination et des sens, cette science de la vie féminine, cette rouerie de sentiments dont

un homme tel que Maxime peut se distraire, mais qui ne le subjuguent point. Il devine trop, peut-être, à la juger d'après lui, que l'esprit joue chez cette femme la comédie du cœur, et que l'amour qu'elle lui montre, moins fort que l'orgueil ou la vanité dont elle est remplie, n'aura jamais d'élans sincères et sérieux. Et parce qu'il ne peut l'estimer assez haut, il ne l'aime point assez.

Ainsi, la passion, qui est un joug, le plaisir, qui seul ne pourrait répondre aux plus nobles aspirations de l'âme, telles étaient les deux solutions incomplètes de ce grand problème de l'amour qu'il se posait avec amertume.

Où donc trouver la femme qui lui apportât tout ensemble la passion et le plaisir? Parfois, il est vrai, il songeait que cette femme serait celle qu'il parviendrait à aimer.

Le bonheur, en effet, est en nous, et nous est bien moins donné par une femme que par l'idéal fantôme que nous créons à son image.

Mais alors il secouait la tête et se disait avec mélancolie, que le difficile, ce n'était pas d'être aimé, mais d'aimer. Mélancolie risible pour celui qui ne l'a pas ressentie. Cependant elle ne trompe pas.

A la fin de sa jeunesse, l'homme supérieur a trop l'expérience de la vie pour éprouver les rapides émotions qui le dominaient naguères. Il a le coup d'œil trop sûr pour ne point démêler des pieds d'argile à la blanche statue que sa fantaisie évoque, et le jugement trop froid pour ne point prévoir le néant d'une nouvelle épreuve. Il ne peut plus aimer, car s'il a encore le désir de l'amour, il n'en a plus la foi. Pour qu'il retrouve l'enthousiasme, il ne s'agit point pour lui de rencontrer une femme, telle qu'il la voudrait, avec l'impossible perfection de l'âme et des sens ; il faut que les circonstances le placent en face d'un premier amour qui ait besoin de sa générosité et de sa protection, et que son cœur, las de recherches stériles et d'impuissantes ardeurs meure enfin à l'égoïsme et naisse au dévouement.

Ce fut quelque temps avant son départ pour la Chine, et au château de Cessac, que Maxime vit Lucile pour la première fois. Elle était alors mariée, depuis trois ans à peu près, à M. Davenel. La mère de Lucile avait fait ce mariage malgré l'amicale résistance de la marquise. La grande fortune de M. Davenel l'avait séduite. Elle se sentait peu de temps à vivre et s'était hâtée d'établir sa fille.

M. Davenel, homme très-influent dans son département et très-convaincu de son influence, très-froid, plein de morgue et fort positif, n'avait vu dans son mariage avec Lucile qu'un moyen de se créer des alliances politiques dans le parti légitimiste de la province. Quant à Lucile, il l'avait promptement négligée comme une femme romanesque et malade, incapable de s'associer, en quoi que ce fût, à ses visées ambitieuses. Aussi, chaque année, pendant les séances de son conseil-général, la confiait-il à madame de Cessac.

Délaissée par son mari, presque seule au monde,

d'un caractère timide, mais d'une nature très-aimante et très-nerveuse, Lucile avait été profondément émue de la sympathie mêlée d'un peu de compassion que Maxime lui avait témoignée. Elle l'avait aimé tout d'un coup, sans réflexion, sans remords, maîtrisée par une volonté plus puissante que la sienne, se croyant aimée par lui et tout heureuse de se confier, de n'avoir plus à refouler dans son cœur son besoin d'expansion et de tendresse.

Maxime, pour sa part, n'avait tout d'abord songé qu'à lui plaire. Lucile était jeune, jolie et charmante : rien de plus simple. Seulement, dès la première heure, il avait été presque effrayé de sa conquête.

Au delà de cette séduction banale, que toute femme eût pu exercer comme elle, Lucile en avait une autre que Maxime n'avait point encore soupçonnée, l'irrésistible séduction de la faiblesse, de la souffrance.

Parfois, sous le coup d'une émotion ou de sensa-

tions trop vives, prise subitement de crises nerveuses, elle se cachait avec peur dans ses bras.

Que voyait-elle, qu'éprouvait-elle? Il l'ignorait, car, le plus souvent, elle ne le disait pas. Mais, parfois aussi, elle racontait d'incohérentes visions qui passaient devant elle et qui l'épouvantaient.

Il n'y avait à la calmer alors que la voix et le sourire de Maxime. Puis elle sortait de cet étrange état allanguie et brisée, mais toute reconnaissante à Maxime des soins qu'il lui avait donnés.

Pour la première fois, avec elle, à ses plaintes touchantes, à son abandon si complet que plus tard elle ne s'en souvenait plus elle-même, il ressentit une émotion suprême d'attendrissement et de dévouement.

Il y eut des instants où, en présence de cette femme qui lui montrait cette affection effrayée et ardente, Maxime fut saisi d'un trouble inouï et remué jusqu'aux entrailles. Il sentit son cœur se fondre et les larmes lui venir aux yeux. Cet homme, que

tant de femmes dans l'expression de leur amour avaient laissé froid et qui s'était cru de marbre, se demanda s'il aimait.

Cependant, quand les hasards de sa carrière l'eurent de nouveau séparé de Lucile, et qu'il se retrouva en plein Océan sur son navire, il ne voulut pas croire qu'il aimât. Il se raidit contre cet état nouveau qu'il ne parvenait point à analyser. Maxime se dit qu'il avait trente-huit ans, et qu'à cet âge-là il y a quelque chose de paternel dans l'affection que l'on a pour une toute jeune femme, ce qui est une folie, parce que la femme est trop près de son enfance pour ne pas s'indisposer de ce sentiment d'indulgence auquel elle est habituée et dont elle se plaît à se croire émancipée.

Ils s'écrivaient. Mais, au contraire de ce qui était toujours arrivé à Maxime dans ces correspondances lointaines, la pensée de Lucile loin de se détacher de lui, ne cessa pas de l'accompagner. Pourtant Maxime était revenu en France presque calme

ou du moins décidé à lutter. Il avait trop vécu de l'amour pour ne point se répéter qu'il était insensé d'aimer. N'avait-il point eu toujours pour règle de conduite que, si l'on veut être sage, il ne faut dépenser le trésor de son cœur qu'en menue monnaie? et cette règle ne lui avait-elle pas réussi? Alors, pour se fortifier dans sa résolution, il se rappelait le charme enivrant et coquet d'Emma, la bonté et la tendresse de Léonie. Malgré cela, il ne les avait ni l'une ni l'autre prévenues de son arrivée à Cessac. Il n'avait averti que Lucile, comme s'il eût voulu courir plus vite au péril qu'il redoutait et qui l'attirait.

Le soir de son arrivée, bien que la présence de madame d'Hérisy et de madame Simeuil l'eût un peu surpris, il n'avait point été trop fâché de les voir. La dissimulation à laquelle il allait être obligé lui venait en aide dans ses projets. Elle lui parut devoir être une distraction à son penchant trop vif pour Lucile. D'ailleurs, cette sorte de navigation

très-difficile à travers les écueils dont il semait comme à plaisir sa vie amoureuse, ne l'effrayait pas.

Il avait à lutter contre trois femmes, et il avait toujours mis sa gloire à sortir vainqueur de ces combats. A force de pratiquer les femmes, il avait fini par n'avoir pour elles aucune pitié. Il les jugeait comme assez redoutables dans toutes les choses du cœur, pour qu'on ne mesurât point ses forces à leur apparente faiblesse. Pour lui comme pour le poëte, elles étaient aussi perfides que l'onde. Et, de fait, le plus souvent, ne semblent-elles pas l'être d'instinct et naïvement ? Elles ploient comme le roseau au souffle de l'orage, et se relèvent comme lui. Elles vivent par l'amour, par ses doutes, par ses jouissances, par ses angoisses. Elles aiment assez le danger qu'elles courent auprès d'un amant pour le créer quand il n'existe pas. Leur joie est d'avoir une épée de Damoclès suspendue sur leur tête et de vous dire :

— C'est pour toi que je m'expose au péril, mais je n'ai pas peur.

Elles vous trompent et finissent par vous haïr. On les trompe et elles se consolent. On les a quittées noyées de larmes; on les retrouve souriantes. Leur beauté, qu'elles préfèrent à tout, est une armure de diamant sur laquelle les traits glissent sans pénétrer.

Ainsi les avait vues Maxime, et dans le nouveau combat qu'il s'apprêtait à livrer, il se fortifiait contre elles de tous les souvenirs et des observations cruelles, mais justes, qu'il avait faites sur elles avec l'impitoyable froideur d'un esprit désenchanté. Il se rappelait, pour n'y point succomber, que le charme extrême qu'elles portent avec elles, et qui semble un rayonnement de l'âme, n'est qu'un scintillement de physionomie dû à la flamme du regard, à l'inflexion de la voix, à la grâce du sourire. Aussi il était résolu à ne se mettre en peine ni de leurs chagrins qu'elles grossissent, ni de leurs inquiétudes qu'elles exagèrent, ni de leur jalousie qui n'est, le

plus fréquemment, que le dépit de leur vanité blessée.

Mais rien ne se passa au gré de ses désirs et selon la tactique qu'il avait méditée. Au lieu de temporiser comme il l'eût voulu, il se trouva dès le lendemain de son arrivée en face de madame d'Hérisy et de madame Simeuil. Soit que le silence qu'il avait gardé à leur égard au sujet de sa venue à Cessac eût éveillé leurs soupçons, soit qu'elles devinassent en Lucile une rivale ingénue plus puissante qu'elles-mêmes, elles mirent presque Maxime en demeure de se prononcer, et lui déclarèrent qu'elles l'aimaient toujours comme elles lui eussent déclaré la guerre.

Il répondit à chacune d'elles qu'il l'aimait aussi, mais il le dit mal apparemment, car elles ne le crurent pas. Il avait espéré que ses relations avec ces deux femmes, renouées sur un pied d'élégante intimité, feraient diversion au sentiment trop exclusif qu'il éprouvait pour Lucile.

Il n'en fut rien. Emma le poursuivit de ses flatteries et de ses sarcasmes, de ses soudains et provocants retours. Nul désir ne s'émut en lui; elle l'irrita et l'ennuya tour à tour. Léonie ne réussit pas mieux avec sa jalousie et sa passion, ses élans de douleur et de joie. Elle ne lui inspira que de la tristesse ou de la pitié. Quant à Lucile, il la voyait à peine. Il se sentait tellement surveillé qu'il ne lui adressait que rarement la parole. Il tremblait qu'elle ne se trahît et ne s'exposât à l'animosité de ses rivales. Peu à peu cette existence de gêne, de mensonge, de perpétuelle observation de lui-même, lui devint intolérable. Ce fut au point qu'il médita de fuir. Il n'avait pour cela qu'à solliciter un ordre du ministre, réel ou feint. Il partait. Rien n'était rompu avec ces trois femmes, qu'il reverrait tôt ou tard dans des circonstances plus favorables à son plaisir comme à son repos.

Bien que cette résolution fût la plus conforme à la disposition d'esprit pleine de doute et de fatigue où

il se trouvait, divers motifs l'empêchèrent de l'exécuter sur-le-champ. Il avait hasardé quelques mots de la possibilité qu'un ordre du ministre lui fît reprendre la mer, et tandis qu'Emma et Léonie avaient accueilli cette nouvelle avec une joie qu'elles n'étaient point parvenues à cacher, Lucile avait pâli et l'avait supplié de ne pas partir. L'excessive agitation de la jeune femme l'avait surpris. Outre le chagrin qu'il lui causait par son départ, y avait-il donc à la menacer quelque danger qu'il ne devinât point ?

Il crut s'apercevoir que M. de Tirlay se montrait fort assidu auprès de madame Davenel ; mais il était également empressé auprès de Léonie et d'Emma, et Maxime ne s'arrêta point à cette idée. Il s'imagina plutôt que madame d'Hérisy et madame Simeuil n'étaient point dupes de son apparente froideur pour Lucile, et redouta, s'il partait, qu'elles ne cherchassent à se venger sur la jeune femme de la déception qu'elles auraient eue.

Un incident tout à fait imprévu le confirma dans cette pensée. Un soir, après le dîner, il se promenait avec sa cousine Isabelle et Adolphe de Mélin. La nuit venait et les jeunes gens rentrèrent. Maxime allait faire comme eux, lorsqu'il aperçut Lucile arrivant en courant des profondeurs du parc. Elle avait l'air égaré et se jeta dans ses bras en criant : Maxime! Maxime!

— Qu'as-tu? lui dit-il, en la pressant contre sa poitrine.

— J'ai peur, répondit-elle.

C'étaient les mêmes mots, elle les prononçait du même ton désolé que dans ces crises nerveuses auxquelles il l'avait vue autrefois en proie, et qui la faisaient tant souffrir. Il l'interrogea encore, mais elle ne s'expliqua pas.

— Pourquoi me tourmente-t-on, dit-elle enfin, pourquoi ne me laisse-t-on pas t'aimer?

— Qui te tourmente, lui dit Maxime, qui t'a fait quelque chose?

— Personne, fit-elle en reprenant possession d'elle-même, je ne sais pas ce que je dis.

Madame d'Hérisy et madame Simeuil sortaient alors de la grande allée, au seuil de laquelle Maxime et madame Davenel s'étaient arrêtés.

— Ah ! dit Lucile, ce sont ces femmes-là qui m'en veulent ; ce sont elles que je vois quand je suis malade ; ce sont elles, je le sens bien, qui me feront du mal.

Léonie paraissait absorbée, mais Maxime crut voir qu'Emma dirigeait de leur côté, dans l'ombre, un coup d'œil méchant et railleur. Il conseilla à Lucile de les rejoindre au salon, et elle se hâta de partir. Mais dès ce moment il n'hésita plus.

Cette affection tendre et passionnée, toute d'émotion et de dévouement, que Lucile lui avait inspirée jadis, qu'il avait emportée avec lui dans son dernier voyage, qui avait grandi dans l'absence et qui, depuis quelques jours seulement, en présence d'obstacles vulgaires et mal définis, avait paru s'assou-

pir, se réveilla tout entière. Il lui avait suffi de tenir quelques instants dans ses bras cette jeune femme, qui était encore presque une enfant et qui l'appelait à son secours. Il sentait non-seulement qu'il n'aimait plus madame d'Hérisy et madame Simeuil, mais qu'il les haïssait avec le trouble de la colère et la volonté de les frapper. Il se dit qu'il resterait au château et que ce seraient elles qui partiraient.

Dans la soirée même, il demanda à madame Simeuil un rendez-vous pour le lendemain, et sut s'en faire donner un par madame d'Hérisy. Cela ne lui fut pas difficile, car Léonie n'avait qu'un désir, celui de s'expliquer franchement avec le comte. Ces agitations des deux femmes et de Maxime, avec quelque soin qu'ils les continssent, n'avaient point passé tout à fait inaperçues ; la marquise les avait remarquées et s'en fût inquiétée davantage si, depuis quelques jours, elle n'eût été assez souffrante. Hersent la soignait avec d'autant plus d'assiduité que c'était pour lui un moyen de rester plus souvent au

château, où il pensait que sa présence pourrait être au premier moment utile à son ami.

De Tirlay, que madame d'Hérisy et madame Simeuil, trop préoccupées d'elles-mêmes, n'accueillaient qu'avec indifférence, saisissait toutes les occasions de se rapprocher de Lucile. Elle ne le recevait pourtant qu'avec une froideur extrême et avec une sorte de terreur qu'elle dissimulait le plus possible lorsque Maxime avait les yeux sur elle. Isabelle et Adolphe, tout à leur bonheur de fiancés, ne se sentaient cependant pas à l'aise au milieu de ces intérêts contraires qui se débattaient autour d'eux. Le matin où devait avoir lieu le double rendez-vous de Maxime avec Emma et Léonie, ils se promenaient non loin du château, sous d'épaisses charmilles que les premières brises de l'automne commençaient à jaunir, Adolphe se plaignait à sa fiancée de n'être point assez souvent seul avec elle.

— Moi aussi, répondit Isabelle, je suis d'avis qu'il y a trop de monde à Cessac. Je voudrais qu'il n'y

eût que le docteur, mon cousin et Lucile. Mon cousin vous plaît, n'est-ce pas ?

— Beaucoup ; je l'aime bien mieux que votre tuteur, M. de Tirlay, bien qu'on prétende qu'il soit, comme M. d'Arbray, un homme à bonnes fortunes.

— A cinquante ans ! fit Isabelle en riant. D'ailleurs, continua-t-elle en menaçant Adolphe du doigt, je ne vous permets pas de faire l'éloge des hommes à bonnes fortunes. Cela ne convient pas à un mari qui ne doit aimer que sa femme.

— Et je n'aimerai jamais que vous, je vous le jure.

— Ah ! reprit-elle, je veux bien que vous ayez quelque amitié pour Lucile. Elle est si douce. Croiriez-vous qu'il me semble parfois que je la protége, quand elle tourne vers moi ses grands yeux bleus ? Elle a de temps en temps des frayeurs singulières. Elle s'imagine que son mari est près d'elle et la sgronde. Dites-moi, est-ce qu'un mari peut gronder a femme ?

— Les méchants maris, oui, répondit Adolphe en souriant.

— Alors M. Davenel doit être un très-méchant homme, car Lucile a quelquefois bien peur. Elle a peur aussi de M. de Tirlay. Hier soir elle l'a rencontré dans le parc, à ce qu'elle m'a dit, et est revenue en courant au salon. Elle s'est même trouvée mal quelque temps après, et serait tombée si madame de Simeuil ne l'avait soutenue.

— Ah! fit Adolphe. Et madame Lucile a-t-elle peur aussi de votre cousin Maxime?

— Non; mais il est, lui, un peu froid avec elle. Si j'étais à sa place, je préférerais cependant Lucile à madame d'Hérisy et à madame Simeuil, qui sont loin de la valoir, et avec lesquelles il est toujours.

— Ou plutôt qui sont toujours avec lui. Vous ne les aimez pas?

— Je ne puis dire cela. Madame d'Hérisy est trop âgée et trop sérieuse pour moi. Quant à madame Simeuil, elle est trop à son aise et elle m'intimide.

Certes, ce n'est pas à elle que je ferais des confidences. Elles devraient s'en aller, comme elles disent tous les jours qu'elles vont le faire, et comme elles ne le font jamais. Mais, tenez, voilà mon cousin. Depuis deux jours il a l'air bien préoccupé.

Maxime aperçut Isabelle et Adolphe, vint à eux et leur prit affectueusement les mains. Il était soucieux, en effet, car l'heure de son entrevue avec Emma s'approchait, et il se préparait à l'entretien fort difficile qu'il aurait avec elle.

Tout en causant gaiement avec sa cousine et M. de Mélin, il s'impatientait quelque peu de les avoir rencontrés à l'endroit même où il attendait Emma.

Le docteur Hersent descendait alors le perron du château. Isabelle l'appela et lui demanda comment il avait trouvé la marquise.

— Assez bien, répondit Hersent; pourvu qu'elle n'ait que des émotions douces comme celles que vous lui donnez.

— Et pourquoi donc en aurait-elle d'autres? fit Isabelle, étonnée du ton grave qu'avait pris le docteur.

— Je ne dis pas qu'elle en aura. Je redouterais seulement qu'elle en eût, répondit Hersent en regardant Maxime.

— Monsieur Adolphe, dit Isabelle, je vais la voir; voulez-vous m'accompagner?

Dès qu'ils se furent éloignés, le calme que Maxime affectait tomba tout d'un coup. Il prit fiévreusement le bras du docteur, et tirant sa montre

— J'ai le temps de tout te raconter, dit-il.

Il lui fit part de ses hésitations depuis quelques jours, de son projet de départ, des motifs qui l'avaient porté à le différer, de l'incident de la veille, et enfin de sa résolution de contraindre madame d'Hérisy et madame Simeuil à partir.

— Et comment feras-tu? lui demanda Hersent.

— Je vais avoir tout à l'heure une explication avec elles.

— Tu ne dénoueras pas facilement.

— Je ne dénouerai pas, je romprai, repartit Maxime avec un mélange de dédain et de colère. Lorsqu'on se trouve face à face avec des femmes qu'on ne veut plus aimer, il faut les frapper à coups de hache. Après tout, elles n'en mourront point. C'est toujours, au fond, notre fatuité qui nous rend faibles et nous fait hésiter. Maintenant, laisse-moi seul, madame Simeul ne peut tarder à venir. Je te dirai bientôt ce qui se sera passé.

Maxime n'attendit que quelques minutes. Il put les employer à rendre le calme à ses traits et à ramener le sourire sur ses lèvres. Puis il entra sous un berceau de verdure qu'il avait désigné à Emma, et où tous deux devaient être hors de vue du château. Il y était à peine que madame Simeuil, en élégante toilette du matin, y entra à son tour. Elle tendit la main au comte et lui dit gracieusement :

— Comment allez-vous, Maxime ?

Puis elle s'assit en disposant autour d'elle les plis

de sa robe, pendant que Maxime, indécis encore de la tournure qu'il donnerait à l'entretien, la regardait avec complaisance.

— Savez-vous que vous êtes charmante ce matin, dit-il.

— Est-ce que vous allez me faire des compliments sur ma toilette? répondit-elle en relevant la tête.

Maxime laissa la conversation s'engager sur ce ton. Il comptait d'ailleurs l'amener bientôt, par un mot ou par un autre, sur son véritable terrain, et préférait jusque-là ne rien brusquer.

— Pourquoi pas? dit-il. Entre indifférents, cela serait banal, je l'avoue. Il faut n'avoir que l'habitude ou l'esprit des salons pour louer à première vue, chez une femme, son élégance ou sa beauté; mais entre nous, c'est autre chose. La toilette est tout un poëme pour celle qui la porte et pour celui qui l'admire. Telle nuance de robe est un souvenir, telle coiffure est une promesse. La toilette d'une

femme est le plus souvent en harmonie avec son caractère, son esprit, ses sentiments. Vous êtes toujours une de ces jolies duchesses de la Régence qui savaient vous dire : « Je vous aime » entre deux sourires, l'un pour y faire croire, l'autre pour en faire douter.

— Alors, je vous plais ainsi.

— Oui.

Elle le regarda bien en face, prit un temps et lui dit hardiment :

— Eh bien! pourquoi ne voulez-vous plus de moi ?...

Maxime tressaillit. Madame Simeuil le devançait et marchait droit au but. Il répondit avec une galanterie feinte :

— Qui peut vous faire penser cela ?

— Mais vous-même. Quand, hier soir, vous m'avez demandé cette entrevue d'une voix brève et sourdement irritée, je n'eusse point pensé venir à un rendez-vous d'amour.

— Et si vous vous étiez trompée? dit encore Maxime en la regardant pour voir à quel point elle le jugeait sincère.

Il y eut entre eux un instant de silence.

— Non, mon cher Maxime, reprit madame Simeuil avec une cordialité triste, qui peut-être était admirablement jouée, car certaines notes de colère et d'ironie tremblaient dans sa voix, je ne me suis pas trompée, et je vous aime encore assez pour vous épargner la peine d'une dissimulation que vous ne garderiez pas longtemps? Vous êtes tellement habitué, d'ailleurs, à dire aux femmes que vous les aimez, que vous ne sauriez vraiment pas comment me dire que vous ne m'aimez plus. Or, vous ne m'aimez plus.

— En êtes-vous sûre?

— Je ne le suis que trop. Si vous m'aimiez comme autrefois, ma manière d'être, mes saillies, ma coquetterie vous plairaient. Et tout cela aujourd'hui vous fatigue et vous pèse. Je suis la même,

mais vous avez changé. Voulez-vous être franc? Je vous le permets. Je suis assez jeune et assez jolie pour me consoler d'un abandon que je n'ai pas mérité. Dites-moi la vérité, je saurai l'entendre. De cette façon, du moins, nous resterons amis, tandis que nous prenons tout simplement depuis quelques jours le chemin de nous haïr.

Maxime hésita. S'il s'était préparé à cet entretien, madame de Simeuil semblait y être venue armée de toutes pièces. En ce moment, ne lui tendait-elle pas un piége? Il lui connaissait trop de vanité pour croire à la bonhomie qu'elle affichait. Puis, avouer seulement qu'il ne l'aimait plus, passer, d'un commun et facile accord avec elle, de l'amour qu'ils avaient eu à une amitié fausse, ne terminait rien. Elle resterait et les épierait. C'était sans doute là ce qu'elle voulait. Il se rappela son ironique regard de la veille quand elle l'avait surpris avec Lucile. Non, il fallait la dérouter, s'il était possible, et surtout l'irriter assez pour qu'elle n'eût point d'autre parti

à prendre que de quitter Cessac. Il parut se recueillir et lui dit :

— Êtes-vous sincère en parlant ainsi ?

— Pourquoi ne le serais-je pas? fit-elle avec amertume. Certes, les hommes ont un amour-propre qui ne les abandonne jamais.

— Eh bien ! c'est vrai, mon amie, reprit-il, je ne suis plus le même. Et si vous m'avez parlé sincèrement, comme vous le dites, vous êtes assez intelligente pour comprendre le changement qui s'est fait en moi. Je ne sais trop toutefois comment vous expliquer cela. Vous avez en vous toutes les grâces séduisantes de l'amour, ce charme du cœur et des sens qui mène doucement et follement au plaisir, et je serais un ingrat si j'oubliais combien m'a été cher et précieux le bonheur que je vous dois. Mais, depuis un an, est-ce la solitude, est-ce la mer, est-ce le déclin de la jeunesse ? Hélas ! c'est peut-être cette dernière raison. Je me suis laissé aller à désirer une affection non point plus réelle, mais moins brillante.

Je n'ai peut-être point eu dans la vôtre toute la confiance que j'aurais dû avoir, précisément à cause de cette tendance morose qui se prononçait chaque jour davantage chez moi,— et que vous eussiez sans doute raillée,— vers les sentiments profonds, exclusifs, tels qu'il me semblait que je devais seulement désormais me borner à les éprouver.

— Et pour qui, dit Emma, très-calme, avez-vous eu ces sentiments, nouveaux pour vous assurément, de tendresse exclusive et passionnée?

— Vous ne l'avez pas deviné?

— Je ne vois guère ici qu'une femme qui réponde par son caractère impérieux et concentré à ce besoin de votre cœur. Vous avez dû aimer à Brest, lors de votre départ de France; vous devez aimer madame d'Hérisy.

Maxime comprit qu'Emma ne nommait madame d'Hérisy qu'à dessein. Elle voulait voir s'il ne trahirait point par quelque mouvement involontaire la joie qu'il devait ressentir à penser qu'elle s'éga-

rait ainsi qu'il le désirait. Il se fit impassible et répondit seulement :

— C'est elle que j'aime, en effet.

— Oui, continua-t-elle d'un ton d'abord contenu, mais qui s'anima par degrés, et cela vous a paru tout simple. On rencontre une femme heureuse, gaie, adulée, souriant aux paroles d'amour qu'on lui adresse, aimant le bal et les plaisirs, et l'on se dit, dans un moment de désœuvrement et de désir, que cela ferait une agréable maîtresse.

Et comme cette femme, séduite par un beau nom, par une belle carrière, par une réputation déjà établie, par l'affection loyale qu'on semble lui témoigner, ne se dispute point trop et va où le penchant de son cœur l'entraîne, on trouve, en effet, que la maîtresse est charmante, et on l'aime presque aussi longtemps que les fleurs de sa parure ne sont pas fanées. Mais bientôt on se dit que la vie est sérieuse, que le plaisir — car c'est le plaisir seul qu'on a cherché — ne la remplit qu'imparfaitement

et que la passion seule a droit à nos hommages. On se repent, on a presque des remords. On oublie que cette femme agréable et facile, — elle doit l'être, puisqu'elle l'a été pour vous, — a pu ressentir une affection véritable, et l'on vient avec des madrigaux, avec l'hypocrite étalage des plus sévères entraînements de cœur qui justifient l'inconstance, l'égorger galamment comme on l'a galamment conquise. C'est la conduite d'un roué qui saisit à point nommé et fort habilement son excuse dans les circonstances. Je doute, monsieur d'Arbray, que ce soit celle d'un honnête homme.

— Madame !

— Je ne m'en dédis pas. Je m'en dédis d'autant moins que, depuis le commencement de cette conversation, vous manquez avec moi de cette franchise à laquelle je vous avais convié, et en faveur de laquelle je vous eusse peut-être pardonné. Vous prétendez aimer madame d'Hérisy ; allons donc, fit-elle avec un brusque mouvement d'épaules. Vous

l'avez aimée peut-être; vous ne l'aimez pas plus maintenant que vous ne m'aimez moi-même.

— Libre à vous, madame, dit froidement Maxime, de faire les suppositions que vous voudrez.

— C'est une liberté que je garde, répondit-elle avec hauteur, et dont je me servirai quand le moment sera venu, pour convertir, si cela me plaît, ces suppositions en réalités. Mais il ne s'agit point de cela. Vous avez eu quelque intention en provoquant par ce rendez-vous l'explication qui a eu lieu entre nous. Que désirez-vous de moi?

Mis en demeure de se prononcer, Maxime n'hésita pas. L'entretien en était arrivé au point où il le voulait. En face de cette raillerie hardie de madame Simeuil, qui lui montrait trop qu'elle n'était point sa dupe et qu'elle était de taille à se mesurer avec lui, il s'était d'ailleurs secrètement irrité et savourait d'avance la réponse qu'il allait lui faire. Il s'inclina devant elle avec une ironique politesse, et lui dit :

— Je désire, madame, que vous vous rendiez aux instances de votre mari, qui vous demande à Biarritz, et que vous ne priviez pas plus longtemps Biarritz de votre présence pour un homme qui n'est pas digne des bontés que vous consentiriez peut-être encore à avoir pour lui.

— J'en suis fâchée, reprit Emma du même ton de persiflage, mais l'heure à laquelle je pourrais accéder à vos désirs n'a pas encore sonné. Que voulez-vous, Maxime?

— Permettez-moi, continua-t-elle avec une insultante bonhomie, de vous parler ainsi, car j'ai, moi aussi, une confession à vous faire. — J'ai le malheur d'être une femme à la mode. Vous avez eu tort de vous adresser à moi. Une femme à la mode est dangereuse. Elle choisit ses triomphes, mais elle n'accepte pas ses revers. Elle a, bonne ou mauvaise, la réputation de ses succès à garder. On sait, — tout se sait si vite, à Biarritz surtout,

— que je me suis arrêtée à Cessac, que M. d'Arbray doit y être. Que dirait-on, si on me voyait partir aussi vite et céder la place à ma rivale, à madame d'Hérisy, une femme également connue, aussi élégante, plus belle que moi? Ah! fit-elle avec une intention tellement marquée que Maxime ne pouvait s'y tromper, si, au lieu de madame d'Hérisy, je ne laissais derrière moi qu'une femme ignorée, sans conséquence, je ne dis pas que je ne partirais point. Mais madame d'Hérisy! franchement, je ne puis pas.

Bien que Maxime, à cette résistance qu'il n'avait point prévue telle, frémît intérieurement de colère, il s'imposa, pour frapper les derniers coups, un calme dont il ne devait plus sortir. Sa voix seule eut, malgré lui, des vibrations métalliques :

— Que ce soit, dit-il, madame d'Hérisy ou toute autre, j'ai l'honneur, madame, de vous exprimer le désir que vous quittiez Cessac.

— Et si je ne le quittais pas?

— Ne me forcez point, madame, à vous dire ce que je ferais.

— Mais moi, je veux le savoir. Que feriez-vous?

— Je vous ferais exprimer ce désir par madame la marquise de Cessac.

— Monsieur, fit Emma en éclatant, c'est une lâcheté.

— Je ne fléchis jamais, madame, devant une femme qui me brave. Ce que je veux qu'elle fasse, elle le fait.

Le coup était si rude que madame Simeuil en frissonna de la tête aux pieds. Ses yeux étincelèrent, et elle fit un pas vers Maxime. Mais elle se contint avec une force de volonté rare, et le regarda bien en face.

— Je partirai, monsieur, lui dit-elle. Mais prenez garde pour la femme que vous aimez, pour madame d'Hérisy ou pour toute autre, comme vous dites.

Puis, le saluant à son tour, de même qu'il s'était

incliné devant elle quelques instants auparavant, elle ajouta :

— Au revoir, monsieur, je suis votre très-humble servante.

Elle s'éloigna sans détourner la tête, d'un pas tranquille, avec cette démarche d'une aisance singulière que certaines femmes savent trouver aux instants les plus critiques. Maxime la suivait des yeux et l'admirait presque en la voyant ainsi. Lui, qui dédaignait les femmes, avait du moins rencontré en madame Simeuil un adversaire digne de lui. Mais, précisément à cause de cela, il n'était point exempt de crainte.

— Peut-être ai-je été trop loin, se dit-il; mais non, il fallait qu'elle partît. Elle aurait fait du mal à Lucile. Pourvu qu'elle n'ait pas le temps de lui en faire pendant que je vais m'occuper de Léonie.

Il se passa la main sur le front avec ennui. Il songeait à la nouvelle lutte qu'il allait avoir à soutenir, lutte pénible, car il se sentait plus coupable en-

vers madame d'Hérisy qu'envers madame Simeuil. L'une ne l'avait aimé peut-être que par caprice et par orgueil, tandis que l'autre lui avait toujours montré une tendresse exaltée. Il s'affligeait de ce qu'il avait à dire et des reproches qu'il entendrait. Rien ne fatigue, en effet, quand on n'aime plus, comme l'exagération des plaintes chez celui qui vous aime encore. Ce fut dans cette disposition d'esprit, mauvaise et troublée, qu'il attendit madame d'Hérisy. Il lui avait donné rendez-vous au même endroit qu'Emma et à une heure d'intervalle, mais son entretien avec madame Simeuil s'était prolongé plus qu'il ne l'avait cru, et Léonie ne tarda pas à paraître.

Elle n'avait ni le visage apprêté ni l'élégante toilette de madame Simeuil. Il y avait, au contraire, une sorte de désordre dans son ajustement et sur ses traits. Elle arrivait éplorée, à la hâte, sans souci de sa beauté que les larmes répandues pendant la nuit avaient pâlie.

Elle s'avança vers Maxime avec une anxiété fiévreuse de connaître enfin son sort :

— Je vous remercie, Maxime, lui dit-elle, d'avoir consenti à cette entrevne que je vous ai demandée. Vous avez senti comme moi, n'est-ce pas, qu'il devait y avoir entre nous une explication.

Maxime répondit d'un signe de tête. Léonie continua :

— Écoutez, mon ami : vous n'avez pas dû oublier comment nous nous sommes aimés. C'est à Brest, il y a trois ans, que nous nous sommes rencontrés. En ce temps, je vivais sinon heureuse, du moins tranquille, entre mon mari et mes enfants. Vous êtes venu à moi, et vous m'avez offert votre amour. Déjà j'étais gagnée par les traits de générosité et de bravoure que l'on m'avait racontés de vous. J'ai cru aux qualités aimantes et sérieuses de votre cœur, et je me suis rendue, et je n'ai pas hésité à vous sacrifier mes principes, mes devoirs, ma réputation.

C'étaient bien là les récriminations qu'avait prévues Maxime. Il eut un mouvement d'impatience et brisa sur sa tige une fleur à portée de sa main. Madame d'Hérisy s'arrêta.

— Qu'avez-vous, lui dit-elle, pourquoi brisez-vous cette fleur?

— Pardonnez-moi, Léonie, répondit-il avec une fatigue irritée. C'est que vous parlez là comme toutes les femmes qui, disent-elles, sacrifient en nous aimant leurs principes, leur réputation et leurs devoirs. Nous leur sacrifions bien plus souvent, nous autres, et sans nous en faire un si grand mérite, notre ambition, notre carrière, l'indépendance de notre vie. Mais ce n'est point de nous qu'il est question, c'est de vous. Vous ne nous sacrifiez pas votre réputation; vous la risquez tout au plus avec une extrême prudence, et, au moindre soupçon qui vous atteint, à la moindre circonstance qui vous compromet, vous vous écriez, à notre grand effroi : — Je suis perdue! — En quoi donc? A moins d'un fla-

grant délit qui, heureusement, ne peut se constater que bien rarement, la médisance des femmes chuchotte tout au plus derrière les éventails, et si votre amant est un homme remarquable ou seulement distingué, elles vous l'envient. Quant aux hommes bien élevés, en présence d'une affection sérieuse, ils s'inclinent devant vous. On ne vous décerne point, il est vrai, la quenouille de Lucrèce; mais cette quenouille est-elle un sceptre que vous teniez tant à porter?

Vous me parlez de vos devoirs; mais, si vous les oubliez, quelle reconnaissance si grande devons-nous vous en avoir? C'est qu'il vous plaît d'en agir ainsi, et ce sacrifice, si c'en est un, vous ne le faites qu'au bonheur que vous vous promettez. Qu'un homme plein de cœur et de dévouement, mais qui ne vous plaira point, vienne vous demander votre amour, à celui-là, soyez-en certaine, vous ne sacrifierez ni votre réputation ni vos devoirs; et, vous drapant dans une égoïste et facile vertu, vous le

laisserez se traîner à vos pieds. Vous aimez parce qu'il vous est agréable d'aimer, et vous recevez autant que vous donnez.

En tout autre moment, la fière madame d'Hérisy se fût révoltée à ce langage. Mais elle n'avait que de la tristesse dans le cœur. Elle repartit doucement :

— Vous avez sans doute raison, et cependant il serait plus généreux aux hommes, puisqu'ils sont plus forts que nous, de permettre la plainte à notre faiblesse, non-seulement quand ils nous aiment et que nous sommes heureuses, mais surtout quand nous souffrons et que nous craignons de ne plus être aimées.

Si Maxime était décidé à rompre avec madame d'Hérisy, il avait néanmoins conservé pour cette femme, à qui il ne pouvait reprocher que de trop l'aimer, une haute estime et une certaine affection. Cette douceur de sa part le surprit, et il voulut ne point être dur avec elle. Peut-être aussi, inquiet de

ce que madame Simeuil pourrait tenter, songea-t-il à différer, jusqu'à ce qu'il se fût assuré de son départ, sa rupture avec Léonie. Cette dernière n'était point aussi redoutable que madame Simeuil, et il était inutile de s'en faire une ennemie immédiate. Quoi qu'il en fût, il se calma et se contenta de dire :

— Pourquoi avez-vous cette crainte-là, Léonie?

— Parce que, depuis votre arrivée à Cessac, vous êtes contraint et froid avec moi, parce que je vous cherche et que vous me fuyez; parce que, dès les premiers instants de votre retour, lorsque vous ne vous attendiez pas à me voir et que vous m'avez aperçue, vous n'avez pu dissimuler un mouvement d'étonnement, presque de regret.

— Cela n'est pas.

— Ne le niez point! s'écria Léonie. Je l'ai vu et j'en ai été frappée au cœur.

Il y a des mots malheureux à prononcer pour une femme, surtout quand l'homme à qui elle parle sup-

porte impatiemment depuis longtemps une affection trop despotique ou trop exigeante. Celui que venait de dire madame d'Hérisy en était un. Aussi Maxime le releva-t-il avec humeur, malgré la résolution qu'il avait prise de ne rien précipiter.

— Frappée au cœur, fit-il, voilà bien de vos mots ! Aurez-vous maintenant l'orgueil de ne vous être point trompée? Ressentez-vous si fort le léger chagrin que je vous ai causé, que vous ne puissiez me croire lorsque je vous répète que vous vous êtes abusée? Je vous ai paru froid et contraint. Je ne pense pas l'avoir été, mais n'y aurait-il pas à cela un peu de votre faute? Tous les caractères ne sont pas les mêmes. L'affection aux rapides élans, aux manifestations vives, trouble parfois le cœur auquel elle s'adresse, lorsque celui-ci est moins spontané de sa nature et plus lent à s'échauffer.

On a peur de ne point répondre avec assez de passion aux transports dont on est l'objet, et bien qu'ils vous touchent, on semble un ingrat envers

eux. Il en est ainsi de la reconnaissance qui monte du cœur à flots pressés et qui s'arrête en balbutiant sur les lèvres. Est-elle moins réelle pour cela ? Après la longueur de l'absence, après les regrets de la séparation, les âmes, au moment du retour, peuvent bien ne point se mettre du même coup à l'unisson. Celle qui n'a pas la patience d'attendre, a tort de violenter l'autre. Il en résulte, comme aujourd'hui entre nous, un malentendu funeste, et ce n'est point le moyen de le faire cesser que de le prolonger par des plaintes et des reproches.

— Ah ! Maxime, ce sont des plaintes peut-être ; ce ne sont pas des reproches. Je songe qu'autrefois vous ne m'eussiez point ainsi parlé, et que vous m'auriez tendu les bras.

Elle fit un pas vers lui en répétant d'un ton de prière :

— Maxime !

Maxime se recula. Il se sentait injuste et cruel

pour cette femme, et goûtait à l'être un secret plaisir.

— Non, fit-il, je vous embrasserais mal, et je préfère vous dire en une fois ce que j'éprouve, afin de n'y plus revenir. Vous m'aimez, dites-vous, mais vous avez de fausses idées sur l'amour. L'amour ne saurait être une perpétuelle extase.

Il ne doit pas être uniquement la poésie et l'enivrement de la vie. Il en doit être l'intimité, la gaieté douce et facile. La femme que l'on aime n'est point une divinité sur son piédestal qui puisse se faire à son gré froide ou brûlante. Cela désoriente un amant que de la trouver sérieuse s'il est prêt à rire, et planant sans cesse au-dessus des faiblesses humaines. On se fatigue malgré soi de l'éternelle tension du cœur. Le vrai rôle de la femme est d'obéir plutôt que de commander, et, quelque humiliant que cela soit pour son orgueil, elle sera plus heureuse esclave que reine.

Maxime se tut. Il avait été entraîné plus loin qu'il

ne l'aurait voulu. Certes, il avait joué une sorte de comédie, mais en même temps il y avait eu dans ses paroles un accent de sincérité brutale. Elles avaient été comme l'expression d'une colère longuement amassée qui se faisait jour. Il avait dit son fait à cette tendresse tyrannique et romanesque de Léonie, qui lui avait toujours pesé au fond, qui lui avait déplu dans sa forme, et dont, à une autre époque, il n'avait point osé secouer le joug.

A ce long réquisitoire qu'il avait prononcé contre elle, il s'attendait à voir madame d'Hérisy éclater. Mais elle était domptée par cette parole acerbe qui la flagellait. Elle y entrevoyait, comme à de tristes, mais vives lueurs, les torts qu'elle avait pu avoir et dont elle ne s'était point jusque-là soupçonnée coupable. Elle avait enfin la lâcheté de la passion vraie qui s'humilie d'autant plus qu'on la frappe. Ses yeux étaient baissés. Elle les releva, et dit simplement :

— Maxime, je serai ce que vous voudrez que je sois.

Qu'allait-il faire? S'il se prêtait à cette réconciliation qu'on lui offrait d'une façon si soumise et si aveugle, il resserrait avec madame d'Hérisy des liens qu'il voulait rompre. Feindre de l'accepter pour quelques jours, c'était là un mensonge honteux dont il ne pouvait admettre la pensée. Il lui fallait pourtant se décider. Il le fit vite, mais en pâlissant. Il entra de plein pied dans cette haute rouerie où l'impertinence des paroles accuse plus vivement encore la sécheresse de l'âme : rôle misérable auquel il ne s'était jamais résigné qu'avec peine, car il savait que si, à le jouer, on est sûr de vaincre, on ne remporte, en revanche, qu'une flétrissante victoire dont on rougit soi-même.

— Vous ne pourriez vous changer, dit-il à Léonie. Aurez-vous cette coquetterie du regard, du geste, du sourire qui surprend le cœur et rappelle le désir? Vos yeux noirs jettent trop de flamme ;

votre bouche est trop sérieuse. Avez-vous cette souplesse de l'esprit, cette dissimulation perfide et charmante, je dirai presque cette indulgence de morale qui rendent la femme toujours nouvelle? Non, Léonie, vous avez l'âme trop haute, l'esprit trop supérieur, trop de droiture dans les sentiments.

Vous ne savez pas être une femme ordinaire, et voilà pourquoi, après vous avoir aimée avec tout le délire du rêve et tout l'orgueil de la conquête, on n'est pas sûr de vous aimer toujours sans défaillance. On se sent trop loin de vous et trop indigne de remonter à ces hauteurs dont on est descendu et dont on redescendrait peut-être encore.

Il s'interrompit. Léonie était atterrée.

— Maxime, dit-elle enfin, je ne sais plus si ce que j'entends est réel. Est-ce bien vous qui parlez? Est-ce pour nous deux que vous parlez ainsi?

— Je n'ai fait que répondre, je ne dirai pas aux reproches, mais aux plaintes que vous m'avez adressées.

— Encore? Ah! prenez garde, s'écria-t-elle toute palpitante, car il me vient un terrible soupçon.

— Lequel?

— C'est que, lorsqu'on a le courage de dire ainsi à une femme ce qu'on prétend être la vérité sur son compte, quand on la poursuit à mesure qu'elle s'humilie, on agit de parti pris. C'est qu'on veut, en la blessant dans sa dignité, en méprisant son affection, la pousser à une rupture. C'est qu'on ne l'aime pas; car l'homme qui aime, même s'il se croit justement irrité et s'indigne d'un joug imaginaire, n'a point tant de persistance dans la colère et le sarcasme. C'est enfin que, lorsqu'on fait le procès à ses imperfections ou à ses défauts et qu'on exalte les qualités qui lui manquent, on aime une autre femme qui n'a point ces défauts et qui a ces qualités.

— Et quelle femme pensez-vous que j'aime?

— Aux traits dont vous l'avez peinte, c'est madame Simeuil. Elle a bien ces masques divers qui vous attirent, ces évolutions de cœur qui vous sur-

prennent, cette élégante corruption de l'esprit qui se plaît aux témérités de la pensée et du langage, cette volupté hardie de la démarche et de la physionomie qui vous séduit. Elle est bien la femme dangereuse dont on peut douter, puisque c'est un plaisir, à ce qu'il paraît, de douter d'une femme. Elle est bien la femme que l'on n'a point la peine de respecter, et que, pour le plus grand honneur et les plus grandes délices d'un cœur devenu banal comme le vôtre, l'on peut, à charge de revanche, quitter et reprendre à son gré. Est-ce bien elle? Répondez.

— Ce sera elle, puisque vous le voulez.

Elle essaya de lire dans ses yeux. Il était impénétrable.

— Je le saurai, murmura-t-elle d'un ton menaçant. Ici, du moins, ce ne peut être qu'elle.

— Il y a pourtant madame Davenel.

Maxime nommait hardiment Lucile, pour que madame d'Hérisy ne la soupçonnât point.

Léonie tomba dans le piége. La fierté lui était revenue avec la colère, et elle reprit :

— Elle ! non pas. Si c'était elle que vous aimiez, vous ne vous seriez pas conduit avec moi comme vous l'avez fait. Je ne la connais pas, mais elle est jeune, elle est douce et naïve, elle est souffrante. L'amour d'une telle femme ne vous eût point abaissé le cœur, et vous auriez eu honte de vos paroles et de votre cruauté.

— Madame !

— Assez, monsieur ! Vous avez sans doute voulu me déterminer à partir. Vous eussiez pu le faire autrement. Soit ! je partirai ; mais laissez-moi.

Elle se tenait droite, imposante, les yeux secs. De sa main droite tendue devant elle, elle congédiait Maxime.

— J'obéis, dit Maxime.

Il salua madame d'Hérisy et partit.

Cette obéissance si rapide brisa le cœur de Léonie. Elle se tordit les bras pendant qu'il s'éloignait.

Elle espérait peut-être qu'il se retournerait. Il n'en fit rien.

— Ah ! se dit-elle, il faut qu'il l'aime bien pour me quitter ainsi ! il faut qu'elle l'ait bien changé. S'il était tel que je l'ai connu autrefois, il souffrirait des tortures qu'il m'inflige ou répondrait à mes insultes.

En ce moment, madame Simeuil parut tout à coup et vint impétueusement à Léonie.

— J'étais cachée là, dit-elle, à deux pas. Madame, j'ai tout vu, tout entendu.

— Eh bien ! fit Léonie pâle de douleur et de courroux, venez-vous jouir de votre triomphe ?

— Mon triomphe? répéta madame Simeuil avec une amertume profonde. Ah ! oui, il vous a fait croire que c'est moi qu'il aime. Il a bien voulu me persuader à moi que c'était vous qu'il aimait. Par ma foi ! c'est habile.

Elle lui prit le bras et le secoua :

— Insensée, n'avez-vous donc pas deviné la vérité?

— Quelle vérité? balbutia Léonie.

— C'est qu'il ne m'aime pas plus qu'il ne vous aime, c'est qu'il en aime une autre.

Madame d'Hérisy se rapprocha d'Emma, et d'une voix haletante :

— Une autre! dit-elle. Qui? Vous le savez, sans doute.

— Oui, je le sais.

— Son nom?

Madame Simeuil, d'un regard froid et scrutateur, examina quelques instants Léonie.

— Je n'ai pas besoin de vous le dire, fit-elle ; ouvrez les yeux, observez ce qui se passe dans cette maison, et ce nom de notre rivale, c'est vous-même qui me le direz dans une heure. Au revoir, madame.

Et elle s'éloigna pendant que Léonie, anéantie et ne sachant plus ce qu'elle devait croire, murmurait :

— Si elle disait vrai, pourtant?

III

Une heure après, madame d'Hérisy était chez madame Simeuil. Les deux femmes, assises sur un canapé, tournées l'une vers l'autre pour mieux se voir, venaient de causer longuement. Elles savaient toutes deux qu'elles avaient aimé le comte d'Arbray et qu'elles avaient cru être aimées de lui. Liées par une humiliation commune, par un même désir de vengeance, elles ne s'étaient rien caché de leurs amours, dont elles avaient éprouvé une sorte de joie cynique à se raconter les phases diverses et les espérances désormais brisées. Elles s'étaient fait part des premiers indices de froideur qu'elles avaient saisis chez Maxime. Puis chacune d'elles avait apporté à sa rivale, lorsque celle-ci ne semblait pas assez convaincue de l'abandon dont elle était vic-

time, de nouvelles preuves pour l'en persuader. N'était-ce pas un service qu'elles se rendaient que de s'arracher complétement du cœur l'amour indigne d'elles qu'elles eussent pu ressentir encore pour un ingrat? Elles avaient enfin perfidement scruté la conduite de madame Davenel et de Maxime, et il n'était point douteux qu'ils ne s'aimassent. A présent, elles se taisaient, mais gardaient vis-à-vis l'une de l'autre une contenance hostile et défiante. Le pacte d'alliance n'était pas encore conclu. Léonie était morne avec de sombres éclairs dans les yeux. Madame Simeuil, immobile et froide, la considérait avec une pitié hautaine :

— Eh bien? lui dit-elle enfin.

— Je crois, en effet, qu'il aime madame Davenel.

— Vous le croyez : vous n'en êtes donc point sûre?

— Vous l'êtes donc bien, vous?

Emma se pencha vers Léonie

— Si je le suis ! dit-elle. Mais ne vous suffit-il donc pas de les avoir vus ? Cette femme n'a que vingt ans et elle se trahit chaque minute. Quand il entre, elle frissonne ; quand elle le regarde, tout son cœur passe dans ses yeux. Quand il parle, elle se suspend à ses lèvres ; lorsqu'il n'est plus là, elle se tait. Pour lui, il essaye de dissimuler, mais il y réussit mal. Il baisse en vain les yeux ; il ne les baisse pas si vite qu'on n'y surprenne de rapides éclairs qui vont droit à elle. Parfois et malgré lui, sa voix a des intonations de tendresse. On ne se méprend ni à cette flamme du regard ni à cette émotion de la voix, quand on en a soi-même été l'objet. Il lui a pris la main, et vous n'avez pas vu qu'il la lui a serrée. Ah ! termina-t-elle avec un geste méprisant, vous me feriez douter qu'il vous ait jamais aimée !

— C'est parce qu'il m'a aimée que je ne veux point en croire ce que j'ai vu. Je suis jalouse, et la jalousie égare.

— Soit ! dit madame Simeuil.

Elle tira un papier de sa poche et le tendit à madame d'Hérisy.

— Que direz-vous de ceci, alors?

— Qu'est cela?

— Lisez, vous le saurez.

Léonie prit avidement la lettre et lut :

« Chère Lucile, avant que la journée de demain ne soit écoulée, je serai près de toi. »

— Comment avez-vous cette lettre?

— J'ai vu madame Davenel la lire et la cacher dans sa poitrine. Elle l'y conservait sans doute comme un gage d'amour. Je la lui ai prise quand elle s'est trouvée mal.

Léonie ne répondit pas. Elle relisait la lettre lentement, à demi-voix, comme pour bien se convaincre qu'elle n'était pas le jouet d'un rêve. « De Brest! disait-elle. Il lui annonce son arrivée. Sa première pensée est pour cette femme. C'est bien là son écriture. »

« Chère Lucile ! » Ah ! voilà donc enfin la vraie preuve de son infamie.

Elle fit une pause, puis dit impétueusement à Emma :

— Madame, voulez-vous me donner cette lettre ?

— Pour quoi faire ?

— Pour me venger.

— Comment ?

— Par le moyen le plus court et le plus simple, fit-elle d'une voix brève. Je vais envoyer une dépêche à M. Davenel. Il peut arriver ici dans quelques heures et je lui dirai tout. S'il ne me croit pas, ou afin qu'il me croie mieux, je lui montrerai ce papier. Il en résultera ce qu'il pourra. C'est aux maris à veiller sur leurs femmes et à les punir ainsi que leurs amants. Vous me donnez cette lettre, poursuivit-elle avec insistance en voyant que madame Simeuil se taisait. Vous voulez bien, n'est-ce pas, que je me venge, que nous nous vengions de cette façon ?

— Gardez la lettre, se contenta de répondre Emma, et préparez votre vengeance ainsi que vous l'entendrez. Ne vous occupez pas de la mienne.

— Ne vous vengerez-vous donc pas ?

— Si.

— Dites-moi ce que vous ferez.

— Est-ce que je le sais encore ! s'écria Emma.

Elle se leva et passa la main sur son front.

— J'ai peur de le savoir.

Puis elle se mit à marcher avec agitation.

— Je ne vous le dirais point d'ailleurs. Vous haïssez M. d'Arbray au point de le faire tuer par le mari ; vous l'aimez trop encore. Nous nous vengerons de lui, je le veux bien, mais chacune de son côté. Les injures qu'il nous a faites ne sont point égales. Il vous a dit qu'il ne vous aimait plus. Il n'a pas même daigné m'en dire autant. Vous êtes l'obstacle qu'il a brisé ; je suis le jouet dont il ne se soucie plus. Il n'a fait que vous frapper au cœur ; à moi, il m'a jeté de la boue au visage. Il m'a méprisée et

chassée de sa maison. Vous reculeriez devant ce que j'entrevois.

— Qu'en savez-vous? dit Léonie qui se laissait gagner à la haineuse passion de madame Simeuil.

Celle-ci redevint calme tout à coup.

— Tant mieux alors, tant mieux, répondit-elle. Mais partez, madame ; nous n'avons, ni l'une ni l'autre, de temps à perdre ; et moi j'ai besoin d'être seule.

Quand madame d'Hérisy fut sortie, madame Simeuil retomba sur le canapé. Des larmes rares et brûlantes coulèrent sur ses joues, mais c'étaient des larmes de colère et non de douleur. Elle se rappelait les cruelles paroles que lui avait adressées Maxime et se les répétait, trouvant un âpre plaisir à retourner le fer dans sa blessure : « Je vous ferais exprimer ce désir par madame la marquise de Cessac. » C'est bien cela, se disait-elle, il me ferait chasser. « Je ne fléchis jamais devant une femme qui me brave; ce que je veux qu'elle fasse, elle le fait. »

C'était bien là ce qu'il lui avait dit sans le moindre trouble, avec son insultante froideur.

Puis, songeant à sa conversation avec madame d'Hérisy, elle se prenait à hausser les épaules. Quelle misérable alliée elle était allée chercher là! Ainsi, pour madame d'Hérisy, toute la vengeance consistait à livrer à un mari une lettre de sa femme. Eh bien! après? M. Davenel viendrait, et le pis qui en résulterait serait qu'il se fît tuer par Maxime ou qu'il le tuât.

Mais Emma ne s'arrêtait point à cette dernière pensée. Pour elle, Maxime devait être vainqueur, et elle le connaissait trop pour ne point savoir qu'il couvrirait de toute sa protection, au prix de n'importe quel scandale, madame Davenel, compromise ou perdue par lui. Il l'emmènerait au loin, dans quelque gouvernement de colonie qu'il aurait assez d'influence pour se faire donner, et la posséderait désormais sans partage. Non, non, c'était en Lucile, et seulement en elle, qu'il fallait frapper

Maxime. Certes, la jeune femme était vulnérable en bien des endroits. Cette intelligence, gracieuse mais faible, devait être facilement paralysée par la terreur. Cette frêle et nerveuse organisation était aisée à ébranler jusque dans ses sources vives, par la commotion que lui causerait quelque événement funeste. Il ne s'agissait que de la livrer à Maxime à demi folle ou dépouillée, par un de ces accidents que les femmes ne peuvent conjurer, mais qui les flétrit quand même, de cette auréole de poésie touchante, de passion exclusive qu'elle avait pour lui.

Emma n'hésitait que sur le choix du moyen, car elle n'éprouvait nulle pitié, et le ressentiment de l'affront qu'elle avait subi bouillonnait seul en elle. Elle était de ces femmes qui peuvent tout oublier, hormis l'humiliation qu'on leur inflige, car elles ne vivent que de la joie des succès et de la vanité du triomphe. Il était une vengeance qu'elle entrevoyait, ainsi qu'elle l'avait dit à Léonie, mais qu'elle n'avait point voulu lui confier. Et, de fait, elle osait

à peine se la confier à elle-même. En sortant toute frémissante encore de son entrevue avec Maxime et avant de revenir sur ses pas pour assister, sans être vue, à l'entretien de madame d'Hérisy et du comte, elle avait rencontré M. de Tirlay et avait échangé quelques mots avec lui. Il lui avait dit, moitié en plaisantant, moitié sérieusement, qu'il aurait grand besoin de ses conseils pour une grave affaire de cœur qui l'occupait.

Elle avait tressailli à cette demande comme à un pressentiment, et avait invité M. de Tirlay à venir la voir chez elle, dans l'après-midi. Madame Simeuil avait trop l'habitude de l'observation pour n'avoir point remarqué que la beauté et la jeunesse de Lucile avaient produit sur M. de Tirlay la plus vive impression. Tout le monde, au reste, s'en était aperçu comme elle.

M. de Tirlay avait vu Lucile à Paris l'hiver précédent, et c'était à son goût très-prononcé pour elle que la marquise avait attribué, en causant avec

Hersent, l'empressement du tuteur d'Isabelle à se rendre au château de Cessac. Madame Simeuil avait pu constater la répulsion effrayée de Lucile, et si adroitement qu'elle fût déguisée sous les formes les plus polies, la réelle insistance de M. de Tirlay. Ne pouvait-elle, si elle le voulait, venir en aide à cette insistance? C'était cette pensée qui l'attirait et l'effrayait à la fois. Il est, en effet, à la perfidie, quand elle s'exerce de femme à femme, des limites qu'on ne franchit point sans honte. Alors cependant Emma secouait d'importuns scrupules. A quoi bon se les forger? Allait-elle donc exécuter sur l'heure des projets qu'une circonstance fortuite pouvait seule lui permettre d'accomplir dans le court espace de temps qu'elle avait à passer au château? Cela n'était point probable.

Puis ces desseins eux-mêmes, qu'elle ne pouvait s'empêcher de rouler dans son esprit, étaient-ils réalisables? L'auxiliaire qu'elle voulait se donner était-il capable d'aller jusqu'où elle se hasarderait

à le pousser? Il fallait d'abord le savoir. Qu'était M. de Tirlay? Elle ne le connaissait guère. Il fallait le voir, l'étudier. Si, après l'avoir jugé tel qu'elle pût faire de lui l'instrument de ses représailles contre Maxime, ces représailles lui paraissaient décidément trop odieuses, elle serait toujours libre d'y renoncer. C'est ainsi que nous nous familiarisons par une commode capitulation de conscience avec les projets coupables. Nous en caressons la pensée, sauf à en ajourner l'exécution. Nous voulons nous sentir en état de faire le mal, ce qui est une première satisfaction de la haine, et nous espérons être assez magnanimes et assez forts pour ne point employer les armes que nous aurons aiguisées. Comme si, le moment venu, la tentation ne devait pas être plus puissante que notre volonté, et si les élans de notre âme ne devaient pas l'emporter sur de vacillants scrupules avec lesquels nous avons dès longtemps pactisé.

C'était dans ce trouble inquiet que madame Si-

meuil attendait M. de Tirlay. Quand il entra, elle l'enveloppa d'un rapide coup d'œil. On eût dit qu'elle cherchait à se rendre bien compte de ce qu'était cet homme et de ce qu'elle en pouvait obtenir.

M. de Tirlay était vêtu avec une simplicité élégante, un peu anglaise. D'une taille moyenne, mais bien prise, de mouvements lents et corrects, il ne paraissait pas son âge. Il avait l'œil d'un bleu pâle, les cheveux blonds encore, quoique rares, la physionomie immobile et une moustache assez épaisse à pointes droites cirées avec soin. Il avait en lui de l'homme d'État et de l'homme d'épée. En disant qu'il avait eu souvent besoin de sa haute position et de sa grande fortune pour se permettre avec impunité certaines audaces amoureuses, la marquise de Cessac avait eu raison, mais en faisant de lui une sorte de Richelieu, elle ne l'avait jugé qu'à la superficie et trop en femme de l'ancien régime. M. de Tirlay appartenait, au contraire,

tout à fait à son siècle, et surtout à notre époque.

D'éminentes facultés de pensée et d'action, une ambition souple et patiente à travers des fortunes diverses, un rare sang-froid dans les circonstances critiques, un certain mépris de sa vie qu'il avait su risquer à propos dans d'heureux dévouements, l'avaient fait ce qu'il était, riche et puissant. Ses habitudes d'esprit, sceptiques et hardies, cette longue dissimulation dont il s'était servi pour parvenir, et qui avait été pour lui un goût autant qu'un besoin, sa réserve savante en face des hommes et des choses, lui avaient donné cette impassibilité de visage sous laquelle se cachent les secrets desseins de l'âme et les agitations du cœur. C'était là d'ailleurs un masque qu'il aimait et qu'il ne déposait que rarement. Il y a quelque plaisir à rester impénétrable. M. de Tirlay était tout ensemble froid et passionné, ce qui ne s'exclut qu'en apparence.

Il n'y a, en effet, de vraiment passionnés que les gens froids d'ordinaire. La passion couve lentement

chez eux, s'accumule en forces contenues, et, lorsqu'elle fait éruption, se projette moins en flamme violente, mais épaisse, qu'en un torrent de lave qui dévore tout sur son passage. De tels hommes sont caressants pour ce qui les séduit et bons pour ce qui leur cède; mais ils brisent ce qui leur résiste. Ce n'est point par haine, mais par un orgueil blessé qui ne pardonne pas, et parce que nul désir ne peut, chez eux, être inassouvi. Ils se sont contraints trop longtemps pour se contraindre encore, et du jour où leur vient la puissance, ils ne souffrent plus d'obstacle à leur volonté. En ce moment, M. de Tirlay, après avoir salué Emma, se tenait debout devant elle dans une attitude circonspecte et souriante, sûr de ne dire que ce qu'il voudrait et prêt à tout entendre comme à tout deviner.

— Vous êtes vraiment trop bonne, dit-il, de m'avoir permis de venir causer avec vous.

— N'est-ce point naturel? répondit Emma. Vous m'avez paru si préoccupé ce matin; vous m'avez

dit si modestement que mes conseils pouvaient vous être de quelque utilité, que j'aurais eu mauvaise grâce à vous les refuser. Voyons : asseyez-vous et dites-moi de quoi il s'agit.

— C'est que j'ai peur que vous ne vous moquiez de moi.

— Vous n'avez pas cela à craindre.

— C'est vrai. Vous avez trop d'esprit pour ne pas tout comprendre, et vous êtes trop indulgente pour que j'hésite tant à me confesser. J'ai presque un chagrin.

— Vous!

— Oui, moi-même. Et, puisqu'il faut l'avouer, continua-t-il avec une certaine hésitation réelle ou feinte, un chagrin... de cœur.

Emma sourit :

— Vous êtes amoureux ?

— Vous n'avez pu vous empêcher de sourire, reprit de Tirlay. Un homme de mon âge qui est amoureux est donc bien ridicule ?

— Non, fit sérieusement madame Simeuil. Il est à plaindre. Mais je ne vous crois pas réellement amoureux.

— Hé non, reprit Tirlay avec une sorte d'impatience, je ne le suis certes pas comme on l'est à vingt ans, avec tout l'enthousiasme et toute l'extase de la jeunesse. Je n'ai point ces poétiques ardeurs qui transforment en reine ou en fée la femme que l'on aime. Mais c'est plus et moins que cela. Je suis amoureux comme on peut l'être dans l'âge mûr, avec toute la fièvre du doute, la ténacité de la volonté, la crainte d'un échec, enfin avec toutes les angoisses du joueur qui met son dernier enjeu sur une carte. J'ai les mêmes désirs que Tantale en face de ces branches chargées de beaux fruits qui se penchaient vers lui et se relevaient soudain. Puis — et c'est là ce qui m'effraye surtout — il y a certaines fibres qui se sont émues en moi. Je me surprends à rêver plus grand qu'il n'est sans doute le bonheur que je poursuis. C'est qu'elle est une adorable créa-

ture, timide comme une enfant et voluptueuse comme une femme. Il me semble qu'il y a en elle tout un poëme de séduction et de plaisir, et un tel poëme est si rare pour un homme comme moi! Depuis si longtemps je me traîne ennuyé dans les mêmes sentiers, que je me laisse fasciner par la perspective d'une émotion nouvelle. Je ne donnerais pas ma vie pour cette femme, mais je sacrifierais, je crois, la moitié de ma fortune. Voulez-vous que je vous dise qui c'est?

C'était entrer très-nettement en matière. Mais vis-à-vis d'une femme telle que madame Simeuil, tout à fait de son monde, qui avait tout le contraire de la réputation d'une prude et dont l'attitude bienveillante l'encourageait, M. de Tirlay se sentait à l'aise. Il usait avec plaisir de cette franchise abandonnée et confiante à dessein que les diplomates, dans l'exposition d'un cas difficile, employent comme un puissant moyen d'insinuation. Ne sauve-t-elle pas mieux que ne le feraient des réticences ou des cir-

conlocutions, le fond un peu scabreux de certaines confidences? De plus, s'il connaissait par les bruits du monde la liaison de madame Simeuil avec le comte d'Arbray, il ignorait la situation nouvelle que lui avait faite la rivalité de Lucile. Nous ne savons guère voir en amour que ce qui nous touche directement. Très-épris de madame Davenel, il croyait la jeune femme aussi libre de son cœur que son mari la laissait en apparence maîtresse de ses actions, et ne songeait qu'à triompher de l'indifférence qu'elle montrait pour ses soins.

Mais madame Simeuil n'avait point les mêmes raisons d'être franche que M. de Tirlay. Elle se doutait bien que, sous prétexte de conseils à lui demander, c'était son assistance même qu'il venait chercher, et, pour rien au monde, elle n'eût voulu lui laisser soupçonner qu'elle était prête d'avance à la lui donner. Elle le trouvait déjà quelque peu hardi d'en agir avec elle comme il le faisait. Il fallait d'autant moins qu'il pût découvrir le secret motif qui la

poussait à l'écouter avec faveur. C'était bien assez d'une complicité tacite, si elle ne parvenait pas à lui cacher entièrement qu'elle se faisait jusqu'à un certain point et sciemment sa complice. Elle se contenta de lui répondre :

— Vous me direz plus tard qui elle est. Je suis dans ce moment un médecin que vous consultez. Pour vous guérir je n'ai point à savoir le nom de la maladie. Je la devinerai.

Seulement elle accompagna ces paroles d'un sourire dont l'expression vague devait laisser M. de Tirlay indécis sur ses intentions.

— Soit! dit-il. Mais tranchons dans le vif, puisqu'il s'agit de me guérir. Croyez-vous que je puisse réussir auprès de cette femme?

— Cela dépend beaucoup de la façon dont vous voulez être aimé.

— Ah! je ne suis pas plus exigeant que je ne dois l'être. Je ne lui demande que de se laisser aimer. Je lui offre, comme compensation de cet amour dont

elle ne saurait, je le comprends, partager toute la folie, la réelle puissance dont je dispose par mon rang et par ma fortune, le crédit si elle est ambitieuse, la satisfaction de tous ses caprices si elle est coquette. Je lui apporte en même temps une reconnaissance de toutes les heures, et, termina-t-il avec une certaine fierté, une loyauté de relations qu'aucune femme, quel qu'ait été le bruit de mes aventures, n'a jamais révoquée en doute.

— Ce que vous me dites là, le lui avez-vous dit?

— Je le lui ai dit, et elle a refusé.

— Ce doit être une très-jeune femme?

— Elle a vingt-deux ans peut-être.

Madame Simeuil resta quelques instants sans parler. Elle songeait à Lucile et à l'amour de la jeune femme pour le comte d'Arbray. Elle songeait aussi à l'amour qu'elle-même avait eu pour lui. Certes, ce n'avait point été une passion juvénile, aussi ardente et aussi aveugle. Madame Simeuil était de ces femmes qui se protégent elles-mêmes, et ces femmes-là n'ai-

ment point sans réserve. Mais le sentiment que le comte lui avait inspiré avait été réel et aussi profond qu'elle pouvait l'éprouver avec sa nature. Et cependant il s'était changé en une implacable haine. Est-ce donc que dans le domaine pur de l'imagination et du cœur, l'amour ne peut vivre de sa propre substance sans se consumer bientôt, et qu'il lui faille pour subsister, moins éthéré mais plus solide, tenir par quelque lien aux nécessités de l'existence? Aussi elle reprit lentement et non sans mélancolie :

— Oui, à cet âge-là nous ne faisons point de compromis avec l'amour. L'amant que nous rêvons doit être beau comme Adonis, brave comme César, poëte comme Byron. A mesure que nous vieillissons, nous redescendons de ce beau ciel où nous avons plané seules. Nous nous heurtons à la réalité, et chaque jour fait tomber quelque pièce de cette invincible et brillante armure dont nous revêtons nos héros. Nous voyons trop qu'ils sont accessibles à toutes les

faiblesses humaines et que l'amour qui trompe le moins est, à l'image du mariage, celui qui s'accorde le mieux avec l'égoïsme de l'homme et les intérêts de la femme. C'est la vulgarité qui succède à l'idéal, mais l'idéal est une folie, tandis que la vulgarité est la sagesse.

— Je vous demande pardon, fit doucement M. de Tirlay, je vous ai attristée.

— Non, c'est un simple retour sur moi-même. — Elle eut un geste presque violent : — Parlons de vous.

— Je vous ai tout dit.

Elle le regarda fixement pour ne perdre aucune des expressions de sa physionomie; puis, d'un ton assuré :

— Ne m'en veuillez pas de la question que je vais vous adresser. Qu'avez-vous fait en face de ses refus? Vous êtes-vous résigné?

— Vous me connaissez trop, de réputation du moins, pour croire que je les aie acceptés. C'est ici,

madame, — M. de Tirlay eut un instant de confusion, sincère cette fois, car l'aveu qu'il avait à faire lui coûtait, — que j'ai besoin de toute votre indulgence. En effet, si le succès absout certaines tentatives, la défaite les montre dans tout ce qu'elles ont d'inopportun et de coupable. Ce que je ne pouvais obtenir par la soumission et la prière, j'ai essayé une fois de le conquérir par la colère et par la révolte. J'ai échoué, non pas seulement parce que j'ai bientôt rougi d'une violence que les hommes se pardonnent à ses débuts lorsqu'ils se figurent qu'elle va être couronnée de succès, mais parce que je me suis arrêté devant une résistance si réelle et si désespérée qu'elle m'a fait peur.

— Et vous dites, reprit madame Simeuil avec une lenteur étudiée, que vous avez rencontré une résistance telle qu'elle vous a fait peur... à vous, monsieur de Tirlay?

— Je l'avoue, fit-il d'un ton qui n'était point dépourvu de noblesse.

C'est ce moment qu'attendait Emma. Elle toucha légèrement le bras de M. de Tirlay.

— Alors, dit-elle, si cette femme s'est ainsi défendue, ce n'est point qu'elle soit trop jeune pour accepter votre amour.

Elle suspendit ses paroles, et, se levant, ajouta d'une voix presque éclatante :

— Non, en vérité je vous le dis, c'est qu'elle a un amant.

M. de Tirlay s'était levé aussi :

— Un amant ! s'écria-t-il.

— Oui, sa volonté seule n'eût point suffi à la sauver. La peur, sa faiblesse, votre audace vous l'eussent livrée. Ce n'est que dans la pensée d'un autre amour qu'elle a dû puiser la force de vous combattre et de vous vaincre.

Emma parlait d'une façon péremptoire et convaincue. M. de Tirlay l'écoutait avec une agitation croissante. La lumière se faisait dans son esprit, nette et cruelle. Maintenant il s'expliquait certaines

réticences, certains mots de Lucile qu'il n'avait pas compris. Le désir aveugle autant que l'amour, et l'on ne voit rien au delà de la femme qu'on veut posséder. Il lui semblait qu'un bandeau tombait de ses yeux.

— Oui, certes, elle a un amant ! s'écria-t-il enfin. J'ai été bien niais. J'ai cru à la résistance sincère, ingénue de cette femme. J'ai respecté en elle sa jeunesse, sa pudeur, je dirais presque son innocence. Insensé que j'étais ! Il y avait caché derrière elle, derrière ses larmes et ses supplications, un homme qui me la disputait et qui peut-être a ri avec elle de l'échec qu'il m'a fait subir. Ah ! que ne puis-je me retrouver seul en sa présence ! Que n'est-ce à recommencer !

— Vous échoueriez comme la première fois, dit froidement Emma. Elle ne vous aime pas et vous l'aimez.

— Non, car la pensée de mon rival et mon orgueil offensé m'empêcheraient de faiblir.

Son visage prit une expression singulière, et il regarda fixement Emma :

— Que ne peut-on revenir sur ses pas! répéta-t-il encore.

Madame Simeuil avait réussi au delà de ses désirs. Elle avait bien jugé M. de Tirlay. C'était l'homme qu'il lui fallait pour la venger à la fois de Lucile et de Maxime. Elle ne pouvait se méprendre à l'intention de ses paroles, au regard qu'il attachait sur elle. Comment allait-elle lui répondre? En lui donnant un espoir vague dans la forme, car elle ne voulait pas se compromettre, mais certain au fond pour cet homme qui comprenait à demi-mot. Certain du moins si elle n'était pas prise d'un remords subit et ne changeait pas d'avis; mais elle ne pensait pas qu'une hésitation pût lui venir. Elle-même s'était lentement échauffée à son œuvre de perfidie et ne se sentait pleine que de décision et de courroux. Quant à mettre Lucile en présence de M. de Tirlay, ce n'était qu'une circonstance à faire

naître, et dans quelques heures qu'elle avait encore devant elle, cela ne lui apparaissait plus comme une difficulté. Elle se taisait cependant et cherchait les mots de sa réponse lorsque la porte de l'appartement s'ouvrit et que Lucile parut.

En voyant tout à coup la jeune femme dont ils tramaient de complicité la perte, madame Simeuil et M. de Tirlay ne purent retenir un mouvement de stupeur. Lucile d'ailleurs s'était arrêtée interdite sur le seuil. Cette péripétie qu'Emma n'avait point prévue, bien qu'elle se crût décidée à l'amener plus tard, l'émut si fort qu'elle s'avança presque violemment vers Lucile.

— Vous! lui dit-elle, vous ici! Que venez-vous y faire?

— Moi, madame, je vous dérange, balbutia Lucile.

— Non. Mais...

— C'est, reprit Lucile, madame d'Hérisy qui m'envoie vous demander vos dentelles d'Angleterre,

qu'elle voudrait voir. Elle est très-occupée et ne peut venir.

— Attendez, dit Emma. Je vais les prendre.

Elle ne réfléchissait pas et avait l'intention de les lui donner vite pour qu'elle partît. Elle était allée vers un guéridon, mais tout d'abord elle le fouilla sans trouver les dentelles. La réflexion lui vint alors. Madame d'Hérisy lui envoyait Lucile : était-ce à dessein ? Madame d'Hérisy serait-elle donc plus forte qu'elle ne l'aurait cru ? La savait-elle avec M. de Tirlay ? L'aurait-elle pénétrée ? Il faudrait en ce cas se défier de madame d'Hérisy. Elle ne trouvait pas toujours les dentelles. Mais bast ! quand bien même madame d'Hérisy se douterait de la vérité, elle n'aurait point de preuves à en donner. Cette arrivée de Lucile, que Léonie eût ou non envoyé la jeune femme, était un coup du sort. Il y avait folie à n'en pas profiter. C'était même dangereux, car l'occasion sur laquelle elle comptait pour plus tard pourrait être maladroitement amenée, pour-

rait ne point venir du tout. Emma trouva les dentelles. Elle prit le temps de les plier. C'était une dernière oscillation de sa conscience entre le bien et le mal. Le mal l'emporta.

— Je ne l'eusse peut-être pas fait venir, se dit-elle ; mais puisqu'elle est là...

Elle n'acheva que par un geste, comme lorsque l'on prend une résolution fatale à laquelle on ne veut plus penser, sur laquelle il n'y a plus à revenir.

Lucile, qui avait remarqué le trouble de madame Simeuil, s'était approchée :

— Qu'avez-vous? lui dit-elle.

— Rien, répondit Emma très-pâle. Un peu de malaise, une palpitation de cœur.

Cela lui vint à l'idée, parce qu'elle avait mis en effet la main sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Tenez, je vais porter moi-même ces dentelles; je crois que l'air me fera du bien.

Elle se dirigea très-rapidement vers la porte. Lucile se disposait à la suivre :

— Je vous accompagne, dit-elle.

— Ce n'est pas la peine, fit Emma. Je reviens à l'instant.

— Mais, madame...

— A l'instant, je vous le promets, dit encore Emma, qui se hâtait et qui referma la porte sur M. de Tirlay et sur Lucile.

Lucile, toute chancelante, en proie à une vague terreur, n'osant suivre quand même madame Simeuil, se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur le canapé. M. de Tirlay qui, depuis l'entrée de Lucile, n'avait pas prononcé une parole, s'était remis de son émotion, mais n'avait repris qu'en apparence l'impassibilité de visage qui lui était habituelle. Ses traits s'étaient légèrement contractés et ramassés sur eux-mêmes, comme s'ils n'eussent qu'avec peine retenu dans leurs plis la toute-puissante passion qu'ils allaient bientôt exprimer en se

détendant. Il s'appuya au dossier du canapé et dit à Lucile :

— Vous m'en voulez cruellement, madame ?

Elle se tourna vers lui :

— Moi, monsieur ! dit-elle. Je tâche d'oublier ce qui s'est passé. Pourquoi m'en faire souvenir ?

— C'est que je ne puis l'oublier. A mon âge, on n'a pas le repentir facile, et je conserve de ma conduite, si coupable qu'elle ait pu vous paraître, moins de remords que de regrets.

Il y avait dans la voix de M. de Tirlay un tel accent de persiflage et d'audace, que Lucile se leva en frissonnant.

— Que prétendez-vous dire, monsieur ? Allez-vous m'insulter encore ?

— Vous insulter ! Je n'insulte point une femme quand je lui dis que je l'aime. Mes désirs n'ont point été timides, il est vrai. J'ai eu la hardiesse de la franchise.

— Dites le cynisme, monsieur.

Il acquiesça d'un geste.

— Le cynisme, soit! A cinquante ans, on ne fait point sa cour en jouvenceau. On ne regarde pas la femme qu'on veut séduire avec des yeux humblement amoureux. Ces yeux, hélas! n'ont plus d'éclat. On ne se passe pas avec désespoir la main dans les cheveux. Ces cheveux, madame, sont gris ou rares. On n'apporte plus, en un mot, sa beauté comme appoint. Mais ce qu'on offre dans toute la sincérité de son cœur et ce que je vous ai offert, c'est sa protection et son dévouement.

— Eh! qu'ai-je à faire, monsieur, dit Lucile avec mépris, de votre protection et de votre dévouement?

— Rien, sans doute, mais il fallait me le dire. Au lieu de cela, vous n'avez que poussé des cris, proféré des plaintes. Vous avez engagé contre moi une de ces luttes banales où j'avais triomphé trop souvent dans ma vie pour croire que j'y succomberais. Et cependant, madame, rendez-moi cette justice,

votre effroi et votre douleur étaient si bien joués, que je me suis déclaré vaincu.

— Mon effroi et ma douleur étaient sincères, monsieur.

— Oui. Seulement ce n'était point votre pudeur outragée qui les faisait naître. C'était un sentiment différent dont vous eussiez pu m'instruire. C'était l'amour que vous aviez pour un autre.

Lucile trembla : — L'amour que j'ai pour un autre ! murmura-t-elle.

— Pour M. d'Arbray, madame.

Il croyait la terrasser par ce seul mot. Mais Lucile aimait Maxime avec toute la bravoure d'une âme ardente, avec toute l'imprudence des sentiments de la jeunesse, elle se redressa :

— Hé bien, oui, monsieur, dit-elle fièrement, j'aime M. d'Arbray.

Alors, à cet aveu qu'elle ne craignait pas de lui faire et qu'elle semblait lui jeter comme un défi, de Tirlay s'anima :

—Vous l'avouez trop tard, dit-il; car maintenant, j'ai une revanche à prendre de l'erreur où vous m'avez fait tomber, de l'humiliation que j'ai subie. Votre amant et vous, vous avez dû agréablement plaisanter de mes ridicules transports, n'est-ce pas?

— Oh! je n'ai rien dit.

— C'est généreux à vous, madame. Mais, reprit-il avec cette dernière et menaçante ironie qui ne sépare plus que de quelques instants la parole de l'action, je vais m'assurer de votre générosité pour l'avenir, car ce ne sera plus alors ma défaite que vous raconterez. Ah! vous aimez M. d'Arbray! Tant pis pour vous. J'aurais pu souffrir que vous ne m'aimiez pas, si vous n'aviez aimé personne. Mais je ne supporterai point cette torture de me savoir un rival. Je n'aurai pas la sottise de me priver plus longtemps du bonheur qu'un autre a pu obtenir.

Il fit un pas vers Lucile qui recula, et qui, portant ses mains devant elle, s'écria :

— Mais non, cela est trop infâme. Je ne comprends pas ce que vous me dites.

— Vous ne comprenez pas que l'occasion que j'ai perdue se retrouve, que vous m'avez repoussé et que je vous aime, que vous appartenez à un autre et que je suis jaloux, que vous êtes belle et que je vous désire, que vous êtes seule et que je suis le plus fort. C'est une infamie, si vous voulez, mais elle est facile à comprendre. Vous ne m'échapperez pas.

Et il s'avança résolûment vers Lucile.

— Ah ! s'écria-t-elle, j'aurai bien le temps de fuir !

Elle s'élança en effet vers la porte ; mais au moment où elle allait l'atteindre, de Tirlay la rejoignit, la prit par le bras, et la faisant tourner sur elle-même la rejeta brutalement au milieu de la chambre. Puis il poussa le verrou et revint à madame Davenel. Pâle, les dents serrées, l'œil étincelant, agité d'un frisson de lutte, il marchait moins à une action honteuse qu'à un acte de violence.

Pendant ce temps-là Lucile faisait de vains efforts pour crier, sa gorge étranglée ne laissait passer aucun son. Elle se desserra pourtant et Lucile cria :

— Au secours ! au secours !

— On ne vous a point entendue, dit de Tirlay qui lui mit la main sur la bouche, et vous ne crierez plus.

Mais la voix d'Adolphe répondit du dehors au cri désespéré de Lucile :

— Qui appelle au secours? dit-il, et secouant la porte, frêle obstacle, prêt à céder, il reprit avec énergie :

— Mais ouvrez donc !

M. de Tirlay alors s'écarta de Lucile et lui adressa seulement ces mots, qui témoignaient pour l'avenir d'une implacable poursuite :

— C'est bien, madame, vous êtes sauve cette fois encore.

La porte s'ouvrait. Dès qu'Adolphe parut, Lucile courut à lui, et toute haletante, sous le poids d'une terreur qui grandissait au lieu de diminuer, plus

faible quand le péril était passé, elle lui serra les mains avec égarement et lui dit :

— Protégez-moi, monsieur de Mélin, sauvez-moi!

— N'ayez plus peur, madame, répondit Adolphe. Il paraît, et je m'en étonne peu, que M. de Tirlay se conduit comme un lâche.

— Monsieur!

Adolphe le toisa des yeux et répéta : — Comme un lâche!

— Vous m'en rendrez raison, monsieur.

— Quand vous voudrez.

Adolphe offrit son bras à Lucile et lui dit :

— Sortons, madame.

IV

Après sa double entrevue avec madame d'Hérisy et madame Simeuil, Maxime, encore plein de l'excitation de la lutte, ne songea tout d'abord qu'aux résultats qu'il avait pu obtenir. Il ne doutait pas

que Léonie ne partît; il la savait trop fière pour rester sous le toit de l'homme qui l'avait dédaignée. Mais il était moins sûr de l'obéissance d'Emma. Elle l'avait quitté en le menaçant, et elle était femme à exécuter tout de suite ses menaces. Il ne lui en laisserait pas le temps, et, pour peu qu'elle différât son départ, il parlerait à la marquise.

Il était donc débarrassé de ces deux femmes, et, demeurant à Cessac seul avec Lucile, il serait aussi heureux qu'il avait rêvé de l'être.

Mais cette pensée de joie dans le triomphe fut de courte durée. Maxime, qui avait cherché la solitude, se promenait alors dans les endroits les plus écartés du parc. Tout en savourant le bonheur dont il allait jouir, il s'assombrit bientôt. Il redescendait dans son passé et, quoi qu'il fît, ce passé l'attristait. Il évoquait lentement, une à une, toutes les femmes qu'il avait connues, mais elles n'étaient plus comme autrefois d'insouciants ou de séduisants souvenirs qui s'offraient à lui. Elles lui apparaissaient plutôt telles

que des ombres voilées de deuil. Elles lui disaient un dernier adieu et il se prenait à penser avec une amertume qui l'étonnait, surtout dans sa situation présente, que c'en était fait et qu'il ne les rencontrerait plus.

Les deux dernières, Emma et Léonie, qui avaient tenu la plus large place dans son existence, lui semblaient, plus encore que les autres, à jamais séparées de lui. Et pourtant il y avait à peine une heure qu'il leur parlait. Il est vrai que c'était pour briser violemment, et sans espoir de les renouer, les liens qui l'attachaient à elles. Certes il l'avait voulu, mais il en gémissait. L'exaltation du combat n'existant plus, il n'avait plus pour elles qu'une indulgente pitié. Il se rappelait aussi les reproches cruels mais justes qu'elles lui avaient faits.

Si elles l'avaient aimé les premières peut-être, si elles ne lui avaient pas résisté, n'était-ce point sa faute autant que la leur? Ne les avait-il point trompées en feignant un amour égal à celui qu'elles lui

portaient? Toutes deux avaient été fidèles et loyales dans l'affection différente qu'elles avaient eue pour lui. Lui seul leur avait fait du mal. N'en était-il pas d'ailleurs ainsi des autres? Ne les avait-il pas, à son heure et selon son caprice, oubliées ou délaissées avec une habileté perfide? Alors, à quoi bon ces amours qui n'aboutissaient qu'à des ruines? Après toute une vie d'égoïsme calculé, de trahisons élégantes, où en était-il arrivé? A un dernier amour qu'il croyait, à la vérité, tout-puissant sur son cœur, mais que des dangers qu'il n'avait pas prévus menaçaient de dénouement funeste. Et cet amour lui-même existait-il? N'était-ce point sa seule imagination qui le créait? Il lui semblait par instants que son cœur était aussi froid qu'un marbre. Il expiait par l'obsession de ce doute qui le prenait, la curiosité fatale et tout empreinte de personnalité à laquelle il s'était livré depuis tant d'années.

Cette volupté de l'âme, qu'il avait poursuivie sans relâche et par toute voie, qu'il n'avait jamais qu'im-

parfaitement goûtée, le fuyait encore au moment où il croyait l'étreindre. Pour la première fois il eut le regret, presque le remords de son passé. Il entrevit de plus nobles buts à l'existence que ces continuels amours se succédant l'un à l'autre d'une façon vulgaire ou coupable. Et, quant à aimer, au lieu de s'égarer à la conquête d'une irréalisable chimère, que n'avait-il choisi, pour l'épouser, une femme digne de lui? N'avait-il pas sous les yeux l'image de ce bonheur facile, sûr et durable, que l'on peut trouver avec la paix de la conscience, avec la sérénité de l'âme dans les sentiers ordinaires de la vie? Adolphe et Isabelle, ces deux jeunes gens qu'il avait vus le matin encore causant doucement, se souriant à chaque regard, ne disposaient-ils point d'un bonheur que ni les événements ni les hommes ne pouvaient leur ravir?

La seule femme que l'on puisse aimer dans une complète sécurité, sans arrière-pensée d'aucune sorte, avec une intime et continuelle jouissance,

n'est-ce pas celle que l'on épouse? Pourquoi n'a-vait-il pas rencontré Lucile plus tôt, ou pourquoi n'était-elle pas libre au moment où il se sentait prêt désormais à l'aimer sans partage?

Maxime se prit en pitié à ce ridicule *pourquoi* qu'il s'adressait, que l'on se dit toujours trop tard dans la vie à l'instant du péril, et dont notre imprévoyance se sert pour accuser la destinée. Comme si cette destinée n'était point pour chacun de nous ce qu'elle doit être! Elle ne se modifie ni au gré de nos désirs ni au gré des circonstances. Elle résulte pour tout homme, non de sa volonté, mais de sa nature, de ses aptitudes et de ses goûts.

A côté de ces maîtresses que Maxime avait tour à tour abandonnées, n'en était-il pas une autre à laquelle il avait toujours été fidèle, dont l'empire sur lui ne s'était point démenti? La mer avec ses grands horizons, ses flots calmes ou en courroux, n'était-elle point cette maîtresse qu'il n'eût pu quitter? S'il eût plus tôt rencontré Lucile, aurait-il pu

rester près d'elle? N'aurait-il pas eu la nostalgie des brises de l'Océan et des terres lointaines?

Certes, en regard de ces désordres du cœur qu'il se reprochait et qui se retournaient aujourd'hui contre lui, il avait vécu sur son navire en pleine liberté, de la vie la plus intelligente et la plus vaillante. De quoi se plaignait-il? De quelques ombres à son bonheur. Est-ce que tout bonheur ne se paye pas? Peu de jours auparavant, il eût souri de ces faibles liens qu'il avait rompus, de ces impuissants obstacles qui se dressaient devant lui. Mais en ce moment, par un soudain revirement de cœur, dans une secrète angoisse de sa pensée, il ne l'osait plus. C'est qu'il ne s'agissait plus de lui seulement : il était par lui-même invulnérable. C'est qu'on allait frapper dans ses bras, peut-être avec acharnement, à coup sûr avec perfidie, une femme toute jeune, craintive, qui n'avait point d'armes pour se défendre, et dont le seul crime était de l'avoir aimé. Il frémissait à cette idée, et la compassion, la co-

lère et l'attendrissement, un âpre sentiment d'affection et de protection exaltée pour Lucile, se partageaient tout son être. Il s'apaisait pourtant et se demandait la cause de cette émotion qui le gagnait avec tant de force.

Dans les premiers instants de cette solitude qu'il avait cherchée, il ne songeait à la lutte que pour vaincre; il n'y songeait plus maintenant qu'avec la crainte d'y succomber. En revenant au château, il éprouvait de ces pressentiments tristes qui ne trompent pas, car ils ne naissent point d'apparences extérieures ni d'une mauvaise disposition de l'âme. Ils sont, pour ainsi dire, le résumé d'une situation grave que l'on a, dans une lente méditation, envisagée sous toutes ses faces et dont les chances heureuses sont moindres que les dangers.

Il allait déboucher des épaisses futaies du parc, dans les massifs en parterre qui entouraient la façade du château d'un large demi-cercle, lorsqu'il vit Adolphe venir de son côté. A l'aspect du jeune

homme dont le pas était rapide et la physionomie soucieuse, Maxime eut un serrement de cœur. Il lui sembla que le malheur qu'il redoutait s'avançait vers lui.

— Je vous cherchais, mon cher comte, lui dit Adolphe.

Maxime était de ces hommes que la grâce et la politesse des manières n'abandonnent jamais, même au milieu de vives inquiétudes. Il répondit à M. de Mélin avec son affabilité ordinaire :

— Serais-je assez heureux pour que vous ayez quelque chose à me demander ?

— Je me bats et je viens vous prier d'être mon témoin.

Ce n'était point à cela que s'attendait Maxime. Il lui paraissait certainement étrange que M. de Mélin eût une querelle, mais il ne voyait aucune raison pour que Lucile en fût la cause. Cette querelle n'avait pu surgir par un accident fortuit, qu'avec quel-

que châtelain des environs. Il respira donc et montra seulement une réelle surprise :

— Vous vous battez, dites-vous, et avec qui ?

— Avec M. de Tirlay.

Maxime tressaillit à ce nom, qui était si loin de sa pensée :

— Et pour quel motif?

— Je vous prierai, monsieur le comte, de ne pas m'interroger.

— Ah! fit Maxime.

Ses craintes lui revinrent, et il se tut pendant quelques secondes. Il réfléchissait. Toutefois, au lieu de l'éclairer, la discrétion même d'Adolphe l'égara. Il ne pouvait deviner comment madame Davenel était mêlée à la querelle de M. de Tirlay et de M. de Mélin; il se confirma dans la pensée qu'elle y était tout à fait étrangère. Il s'imagina qu'une altercation malheureuse était survenue au sujet du prochain mariage entre M. de Tirlay, le tuteur d'Isabelle, et le fiancé de la jeune fille. Les deux

hommes lui avaient semblé froids l'un pour l'autre. Il y avait là quelque malentendu à faire cesser.

Aussi ce fut dans ce sens qu'il répondit au jeune homme. Il espérait en même temps le voir sortir de sa réserve.

— Monsieur de Mélin, lui dit-il, je ne rends pas de service à demi. Vous croyez devoir me taire la cause de votre querelle? Je n'insiste plus pour la savoir. Pourtant j'ai le droit de vous adresser une question. Vous vous battez avec le tuteur de la jeune fille qui doit dans quelques jours devenir votre femme. Ceci est grave. Dans votre conscience et sur votre honneur, n'est-il pas possible d'arranger cette affaire?

— Non, monsieur; j'espère cependant que cette rencontre, dont je pourrai peut-être plus tard vous faire connaître le sujet, n'influera en rien sur les intentions bienveillantes de madame la marquise de Cessac et sur les vôtres à mon égard. A moins

que je ne sois tué pourtant, continua-t-il en souriant ; mais je compte bien ne pas l'être.

— N'en parlons donc plus, fit Maxime. Avez-vous l'habitude des armes?

— Suffisamment.

— Vous savez que M. de Tirlay a la réputation d'un très-fort tireur.

— Je le sais.

— Et quel est l'insulté?

— C'est lui.

— Il usera probablement alors du droit qu'il a de choisir les armes. A tout hasard, avez-vous quelque préférence pour l'épée ou le pistolet?

— Aucune.

— Voulez-vous que j'aille trouver M. de Tirlay?

Adolphe hésita un moment; mais il pensa que M. de Tirlay se tairait avec plus de soin encore qu'il ne le faisait lui-même.

— Je vous en serai reconnaissant, dit-il. Je pense que de son côté il a fait prévenir MM. d'Am-

bly, dont le château n'est qu'à deux lieues d'ici.

— Quel est votre second témoin ?

— Je vais de ce pas prier le docteur Hersent de m'en servir. C'est d'ailleurs, en dehors de l'amitié qu'il veut bien me porter, un témoin indiqué par la situation, car ses soins peuvent nous être nécessaires. Au revoir donc, monsieur le comte, et merci !

Il s'éloigna ; mais, au bout de quelques pas, il revint :

— Si vous voyez mademoiselle Isabelle, pas un mot de tout ceci, n'est-ce pas !

— Soyez tranquille.

Malgré la recommandation d'Adolphe, le premier soin de Maxime fut de chercher Isabelle. Il n'avait point l'intention de lui rien apprendre du duel si elle l'ignorait ; mais elle pouvait être au courant de quelques-unes des circonstances qui l'avaient rendu nécessaire, et il lui serait facile de la faire parler. La légère hésitation de M. de Mélin, quand il lui

avait proposé d'aller trouver M. de Tirlay, le tourmentait. Il avait hâte d'être entièrement rassuré, ou, s'il avait quelque malheur à redouter, de se placer le plus tôt possible en face d'un danger qu'il pût combattre et d'un destin qu'il essayât au moins de conjurer. Il ne tarda pas à rencontrer Isabelle. La jeune fille le cherchait elle-même, car elle l'avait vu de loin causer avec Adolphe. Elle accourut à lui tout émue.

— Qu'avez-vous, mon enfant? lui dit Maxime.

— Qu'est-ce que M. de Mélin vous disait donc?

— Rien, nous causions.

— Vous me trompez, mon cousin; je suis sûre qu'il s'agit d'un duel. Il vient de se quereller avec M. de Tirlay, je le sais.

— Comment l'avez-vous appris?

— Ils étaient ensemble. J'ai entendu des éclats de voix, et ils se sont séparés en se disant d'un ton menaçant : « A bientôt! »

— A quel propos cela est-il arrivé?

— Je ne le sais pas. Je rentrais avec madame Simeuil dans son appartement. Ces messieurs en sortaient avec Lucile. Elle donnait le bras à M. Adolphe. Elle était toute tremblante. Sans doute l'altercation de M. de Tirlay et de M. de Mélin l'avait effrayée.

Maxime avait écouté Isabelle en pâlissant. Ainsi Lucile était là. C'était chez madame Simeuil que la scène avait eu lieu. Madame Simeuil avait dû attirer Lucile dans quelque guet-apens. Il se rappela les attentions de M. de Tirlay pour Lucile. Ne les avait-il pas déjà vaguement soupçonnées? Elles lui apparurent en traits de feu. Madame Simeuil avait dû les voir dès longtemps, et, prompte à son œuvre de vengeance en ces dernières heures qui lui restaient, elle avait dû tenter de leur venir en aide. Puis Adolphe, sans doute, était arrivé, appelé par les cris, par la résistance de Lucile.

Ah! tout s'expliquait d'une façon horrible et claire. Insensé qu'il était! Il s'était complu pendant

sa longue promenade à de mélancoliques rêveries, tandis qu'à deux pas de lui son amour, son bonheur, la vie peut-être de Lucile étaient en question. Il avait cherché de puériles raisons à la querelle de M. de Mélin et de M. de Tirlay, lorsqu'elle avait pour seul motif l'outrage qui lui était fait à lui-même. Et quel outrage! Ah! madame Simeuil avait eu raison. Le comte d'Arbray, cet invulnérable héros de l'amour, était atteint en plein cœur. Il chancela un moment sous le coup, puis voulut savoir toute la vérité, quelle qu'elle fût. Il le voulut, sans compter avec la souffrance qui pourrait résulter pour lui de cette curiosité farouche avec laquelle il allait interroger un malheur accompli.

Cela fait, il se substituerait à M. de Mélin. M. de Tirlay n'en serait point quitte pour se mesurer avec un jeune homme, champion chevaleresque, mais insuffisant, et, après tout peut-être, la première ardeur passée, peu soucieux d'une cause qui n'était pas la sienne. Il aurait devant lui, pour le frapper

et le punir, l'homme qu'il avait réellement offensé et qui saurait jusqu'au bout laver son offense.

— Rassurez-vous, ma chère Isabelle, dit Maxime à la jeune fille, M. de Mélin ne se battra pas.

— Vous voyez donc bien qu'il doit se battre ! répondit Isabelle.

— Il ne se battra pas, je vous le jure. Isabelle, continua-t-il d'une voix brève, voulez-vous prier madame Davenel de venir me parler. Excusez-moi auprès d'elle si je ne vais pas la trouver moi-même au salon. Mais j'y rencontrerais ma tante et des étrangers.

— Mon cousin, la voici justement qui vient. Mais comme elle est pâle ! Qu'est-ce qu'elle fait donc?

Lucile, en effet, venait de ce côté. Elle était vêtue d'une robe de mousseline blanche serrée à la taille par une ceinture bleue dont les bouts flottaient en larges rubans. Son visage avait une expression incertaine, triste, presque égarée. Elle marchait lentement et s'arrêtait après quelques pas pour cueillir

une fleur. Elle l'effeuillait, se baissait pour la ramasser, la jetait encore, puis en cueillait une autre. Elle se parlait tout bas et s'avançait toujours sans apercevoir Isabelle et Maxime.

Isabelle, s'effrayant un peu de la voir ainsi, lui cria :

— Lucile !

La jeune femme releva la tête et répondit :

— Qui m'appelle?

— Mais c'est moi, reprit Isabelle. Ne me voyez-vous pas ?

— Ah ! oui, c'est vous, Isabelle, dit Lucile d'un air surpris et distrait.

Elle regarda le comte.

— Bonjour, monsieur d'Arbray, fit-elle.

Puis, avec un sourire caressant :

— Bonjour, Maxime.

— Maxime ! répéta Isabelle interdite.

— Ma chère Isabelle, je vous en prie, laissez-moi seul avec madame Davenel.

— Et vous m'assurez que je n'ai rien à redouter pour M. de Mélin ?

— Ne craignez rien. Je me charge de tout.

Lucile s'était remise à cueillir des fleurs. Elle avait sur les lèvres un vague sourire. Elle parlait toujours à demi-voix, sans qu'on pût distinguer ses paroles, les sourcils un peu froncés, avec de petits mouvements de tête. Ses yeux bleus, grands ouverts, le regard atone, ne semblaient pas s'inquiéter de la présence de Maxime. Pauvre Lucile ! Deux ou trois fois déjà, il l'avait vue ainsi. La terreur et le chagrin, quand ils la frappaient, s'emparaient d'elle tout entière et faisaient vaciller sa raison. Était-ce donc l'âme éperdue et craintive qui s'enfuyait, laissant le corps vivre au hasard d'une vie indécise et fiévreuse ? ou n'était-ce point le corps, violemment brisé ou surexcité dans ses fibres les plus intimes, qui se soustrayait au contrôle de l'âme.

C'étaient là ces crises nerveuses qui déjouaient la

science d'Hersent et dont il s'inquiétait. Maxime, devenu triste, regardait la jeune femme. La tendresse et la pitié s'émouvaient dans son cœur. Lucile avait alors dans sa pose alanguie un charme attendrissant. Sa délicate beauté brillait d'un éclat bizarre et qui n'était plus de ce monde. Tandis que son esprit errait sur les limites de la raison et de la folie, elle apparaissait elle-même flottant entre le rêve et la réalité, semblable à ces héroïnes des grands poëtes que la mort, prête à les toucher de son aile, rend plus sereines et presque diaphanes en les transfigurant. N'avait-elle point le pâle sourire d'Ophélie, et, comme elle, ne tressait-elle pas des couronnes de fleurs?

Maxime attendait, le cœur serré d'angoisses. Instruit par Hersent, il savait que l'équilibre se rétablirait peu à peu dans cette organisation troublée. Fort de sa propre expérience, il espérait que son affection, si puissante sur Lucile, ramènerait au calme et au sentiment de la vie réelle l'âme exaltée

de la jeune femme. Quand il crut le moment venu, il appela Lucile.

Lucile le regarda et lui dit :

— Qui êtes-vous ?

— C'est moi, Maxime, ton ami.

Elle l'examina d'un air défiant.

— Je ne sais pas si vous êtes Maxime. Vous voulez peut-être me tromper.

Puis, comme il s'avançait vers elle, elle se recula en disant :

— Laissez-moi, laissez-moi.

Mais il lui prit les mains et l'attira sur sa poitrine :

— Lucile, mon enfant, mon enfant, ma bien-aimée, reviens à toi. Je suis bien Maxime. Regarde mes yeux. Est-ce que mes yeux te tromperaient? Ne reconnais-tu pas ma voix ? Est-ce que ce ne sont pas mes mains qui serrent les tiennes? Est-ce qu'un autre t'envelopperait ainsi de ses caresses et de son amour?

Le corps de Lucile se détendit. L'intelligence revint pour un instant à son regard.

— Oui, c'est vous, Maxime, c'est bien vous. C'est que je n'ai pas ma raison maintenant, et puis c'est que j'ai si peur d'un autre, de lui, de celui qui est là, là !

Sa voix s'animait par saccades.

— Je le vois, vous l'empêcherez de venir jusqu'à moi.

— Oui, je l'en empêcherai. Mais de qui veux-tu parler ? qui est-ce ?

— Vous ne le voyez donc pas ? dit-elle avec impatience. C'est M. de Tirlay.

— Que t'a-t-il fait ?

Elle secoua la tête.

— Me me le demandez pas ; ne parlons plus de cela.

— Lucile, je veux le savoir ; je veux que tu me le dises.

Il avait pris le ton du commandement. Elle se

soumit tout de suite, et, avec un empressement timide plein de prières :

— Je vais te le dire, mais ne me gronde pas. Je te jure que je n'ai rien à me reprocher.

Et elle regardait toujours droit devant elle avec effroi, comme si M. de Tirlay eût été réellement sous ses yeux.

— J'attends, dit Maxime.

Il la voyait encore sous l'empire de l'hallucination, et, au risque de la faire souffrir, il l'interrogeait. Il aimait mieux tout savoir ainsi que de la soumettre à un interrogatoire qui l'eût humiliée, dont il eût rougi. D'ailleurs, elle n'avait qu'en apparence conscience de sa souffrance. Dans ce transport du cerveau, dont les sensations répercutées se traduisent en images visibles qui semblent se détacher de nous-mêmes et flottent devant nos yeux, l'âme absente ne perçoit pas ces désordres du corps et ne les ressent pas. Le corps seul se meut, obéissant au jeu automatique de ses organes. Les yeux

croient voir encore dans toute son horreur ce qui les a épouvantés. La bouche répète les mêmes paroles qu'elle a prononcées. C'est le souvenir qui en arrive à un tel degré d'intensité, qu'il se fait action.

Ainsi parlent, se lèvent et agissent les somnambules sous l'impulsion du rêve qui ressuscite pour eux les faits de leur existence de la veille. Lucile parla par secousses, oppressée, haletante, avec cette souveraine magie de la sensation, qui, n'étant plus contrôlée, diminuée ou modifiée par l'intelligence, se produit dans toute sa manifestation vivante.

Elle raconta que, le soir précédent, elle avait rencontré M. de Tirlay dans le parc, qu'il lui avait pris les mains et les lui avait serrées à lui faire mal. Mais, ce soir-là, elle s'était échappée et il n'avait pas osé la poursuivre.

— Oui, murmura Maxime. C'est quand elle est venue en tremblant se réfugier près de moi. Mais aujourd'hui? dit-il tout haut.

Lucile continua. Elle fit le récit de la scène qui

avait eu lieu entre elle et M. de Tirlay dans l'appartement de madame Simeuil. Elle peignit, en accompagnant ses paroles d'une pantomime effrayante et naïve, la lutte qu'elle avait soutenue jusqu'au moment où M. de Mélin était accouru à ses cris.

— Mais ce n'est pas tout, fit-elle avec accablement; ce n'est pas fini. Il me l'a dit, et, dans ce moment encore, il me menace. Tu ne l'entends pas? Oh!

— Lucile, dit Maxime, ne regarde pas là-bas. Cache ta tête dans ma poitrine. Là! calme-toi. Sois tranquille, pauvre femme, je te débarrasserai de cet homme.

Alors, comme si la vision eût soudainement disparu, Lucile releva la tête, passa les mains sur son front et reconnut Maxime. La crise nerveuse avait cessé.

— C'est vous, Maxime, dit-elle. J'ai bien mal à la tête. Mais comment suis-je ici? J'ai été malade, n'est-ce pas?

— Un peu; mais ne t'inquiète pas. Hersent, tu le

sais, assure que cela ne signifie rien. Dis-moi, Lucile, tu m'aimes?

— Oui, je t'aime.

— Veux-tu être franche avec moi?

— Que veux-tu me demander?

Il voulait savoir si tout ce qu'elle venait de dire sans en avoir conscience était réel. Il le lui répéta simplement, comme si ce n'eût point été d'elle-même qu'il le tenait, et avec autant de calme qu'il lui fut possible d'en avoir. Pour éviter à Lucile de nouvelles terreurs, il ne voulait point qu'elle se doutât des résolutions qu'il avait prises. Lucile, cependant, l'écoutait confuse et en rougissant.

— Oui, répondit-elle, tout cela est vrai.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

— Parce que j'ai craint de te faire de la peine. Mais, reprit-elle en sursaut, comment sais-tu tout cela? qui t'en a instruit?

— Tout à l'heure, pendant que tu étais malade, tu as parlé.

— Ah! c'est donc vrai, qu'il y a des moments où je crois voir des gens qui ne sont pas là, où je parle sans me rappeler plus tard ce que j'ai dit?

Elle frissonna.

— C'est que je suis bien malade, alors!

— Non. Tu as seulement des crises nerveuses, et ce qui se produit pendant ces crises n'a rien d'extraordinaire; mais c'est mal à toi de ne pas tout me dire.

— Pardonne-moi : je te dirai tout; tu me conseilleras, tu me protégeras. En revanche, fit-elle en s'arrêtant, tu me promets de ne point chercher querelle à M. de Tirlay.

— Lucile!

— Tu n'en feras rien, poursuivit-elle en parlant vite. Maxime, tu n'as pas le droit de profiter des paroles que j'ai dites, malgré moi, dans une espèce de délire. Si j'ai confiance en toi, si je ne te cache rien, tu n'as pas le droit de t'armer de mes paroles. J'aurais pu, je pourrais ne rien te dire. Pense donc,

si tu courais quelque danger, je croirais que c'est moi qui t'y ai exposé.

— Ne te reproche jamais cela. Je ne me servirai pas des confidences que tu me feras.

— Ah! Maxime, j'y songe. J'étais si effrayée lorsque M. de Mélin est arrivé, que je ne me souviens que confusément de ce qui s'est passé. Il aura peut-être provoqué M. de Tirlay. Ils vont peut-être se battre. Ce serait affreux! Il faut que je le sache. Madame Simeuil revenait précisément chez elle, accompagnée d'Isabelle; elle doit savoir s'il n'y a pas eu de provocation.

— Oui, va, Lucile, fit d'abord Maxime, qui maintenant avait hâte de la voir partir.

Mais, au nom de madame Simeuil, il la rappela. Il était tellement sûr de la complicité d'Emma, qu'il avait négligé de s'informer d'elle. Néanmoins, il pensa que Lucile lui apprendrait peut-être certains détails qu'il avait intérêt à savoir.

— Tu étais donc chez madame Simeuil, lui dit-il, lorsque M. de Tirlay est venu ?

— C'est-à-dire qu'il y était quand je suis arrivée. Je venais chercher des dentelles que madame d'Hérisy voulait voir. Madame Simeuil est alors sortie pour les porter elle-même. Elle aurait bien dû voir pourtant que c'était contre mon gré que je restais avec M. de Tirlay.

— Ah ! murmura Maxime, elle l'a vu. C'est elle qui a tout fait. Écoute, reprit-il, jusqu'au départ de madame Simeuil, et ce départ ne tardera pas, promets-moi d'être en garde contre tout ce qu'elle te proposera.

— Je te le promets. Mais pourquoi m'en veut-elle ? Parce qu'elle t'aime, sans doute, et qu'elle est jalouse. Mais tu ne l'aimes pas, toi ?

Elle le regardait avec beaucoup de confiance et un peu de crainte. De son côté, il la contempla quelques secondes; puis, d'une voix profonde, remplie d'une tristesse et d'une émotion qu'il ne put contenir :

— Ah ! ma Lucile, répondit-il, je n'aime que toi, et, avant de te connaître, je ne savais point ce que c'était qu'aimer.

Elle lui dit adieu et s'éloigna rapidement dans la direction du château. Alors, comme s'il eût secoué d'importunes pensées, il releva sa tête, qu'il avait inclinée, et dit avec un geste de menace :

— A nous deux maintenant, monsieur de Tirlay !

V

Maxime n'avait jamais été jaloux. Les hommes qui ont été beaucoup aimés ne le sont pas. Cela vient de ce qu'ils n'aiment pas eux-mêmes. Les passions qu'ils inspirent ne les laissent point insensibles, mais ils n'y goûtent que de tranquilles jouissances. Ils ont cette heureuse philosophie du cœur qui s'applaudit d'un succès, mais qui se console d'un revers. Qu'une femme cesse de les aimer, ils ne la regrettent point trop. Le plus souvent, son

affection persistante leur était un peu à charge, et ils entrevoyaient déjà qu'une autre femme leur plairait davantage.

Donnant beaucoup moins qu'ils ne reçoivent, ils se contentent d'effleurer les émotions de l'amour, car ils redouteraient quelque fatigue à les approfondir. Ils s'installent ainsi, comme avait fait Maxime, dans un égoïsme bienveillant et poli, et ne se servent qu'au profit de leur vanité et de leurs plaisirs de cette séduction que la nature a mise en eux. Ils la pratiquent cependant par habitude et par goût, et l'élèvent à la hauteur d'un art exquis, où ils se font gloire d'exceller. Seulement, quand l'heure d'aimer est venue pour eux, cette fragile armure de scepticisme et de tiédeur dont ils se croyaient revêtus tombe tout entière. Il en est alors d'un homme intelligent et fort dont le cœur, autour duquel se sont jouées en vain de légères flammes, n'a point battu jusque-là, comme d'une statue de marbre admirablement sculptée que viendrait ani-

mer la flamme vivante dérobée au ciel par Prométhée.

Cet homme marche d'un seul coup dans la plénitude et la grandeur de la passion. Il en a les enivrements et les angoisses, les emportements et les terreurs. Certes, dans le plus extrême amour, si l'on s'interroge avec sincérité, ce n'est que soi-même que l'on aime. Ce qui le prouve, c'est que nous cessons d'aimer sans que rien ait changé dans l'objet de notre amour. Mais cet égoïsme, à sa plus haute puissance, n'en est pas moins fécond. Il embrasse de ses liens les plus étroits, les mieux serrés, une autre existence que la nôtre. Il s'attache à elle de toute l'expansion de notre âme, de toutes les forces de notre être. Cette autre existence nous appartient dès lors. Rien de ce qui la touche ne nous demeure étranger. Qui la frappe nous frappe. Qui la menace nous devient ennemi. Nous l'absorbons si intimement, qu'il nous semble monstrueux qu'on puisse nous en dérober quelque chose. Nous ne lui per-

mettons pas à elle-même de se mouvoir en dehors du cercle d'affection où nous la tenons enfermée. Elle ne doit pas avoir d'autres sensations que celle qu'elle nous donne ou qu'elle reçoit de nous.

La jalousie est née. Passion aveugle, tour à tour misérable et sublime, qui nous fait nous précipiter avec joie dans un gouffre si nous sauvons ainsi l'existence à laquelle nous nous sommes dévoués, et qui nous arme sans pitié contre cette existence si elle se soustrait au pacte que nous avons conclu avec elle. Bien que Maxime n'en fût pas réduit, comme madame d'Hérisy et madame Simeuil, à suivre les perfides conseils de la jalousie, il en écoutait pour la première fois les hautains ressentiments. A la seule pensée de M. de Tirlay et de ses insolentes tentatives, son sang bouillonnait.

Un homme avait osé porter sur Lucile ses mains hardies. Maxime en frémissait de rage. En d'autres

temps et s'il ne se fût point agi de madame Davenel, il eût jugé l'attaque de M. de Tirlay, si déloyale qu'elle fût, avec l'indulgente morale du monde. Il l'eût mise sur le compte de la passion, peut-être même du désir, et il eût passé outre. Incapable d'une telle conduite, il eût couvert de la facile et dédaigneuse absolution de l'homme à qui aucune femme ne résiste, les menées audacieuses ou souterraines que le déclin de l'âge ou l'impuissance d'être aimé rendent indispensables au séducteur émérite qui veut triompher encore.

Mais, en se retraçant la résistance de Lucile, les pleurs qu'elle avait versés, la commotion profonde qu'elle avait éprouvée et qu'il avait vue se traduire chez la jeune femme en un éloquent et navrant désordre de son âme et de ses sens, il ne regardait plus M. de Tirlay que comme un lâche assaillant à qui il allait demander raison de sa conduite.

De motifs à lui donner, il n'en cherchait point. Il

se sentait au-dessus de cette niaise difficulté que l'on a d'ordinaire pour avouer ou pour nier une femme. Il se proclamerait du droit de son amour et de son orgueil offensé le défenseur de Lucile, et s'inquiétait peu de ce qu'on y pourrait trouver à redire. Ce fut dans ces dispositions qu'il rentra au château et s'informa de M. de Tirlay. On lui dit qu'il était monté à cheval, il y avait environ une heure, et qu'il était allé faire une visite à MM. d'Ambly.

Ainsi qu'Adolphe l'en avait instruit, M. de Tirlay s'était donc rendu auprès de ces messieurs pour les prier d'être ses témoins. Il fallait au moins une heure pour qu'il fût de retour. Maxime, qui n'avait point salué de la journée la marquise de Cessac, voulut profiter de ces instants qu'il avait libres pour lui rendre ses devoirs.

Il savait trouver auprès d'elle, au salon, Isabelle et Lucile, ainsi que madame d'Hérisy et madame Simeuil; il n'était point fâché de voir quelle était

l'attitude de chacune d'elles. La marquise, toujours un peu souffrante, le reçut avec bonté. Elle était étendue sur un canapé et le retint assez longtemps à son chevet.

Tout en causant avec sa tante, Maxime rassura d'un signe de tête Isabelle, qui le regardait d'un air inquiet, et sourit à Lucile. La jeune femme, très-pâle, n'était point encore remise des émotions violentes qui l'avaient accablée. Elle avait par instants de rapides frissons qui lui parcouraient tout le corps, et quelque chose de vague et d'effrayé dans le regard.

Cependant, la présence de Maxime la calmait, et elle reprenait peu à peu ses couleurs. Léonie et Emma travaillaient à quelque distance et ne se mêlaient que rarement à la conversation. Madame Simeuil semblait surtout épier madame d'Hérisy, qui, le sein gonflé et les yeux rouges de larmes mal essuyées, baissait la tête sur son ouvrage. Parfois Léonie tressaillait et implorait Maxime d'un coup

d'œil. On eût dit qu'elle le suppliait, par ce regard tout chargé de remords et d'anxiété, de venir à elle et d'écouter quelque confidence qu'elle avait à lui faire. Mais Maxime, tout occupé de Lucile, ne faisait pas attention à Léonie.

Madame Simeuil, les yeux secs, la lèvre dédaigneusement plissée, observait alors sa compagne. Elle devinait, en effet, que Léonie se repentait déjà d'avoir écrit à M. Davenel et voulait en prévenir Maxime. Pour sa part, elle regrettait amèrement d'avoir livré à madame d'Hérisy la lettre de Lucile. Depuis que la tentative de M. de Tirlay avait échoué, cette lettre était pour Emma la seule arme qui lui restât. Et cette lettre n'était plus dans ses mains. Elle cherchait les moyens de la recouvrer, et ne pouvant, devant la marquise de Cessac, entretenir madame d'Hérisy à ce sujet ni essayer de ranimer en elle une haine prête à s'éteindre, elle la pressait à voix basse de sortir avec elle. Une fois seule avec madame d'Hérisy, elle espérait reprendre tout son

empire sur cette femme à la fois faible et violente. Léonie l'entendait, mais ne lui répondait pas. Ce fut alors que Maxime prit congé de la marquise, salua les femmes et partit. Il était quatre heures, et, M. de Tirlay ne pouvant tarder à revenir, il voulait aller à sa rencontre.

Dès qu'il ne fut plus là, madame Simeuil se leva et dit d'un ton impatient, presque impérieux, à madame d'Hérisy :

— Venez. Je vais vous donner le livre que vous m'avez demandé.

Léonie se leva, et les deux femmes se disposaient à quitter le salon lorsque la marquise appela madame Simeuil, et, par un caprice de vieille femme qui s'ennuie, la garda près d'elle à causer.

— Vous rejoindrez tout à l'heure madame d'Hérisy, lui dit-elle. Il n'y a que vous qui soyez un peu gaie aujourd'hui.

Emma, quelque envie qu'elle eût de suivre Léonie, se vit contrainte à rester. Quant à Maxime, il

s'était, pendant ce temps-là, rendu rapidement à l'extrémité de la grande avenue du parc, par où devait arriver M. de Tirlay.

Il y était depuis quelques instants lorsqu'il s'entendit appeler. Il se retourna, vit madame d'Hérisy et ne réprima pas un geste d'ennui.

— Que me voulez-vous ? lui dit-il.

Elle était oppressée et abattue. Elle répondit :

— J'ai à vous parler.

— Je ne puis malheureusement, madame, vous écouter maintenant.

Et Maxime fit quelques pas en avant.

— Il le faut pourtant, reprit Léonie d'une voix plus ferme, car il y va de cet amour même auquel vous m'avez sacrifiée.

Maxime, dont toutes les pensées étaient à Lucile, ne se souvenait déjà plus que, le matin, il avait déclaré à Léonie que c'était madame Simeuil qu'il aimait. Aussi ne put-il s'empêcher de répondre :

— Qu'avez-vous à me dire?

— Ah! fit-elle, vous vous arrêtez. Eh bien, ce matin, quand je vous ai quitté, poussée par le chagrin, par la jalousie, j'ai envoyé une dépêche à M. Davenel. Je lui ai dit qu'il fallait qu'il revînt, à tout prix, pour son honneur. Dans une heure peut-être, il sera ici.

La mémoire revint alors à Maxime. Il n'avait point avoué à madame d'Hérisy son amour pour Lucile. Quoique l'arrivée possible de M. Davenel, à laquelle il était loin de s'attendre, lui inspirât de vives inquiétudes, il voulut payer d'audace vis-à-vis de Léonie.

— M. Davenel, dit-il, soit, madame. Que m'importe?

— Que vous importe? c'est vrai, fit-elle amèrement. Ce n'est point madame Davenel, c'est madame Simeuil que vous m'avez dit aimer, ce matin. Mais, en revanche, vous m'avez dit que vous ne m'aimiez plus, moi. A partir de ce moment, je n'ai

pas eu besoin de m'y reprendre à deux fois pour savoir qui vous aimiez.

Maxime crut de la part de Léonie à une nouvelle scène de pleurs et de reproches. Et il n'avait ni la volonté ni le temps de la subir.

— Vous pouvez, madame, fit-il froidement, supposer ce que vous voudrez. M. Davenel, dites-vous, sera ici dans une heure. C'est vous qui l'aurez fait revenir. Vous pourrez compléter votre œuvre en accusant sa femme.

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria Léonie.

Mais Maxime s'inclina en lui disant :

— Pardonnez-moi, madame, je suis très-pressé.

Et il se mit promptement en marche.

Il ne pensait pas que Léonie osât le retenir ; mais elle s'élança vers lui, et, lui saisissant le bras, s'écria d'un ton de menace et de prière, à la vérité duquel il n'y avait pas à se méprendre :

— Tenez, ne partez pas avant de me redemander

la preuve que j'ai entre les mains, car je serais capable de la montrer au mari.

Pour la seconde fois, Maxime s'arrêta. Il comprit que, quel que fût le danger que madame d'Hérisy pouvait lui faire courir, ce danger était réel. Il ne se départit pourtant point de son impertinence railleuse et lui dit :

— Une preuve ! je serais curieux de savoir laquelle.

— C'est une lettre qui n'a que deux lignes, monsieur le comte.

Et elle lui tendit la lettre qu'il avait écrite à Lucile pour la prévenir de son arrivée à Cessac.

Maxime ne la prit pas. Il lui avait suffi d'un coup d'œil pour reconnaître le fatal billet. Refoulant en lui le trouble et la douleur qui le gagnaient, il resta immobile. Il était d'ailleurs trop fier pour accepter cette lettre. Peut-être aussi sentait-il que la femme qui la lui tendait était à sa discrétion. Loin de lui

rien devoir, il pouvait la réduire à l'impuissance en l'accablant de son mépris.

— Je ne nie plus, madame, lui dit-il. J'aime madame Davenel et je n'ai point regret de ne vous plus aimer, car vous seriez indigne de l'affection d'un galant homme. Pour que cette lettre soit en votre pouvoir, il faut, en effet, qu'elle ait été volée à madame Davenel.

Mais Léonie se redressa sous le coup.

— Monsieur, dit-elle, cette lettre ne lui a pas été volée ; elle lui a été prise. Notre point d'honneur à nous autres femmes n'est pas le vôtre. Quand nous nous soupçonnons une rivale, nous n'hésitons point sur les moyens d'éclaircir nos soupçons. Nous allons droit au but. Tant pis pour cette rivale. Qu'elle se garde. C'est madame Simeuil qui a pris cette lettre à votre maîtresse, et elle a eu raison. J'eusse fait comme elle si, aussitôt qu'elle, je me fusse sentie trahie.

Maxime frappa du pied et serra les poings.

— Ah! c'est elle encore qui a fait cela? s'écria-t-il.

— Oui, c'est moi, fit tout à coup derrière lui une voix insolente et calme.

Il se retourna et vit madame Simeuil. Dès qu'elle avait pu quitter la marquise, Emma s'était mise à la recherche de madame d'Hérisy, l'avait de loin aperçue avec Maxime, et, devinant l'entretien qu'ils pouvaient avoir, s'était légèrement glissée le long des arbres, jusqu'à l'endroit où ils se trouvaient. Elle avait attendu, à demi cachée à quelques pas d'eux, sans que ni l'un ni l'autre, animés comme ils l'étaient, se fussent doutés de sa présence. Elle intervenait pour le soin de sa propre vengeance au moment où elle se voyait abandonnée de Léonie.

— Oui, c'est moi, dit-elle en bravant Maxime du regard.

Et, s'adressant à madame d'Hérisy :

— Madame, vous ne feriez pas de cette lettre

l'usage que vous m'aviez promis d'en faire. C'est moi qui vous l'ai donnée : rendez-la-moi.

— Vous vous trompez, dit Maxime, c'est à moi que madame d'Hérisy va la donner.

Mais Emma se plaça rapidement entre madame d'Hérisy et lui, et, avec l'explosion d'une colère trop longtemps contenue, avec cette abondance de paroles qui se plie à tous les mouvements de l'ironie et de la haine, elle s'écria :

— Ne donnez pas cette lettre, madame. S'il vous plaît de renoncer à votre vengeance, ne me désarmez pas, moi. Que le ressentiment de l'une de nous deux supplée du moins à la faiblesse de l'autre ; qu'il ne soit pas dit que cet homme nous aura prises et quittées à son gré. Quoi, vraiment ! si je ne m'abuse point sur notre rôle à toutes deux, nous aurions servi, moi aux plaisirs, vous aux fantaisies d'imagination de M. le comte d'Arbray, et, de l'instant où il ne veut plus de nous, tout serait dit. Cela ne vous révolte pas, madame ? — Non, non, mon-

sieur, les amours assouvis et dédaignés dont vous semez votre vie ne sont point semblables aux roses effeuillées dont on jonche, en un jour de fête, le chemin du triomphateur. Ils ne se laisseront point fouler à vos pieds. Ils se dresseront dans votre route à venir comme autant d'obstacles, et, lorsque vous prétendrez au bonheur d'un nouvel amour, ils vous diront : « Le bonheur n'est plus fait pour toi. » Gardons cette lettre, madame, gardons-la bien. Il faut que le mari sache tout. Il faut pour notre vengeance qu'il puisse croire à la trahison en la touchant du doigt!

Pendant que madame d'Hérisy, indécise, tenait toujours la lettre à la main, Maxime, qui, dans une sombre attitude, avait écouté Emma jusqu'au bout, la couvait maintenant d'un œil ardent et fixe et la forçait à baisser les yeux.

— Je vous ai laissé parler, madame, lui dit-il. J'étais curieux de savoir de quel front vous m'aborderiez et jusqu'où pourrait aller votre audace.

Il s'arrêta, et, désignant Léonie :

— Certes, je suis coupable, envers madame surtout, peut-être même envers vous, continua-t-il, je ne m'en défends pas. Mais, quoi que vous en disiez, il est quelqu'un de plus infâme qu'un homme infidèle aux femmes qui l'ont aimé, c'est la femme qui livre une autre femme.

Madame Simeuil frissonna. Maxime se doutait-il déjà qu'elle avait été la secrète complice de M. de Tirlay ? Mais elle réfléchit que ce ne pouvait être là qu'une présomption de sa part et elle répliqua hardiment :

— Je livre madame Davenel à son mari parce qu'elle l'a trompé. Si c'est un droit que je m'arroge, la société que les hommes ont faite se l'est bien arrogé à l'égard de toutes les femmes. Que mes fautes, à leur tour, retombent un jour sur ma tête, j'y consens.

— Ce n'est point à son mari, madame, que vous avez d'abord songé à livrer madame Davenel. C'est

à un autre homme, c'est à M. de Tirlay que vous l'avez livrée lâchement par guet-apens.

A cette accusation si nette, madame Simeuil, quel que fût l'empire qu'elle eût sur elle-même, se troubla et rougit. Maxime ne la quittait pas des yeux, et, de moment en moment, elle se sentait rougir davantage. Il la contemplait dans sa défaite, et ses lèvres se courbaient sous un sourire de mépris. Qu'importait à Emma qu'il n'eût pas de preuve positive contre elle, son trouble et sa rougeur la dénonçaient assez. Alors, par une de ces réactions qui lui étaient familières, avec l'impudence du crime qui se voit découvert, elle secoua toute honte.

— Vous savez tout cela, dit-elle. Eh bien, je n'ai qu'un regret : c'est que ma trame ait été rompue. Aucun coup ne vous atteignait plus sûrement.

Maxime ne répondit même pas. Il prit Léonie par la main, et, l'écartant d'Emma :

— Ne restez pas plus longtemps à côté de cette

femme, madame, ou je vous croirais de complicité avec elle.

— Monsieur d'Arbray, fit Léonie, voici la lettre.

Madame Simeuil regarda Léonie avec pitié.

— Faiblesse et sottise, dit-elle.

Puis, se dressant devant Maxime avec ce front d'airain qu'elle s'était fait, et les yeux étincelants :

— Quant à vous, monsieur, ne vous hâtez pas trop de chanter victoire. Je n'ai point épuisé tous les moyens de me venger.

Elle partit en lui jetant comme adieu un dernier geste de menace. Maxime restait pensif lorsque madame d'Hérisy, à la vue de M. de Tirlay, qui revenait du château d'Ambly au petit pas de son cheval, poussa un léger cri.

— Qu'avez-vous, madame? lui demanda Maxime.

— Voilà M. de Tirlay qui vient de ce côté.

Maxime salua poliment madame d'Hérisy.

— J'ai précisément quelques mots à lui dire. Adieu, madame.

— Maxime ! s'écria Léonie.

Elle hésita.

— Dites-moi que vous ne vous battrez pas avec lui.

— Oh ! de grâce, madame, répondit Maxime avec la même politesse froide, ne vous occupez point autant de moi. Vous me poursuivez depuis hier de vos reproches et de votre colère ; ne me poursuivez pas maintenant de votre sollicitude.

— Vous êtes cruel, fit Léonie. J'en arriverai presque à dire que madame Simeuil a raison d'être implacable. Adieu donc, monsieur.

M. de Tirlay, suivi d'un domestique à cheval, était loin encore et ne se hâtait pas. Maxime s'était appuyé contre un arbre et le regardait venir. Il semblait mesurer la distance qui l'en séparait. Avant que cette distance fût franchie, il fallait qu'il eût pris une décision. Mais laquelle ?

Les pensées les plus contraires se pressaient dans son esprit. L'arrivée de M. Davenel était imminente. Déjà il devait être en route. Avant une heure peut-être, ainsi que madame d'Hérisy l'avait annoncé, il serait là. Que lui dire? Rien à coup sûr, si ce n'est de nier. Mais les dénégations d'un amant à un mari sont puériles et impertinentes malgré elles. Un mari n'y croit pas. Puis, à défaut de Léonie, qui se tairait sans doute, Emma ne serait-elle pas là prête à souffler à M. Davenel les soupçons, et pis que les soupçons, la certitude?

N'y avait-il pas contre Lucile et lui assez d'indices accusateurs que le génie pervers d'une femme telle que madame Simeuil, aidé de la jalousie d'un mari, pouvait facilement exploiter? N'y avait-il pas surtout la faiblesse désarmée de Lucile, prompte à l'intimidation, inhabile au mensonge? Le moins enfin qu'il pût advenir était que M. Davenel emmenât sa femme, et de ce moment elle était perdue pour Maxime. Peu à peu, en effet, Maxime

en était parvenu à ce degré de la passion où l'on n'admet plus de compromis entre le bonheur que l'on poursuit et les exigences du monde. Il ne se faisait point à l'idée d'une liaison banale entre Lucile et lui. Il voulait la jeune femme tout entière à lui, pour la soigner, pour l'aimer, la guérir, pour jouir sans entraves de cet amour exclusif, absolu, dont il goûtait pour la première fois les joies amères et profondes.

M. Davenel, qu'il connaissait à peine, dont il ne s'était soucié jusque-là, lui apparaissait en ce moment comme l'ennemi véritable. Il fallait qu'il se débarrassât de lui, et il ne savait comment s'y prendre.

Cependant, M. de Tirlay, avec sa lenteur et sa précision anglaises, s'avançait de plus en plus; en rassemblant son cheval, qui procédait par courbettes et piaffait sur place, on eût dit qu'il voulait donner du temps aux réflexions de Maxime. Maxime le regardait presque machinalement. Il

le sentait s'approcher plus encore qu'il ne le voyait.

La haine qu'il lui portait n'avait plus la violence de la première heure. Elle était inquiète et morne. Distrait par les événements prochains qui le menaçaient, il la subissait comme une conséquence presque inévitable de la situation désespérée où il s'était mis. Il se ranimait pourtant par soubresauts de colère à la pensée qu'il allait avoir affaire à l'insolent qui s'était attaqué à Lucile. N'était-ce point d'ailleurs ainsi qu'il empêcherait le plus sûrement M. de Tirlay de se battre avec Adolphe, et n'avait-il pas promis à Isabelle que ce duel n'aurait pas lieu? Il eût préféré toutefois, au moins pour l'heure présente, tenir d'une autre façon la promesse qu'il avait faite à sa cousine et ajourner sa rencontre avec M. de Tirlay.

Celui-ci n'était plus qu'à quelques pas. Maxime resta absorbé un dernier instant comme s'il eût cherché, en résumant d'un trait sa position, quel-

que héroïque moyen d'en sortir; puis, soit qu'il eût entrevu ce moyen, soit qu'il se fût résolu à marcher sans plus d'hésitation dans la voie qu'il s'était tracée, il alla droit à M. de Tirlay, les traits apaisés et l'œil tranquille.

M. de Tirlay venait de mettre pied à terre et avait donné son cheval au domestique qui l'accompagnait, et qui, sur l'ordre de son maître, continua son chemin vers le château. Depuis le moment où il avait aperçu Maxime, M. de Tirlay était mal à l'aise. Il se doutait vaguement que Maxime pouvait être là pour son propre compte. S'il eût été seulement le témoin de M. de Mélin, il n'eût point pris la peine de venir à l'extrémité du parc au devant de l'adversaire du jeune homme. Ce duel avec Adolphe était déjà par lui-même une assez désagréable affaire. M. de Tirlay ne se dissimulait pas que, en sa qualité de tuteur d'Isabelle, c'était un singulier rôle pour lui que de se battre avec le fiancé de la jeune fille. Mais il ne s'en était point

tout d'abord trop ému. Il avait compté sur la discrétion de M. de Mélin, sur le silence de Lucile, car les femmes ne divulguent guère des aventures comme celle qui lui était arrivée, et il avait pensé qu'un futile prétexte expliquerait au besoin le coup d'épée très-peu sérieux par lequel se terminerait le combat.

Il était, en effet, assez fort à l'escrime pour conduire le dénoûment à son gré. Mais la présence inattendue de Maxime, son attitude sombre, en lui donnant à penser que le comte était instruit de la vérité, le mettait en face d'une complication beaucoup plus grave. M. de Tirlay était à la fois mécontent de lui et profondément humilié. Cet homme, pour qui le succès justifiait tout, sortait vite, une fois vaincu, de l'ivresse où ses passions l'avaient jeté. Il se jugeait lui-même avec autant de sévérité que de dédain. Aussi avait-il volontairement ralenti l'allure de son cheval, afin de pouvoir composer son visage avant d'aborder Maxime. Il ne

voulait montrer aucun trouble devant ce rival heureux qu'il avait cruellement mais inutilement offensé.

C'est qu'au fond il redoutait l'opinion que Maxime pouvait avoir de lui. Il se sentait cité au tribunal d'un homme de sa caste et de son rang, qui suivait la même route de plaisirs que lui, mais qui, l'y dépassant de tout le charme de la jeunesse qu'il avait encore et de tout l'éclat de succès remportés au grand jour, aurait le droit de lui manifester avec une ironique pitié le juste ressentiment dont il serait animé.

C'était là pour M. de Tirlay une perspective redoutable, et il s'y préparait de son mieux.

Il salua Maxime et lui dit :

— J'ai à vous parler, monsieur le comte.

— Moi aussi, monsieur, répondit Maxime.

— M. de Mélin m'a prévenu que vous seriez son témoin. Je vous avertis, en conséquence, que

MM. d'Ambly ne pourront pas être aujourd'hui même à ma disposition, comme je l'espérais.

— Moi, monsieur, j'aurais à vous exprimer le désir que le duel n'eût pas lieu.

Cette phrase était d'accord avec les appréhensions de M. de Tirlay, qui se tint sur ses gardes.

— Je le voudrais, dit-il, mais j'ai été gravement insulté par M. de Mélin.

— Peut-être, monsieur, devriez-vous songer dans quelles circonstances.

— M. de Mélin vous les a dites?

— Non, monsieur, mais je les sais.

M. de Tirlay ne s'était donc pas trompé dans ses prévisions. Il se roidit contre l'impression que ces quelques mots de Maxime lui causaient, et repartit avec hauteur :

— Pardon, monsieur, j'ai l'habitude de porter la responsabilité de mes actions, quelles qu'elles soient. Je ne vous permettrais pas de les juger.

— Je ne les juge pas, reprit Maxime avec un calme qui ne se démentait point, mais d'une voix légèrement altérée. Je veux dire seulement que votre duel avec M. de Mélin ne saurait avoir lieu, parce qu'il y a quelqu'un que cette affaire regarde plus que lui.

— Et qui cela ?

— Moi, fit sans hésiter Maxime. Je suis l'amant de madame Davenel.

Cette déclaration si hardie sembla frapper de stupeur M. de Tirlay. Il fit un mouvement et balbutia presque :

— Je m'étonne de vous l'entendre dire.

— Pourquoi ? il faut bien que je vous dise le motif qui me fait réclamer la place de M. de Mélin.

La voix de Maxime n'avait point changé. Il regardait de Tirlay en face, mais sans provocation.

— D'ailleurs, ce secret, si c'en était un pour

vous, est-ce que je ne le confie pas à un homme d'honneur?

Il n'y avait dans le ton de Maxime ni menace ni dédain, tout au plus une émotion douloureusement contenue. On eût dit qu'il portait simplement devant son adversaire, en faisant appel à sa conscience, une réclamation naturelle et juste.

De Tirlay reprit ainsi :

— Je viens d'avoir tort, dit-il, monsieur le comte, et je reconnais vos droits de priorité. Avant d'être aux ordres de M. de Mélin, je serai donc aux vôtres.

Mais Maxime lui répondit tristement :

— C'est inutile, monsieur ; moi, je ne vous demande pas de réparation.

— Je ne vous comprends plus, alors! s'écria M. de Tirlay. Expliquez-vous.

— Vous m'avez dit tout à l'heure, reprit Maxime, que vous ne me permettriez pas de juger vos

actions. C'est un droit qui m'appartiendrait d'autant moins que je conçois ce que vous avez fait. Nous sommes tous les deux des hommes du monde, monsieur, et, nous devons l'avouer, des hommes de plaisir. Lorsque l'on a beaucoup vécu avec les femmes, l'on ne peut, à la fin de sa jeunesse, récuser cette expérience, heureuse ou triste selon les cas, qui fait que les preneurs de villes ne croient plus à l'invulnérabilité des remparts. Vous avez rencontré sur votre chemin une femme jeune et séduisante, et vous avez pensé qu'il n'était pas impossible de triompher d'elle. Il n'y a là rien d'étonnant, et j'aurais mauvaise grâce de vous en faire un crime.

Si ces paroles, prononcées avec une involontaire amertume, n'étaient point l'expression de la pensée de Maxime, on ne pouvait du moins soupçonner la sincérité du sentiment de conciliation qui les lui dictait. Sa douleur ne se permettait aucun reproche et ses yeux n'avaient aucun éclair dont la plus

ombrageuse susceptibilité pût s'offenser. Aussi fut-ce avec douceur que M. de Tirlay, désireux de voir Maxime s'expliquer jusqu'au bout, lui répondit :

— Votre émotion, monsieur d'Arbray, dément votre langage.

Maxime s'aperçut que M. de Tirlay ne s'imposait plus la même attitude hautaine et agressive qu'il avait eue jusque-là, et lui-même sortit de sa réserve avec une chaleur singulière.

— Oui, dit-il, je suis ému. Mais c'est que je ne puis rester impassible sous les coups qui m'accablent depuis une heure. Quant à vous, monsieur, je le répète, vous ne m'avez pas offensé; car, si vous aviez su que j'aimais madame Davenel profondément, de toute mon âme, vous n'auriez point, j'en suis sûr, pour la satisfaction d'un caprice, hasardé le bonheur de toute ma vie.

Cette affirmation tellement précise étonna M. de Tirlay sans l'irriter.

— Vous me jugez bien, dit-il. Mais l'aimez-vous donc ainsi, vous?

— Ah! oui, oui, continua Maxime. De ma part, cela vous surprend. J'ai moi-même été longtemps à me répondre. Un tel attachement est peut-être la punition de ceux qui toute leur vie ont méconnu l'amour, qui n'ont jamais aimé. Les malheurs le doivent peut-être suivre en même temps que les angoisses. Mais c'est qu'elle ne ressemble à aucune autre femme. Vous souriez?

— La femme que l'on aime, comte, ne ressemble jamais aux autres femmes.

— Vous ne la connaissez pas. Vous n'avez vu d'elle que sa grâce, son élégance, sa beauté, ces qualités que possèdent plus ou moins toutes les femmes dont on s'occupe. Si elle n'eût eu que cela, j'aurais cherché à lui plaire, je ne l'aurais point aimée. Mais c'est que chez elle, au delà de cette femme que tout le monde peut voir, il y en a une autre presque mystérieuse, qui, à mesure qu'elle se révèle à moi,

m'effraye autant qu'elle me captive. Toute émotion extrême développe pour ainsi dire en elle une seconde existence d'extase et de rêves. Elle subit tout entière le contre-coup des sentiments qui l'ont agitée, et alors, momentanément privée de raison, revit par la voix, par le geste, par le regard, dans l'événement qu'elle a traversé. Vous me demandiez comment j'avais appris les circonstances de votre entrevue avec elle. C'est elle-même qui, à son insu, me les a dites. Elle m'a tout raconté, tout représenté pour mieux dire, sous l'influence de sa terreur qui ressuscitait les faits depuis le moment où vous êtes entré jusqu'à celui où elle a reculé devant vous d'un bout à l'autre de la chambre. Ah ! tenez, il n'est plus question de moi. Si vous aviez su que cette femme, dont vous croyiez n'avoir à vaincre que la résistance vraie ou feinte, était une enfant hallucinée et malade, vous auriez respecté sa faiblesse et ses souffrances.

Il s'interrompit, et, passant de l'exaltation avec

laquelle il avait parlé à une dignité simple, il ajouta :

— Voilà pourquoi je ne vous demande pas de réparation, et voilà aussi pourquoi, ne vous demandant point de réparation, je crois avoir le droit de vous exprimer le désir que votre duel avec M. de Mélin n'ait pas lieu.

M. de Tirlay fut vaincu. Le triple orgueil de son cœur se fondit. Sans pénétrer encore le secret noble de cette étrange résignation de Maxime, il comprit que cet homme si brave, si fier, si adulé, avait un immense chagrin, et il respecta ce chagrin. En même temps il se consola presque de son insuccès près de Lucile. Ce n'était plus une femme ordinaire qu'il avait eue à combattre. Elle lui avait échappé par des causes qui ne l'humiliaient ni dans son amour-propre ni dans son audace. Ses mauvaises passions éteintes, il eut un de ces mouvements de grandeur qui auraient été familiers à sa nature s'il ne les avait trop souvent étouffés.

— Monsieur le comte, dit-il, vous me rendez à moi-même et vous ne l'emporterez pas sur moi en générosité. Puisque vous ne tirez pas vengeance de la douleur que je vous ai causée, je supporterai l'injure que je n'ai que trop méritée. Je ne pense pas que M. de Mélin croie que je sois un lâche quand je lui dirai que j'ai votre estime. Car je l'ai, n'est-ce pas?

Il appuya sur ces derniers mots. Il ne voulait point d'équivoque dans la réponse du comte d'Arbray.

— Oui, et merci, monsieur, dit Maxime. Il n'y aura pas, du moins par ma faute, un malheur de plus dans cette maison. Maintenant, je n'ai plus de colère contre vous; mais, au début de notre entretien, il m'a fallu un bien puissant motif pour vous parler ainsi que je l'ai fait. Je venais d'apprendre que le mari de madame Davenel arrivait, je ne pouvais plus me battre avec vous, car j'eusse pu être tué, et j'ai besoin de vivre pour veiller sur elle.

— Ah! comte, interrompit en souriant M. de Tirlay, ce n'est pas tout à fait franc, ce que vous avez fait là, et j'aurais dû soupçonner quelque raison pareille à votre longanimité.

Puis, reprenant son sérieux, et avec intérêt:

— Il y a donc un danger qui la menace?

— Il y a la haine de deux femmes qui veulent se venger de moi en la frappant. N'avez-vous pas compris que, ce matin, madame Simeuil vous avait à dessein laissé seul avec elle? Ne comprenez-vous pas que, puisqu'elle a échoué, elle va tout dire au mari? Et ce mari, c'est madame d'Hérisy qui lui a écrit de revenir.

— Comte, du courage, il faut lutter.

— Et voyez, dit Maxime en tressaillant, ma crainte n'est pas vaine. Voici madame Davenel. Il y a déjà un malheur dans le désordre de sa marche et de ses traits.

— Je vous laisse avec elle. Je vais trouver M. de Mélin.

Lucile accourait, en effet. Elle venait dans quelque terreur nouvelle se confier à Maxime. Ainsi se précipitaient pour lui les événements de ce jour. Un péril à peine écarté, il en naissait un second. Quelques minutes auparavant, il avait pourtant espéré que le sort se lasserait. En ne provoquant pas M. de Tirlay, il avait sacrifié à la nécessité. Mais, par cette concession, si fort qu'elle lui eût coûté, il réparait du moins une partie du mal qu'il avait causé. Il avait agi en honnête homme et s'en était applaudi. Maintenant qu'y avait-il encore? Il ne courut point au devant de Lucile; il n'en eut pas le courage.

Par une singulière association d'idées, il songea tout à coup que, depuis une heure, il n'avait pas bougé de cette place où tous les personnages de ce drame dont il était le héros venaient le trouver tour à tour. Léonie d'abord, puis Emma, puis M. de Tirlay, à présent Lucile. Qui serait-ce après elle? Cette place lui était mauvaise. Il fallait la quitter. Il obéissait en cela à une de ces superstitieuses ap-

préhensions de l'esprit qui grossissent le danger. Il se résolut à brusquer Lucile, à l'emmener au plus vite, car il craignait pour elle bien plus que pour lui. N'avait-il pas à se préoccuper de l'arrivée de M. Davenel et à conjurer, en surveillant madame Simeuil, en ne la quittant point d'un pas jusqu'à son départ, qu'il allait la forcer d'effectuer sur-le-champ, ce que cette arrivée pouvait avoir de funeste ?

— Maxime ! cria Lucile quand elle ne fut plus qu'à deux pas de lui ; Maxime, mon mari arrive !

— Je le sais.

— Qui te l'a dit ?

— Madame d'Hérisy. Et toi, qui te l'a appris ?

— Madame Simeuil. Vois-tu, elle sait que je t'aime, et c'est pour cela qu'elle me hait. Elle m'a dit qu'elle l'instruirait de tout et qu'il me punirait.

— Calme-toi. Qu'importe ce qu'elle dira ? Elle ne pourra lui fournir des preuves et il ne la croira pas.

— Maxime, reprit Lucile abattue et cependant avec une vive expression d'amour, il verra vite que je t'aime. Je ne saurai pas le lui cacher, moi.

Elle frissonnait et jetait les yeux derrière elle.

— Mais comme tu trembles ! lui dit Maxime. Que regardes-tu ?...

— Je regarde s'il ne vient pas, si elle ne vient pas, elle surtout.

— Lucile, madame Simeuil t'a dit autre chose encore.

— Oui, fit Lucile à voix basse et avec un effroi croissant, oui, elle a dit qu'il serait facile à mon mari de me faire enfermer, non-seulement parce que j'ai un amant, mais parce que...

Elle hésitait et ses dents claquaient de terreur.

— Parce que? demanda Maxime.

— Parce que je suis folle ! dit-elle plus bas encore.

Elle joignit les mains, et, d'un air suppliant :

— Dis-moi, Maxime, est-ce vrai que je suis folle ?

— Pauvre enfant ! murmura seulement Maxime.

Alors, les yeux agrandis, prise d'un frisson convulsif, avec un inimitable accent de prière, d'insistance et de désespoir, elle s'écria :

— Tu viendras me voir, n'est-ce pas, si l'on m'enferme ?

Maxime, bouleversé, dans un emportement de tendresse et de chagrin, serra Lucile sur son cœur, et, d'un ton de défi, comme s'il y eût eu là quelqu'un pour l'entendre :

— T'enfermer ! dit-il ; et qui t'enfermerait ?

— Moi, fit M. Davenel.

Madame Simeuil lui avait sans doute indiqué le chemin qu'il devait suivre pour surprendre les deux amants. Il apparaissait pâle et menaçant. Lucile avait poussé un cri ; Maxime n'avait point bougé.

— Venez, madame, fit M. Davenel en s'adressant à Lucile.

Mais Lucile se pressa contre Maxime en répétant :

— Non, non, je ne veux pas qu'on m'enferme.

— Rendez-moi cette femme, monsieur, dit alors M. Davenel à Maxime. Je suis son mari.

Maxime avait entouré Lucile d'un de ses bras.

— Moi, monsieur, dit-il, je suis son amant. Je la garde.

— C'est ce que nous allons voir, fit à son tour M. Davenel.

Lucile, qui s'était évanouie, pesait de tout son poids au bras de Maxime. Il la déposa sur un banc et se plaça devant elle.

M. Davenel allait peut-être se précipiter sur Maxime, lorsque Adolphe de Mélin et M. de Tirlay, qui s'étaient rencontrés et revenaient trouver le comte, aperçurent les deux adversaires et se hâtèrent d'accourir.

— Monsieur ! dirent-ils à M. Davenel.

M. Davenel, qui s'était avancé d'un pas, recula.

— Vous avez raison, messieurs, dit-il froidement. Je n'y songeais point. Il plaît à M. d'Arbray de garder ma femme. Pour une heure, soit. Mais elle m'appartient, et je vais m'adresser aux magistrats pour me la faire rendre.

Il salua les témoins de cette scène, et se disposait à partir. Maxime le toucha légèrement du doigt:

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur. Vous n'avez qu'un seul moyen de me la reprendre : c'est de vous battre avec moi et de me tuer.

— Et si je ne consens pas à me battre? répondit avec arrogance M. Davenel, qui s'était arrêté.

— Vous y consentirez, car vous ne sortirez pas d'ici. Vous êtes chez moi, et ces messieurs eux-mêmes, si je les en priais, vous empêcheraient de partir.

M. Davenel interrogea d'un regard rapide M. de Tirlay et Adolphe. Tous deux restèrent muets. Il vit qu'il n'y avait point à compter sur eux et se croisa les bras.

— J'attendrai alors, dit-il, mais je ne me battrai pas.

— Pardon, monsieur, reprit Maxime au bout d'un instant. Cette situation ne peut se prolonger. Si vous me connaissiez mieux, vous sauriez que je ne recule jamais devant la résolution que j'ai prise, quelles que puissent en être les conséquences. Comme je ne veux pas que, moi vivant, madame Davenel retombe en votre pouvoir, je vous jure, moi, comte Maxime d'Arbray, que, si vous refusez de vous battre, j'enverrai chercher une arme, et que, tout désarmé que vous êtes, je vous tuerai !

Il y avait chez Maxime, en prononçant ces mots, un calme si effrayant, un parti pris tellement terrible, que M. Davenel changea de couleur :

— Vous m'assassineriez ? balbutia-t-il.

— Ah ! s'écria Maxime, vous venez de pâlir ; vous avez eu peur. Vous aurez maintenant le courage de vous battre.

M. Davenel bondit à cette insulte.

— Eh bien, oui, dit-il avec fureur, une épée, une épée !

Maxime eut un geste d'emportement et de triomphe.

— Allons donc ! s'écria-t-il.

Et, s'élançant le premier vers le château pour y prendre des armes et recommander qu'on vînt au secours de Lucile, il ajouta en s'adressant aux trois hommes :

— Marchons, messieurs.

VI

Une heure plus tard, Lucile était étendue sur une chaise longue, dans le grand salon du château de Cessac. On avait voulu qu'elle se couchât, mais elle s'y était refusé avec une énergie singulière. Elle était d'ailleurs en proie à un délire plein de visions qui ne cessait qu'à de courts intervalles pendant

lesquels elle tombait dans une prostration profonde. Hersent n'avait pu lui donner ses soins : il était sur le théâtre du duel. La marquise et Isabelle étaient alors près de Lucile et la contenaient dans les mouvements assez violents d'une dernière crise. Mesdames d'Hérisy et Simeuil étaient assises silencieusement l'une à côté de l'autre près d'une fenêtre donnant sur le parc.

— Elle s'assoupit, dit Isabelle en quittant les mains de Lucile.

— Tant mieux, car cette crise était horrible.

— Reposez-vous, chère mère, dit Isabelle à la marquise, vous êtes fatiguée.

— Non, mon enfant, répondit avec une sorte d'exaltation la marquise de Cessac, dont la haute taille s'était redressée et dont le visage était empreint d'une volonté puissante. Lorsque l'âme est atteinte, elle oublie les souffrances du corps. Je veux être debout lorsque sonnera peut-être la dernière heure du comte d'Arbray.

Madame Simeuil et madame d'Hérisy firent un mouvement. Elle l'aperçut et son énergie presque farouche s'en accrut.

— Vous frémissez toutes deux, reprit-elle. Vous avez raison. Je ne suis pas si vieille que je ne devine ce qui s'est passé. Ce sont vos coupables amours, vos trahisons plus coupables qui ont tout fait. Réjouissez-vous donc! le deuil et la mort les suivent. Pauvre Maxime! Malheur à celles qui t'ont perdu!

— Ma mère, dit Isabelle, n'accusez pas Lucile.

— Je ne l'accuse pas, la pauvre femme. Elle n'eût su que l'aimer, elle, et ne se fût pas vengée.

— La voilà qui s'agite encore.

Il semblait que Lucile eût entendu ce qui venait de se dire, car elle se mit à parler comme dans un rêve, les paupières closes, le corps secoué de frissons.

— Lui, s'est vengé! Ce sont elles... oui; elles ont été bien méchantes! madame Simeuil surtout, car madame d'Hérisy a des remords, maintenant... Mais

madame Simeuil, ah ! c'est lâche, ce qu'elle a fait !

Isabelle se pencha vers la malade.

— Lucile, je vous en prie, calmez-vous !

— Combien y a-t-il qu'ils sont partis? dit à demi-voix Léonie à madame Simeuil.

— Une demi-heure.

— Que le temps est long ! Vous ne voyez rien?

Emma s'inclina en dehors de la fenêtre et resta quelques secondes sans répondre.

— Répondez donc, dit avec impatience la marquise à madame d'Hérisy.

— Je ne vois rien.

— Attendez, dit alors Lucile en se soulevant; moi, je vois.

Sa respiration haletait, ses yeux étaient ouverts et tournés vers la fenêtre.

— Ils sont l'un devant l'autre, les épées croisées. Ils se penchent, ils s'attaquent.

Elle se prit la poitrine à deux mains.

— Ah ! comme mon cœur bat vite ! Il me fait mal.

Et puis tout à coup :

— Du sang, il y a du sang sur Maxime. Je ne vois plus rien. Le sang m'empêche de voir. Il y en a tout un nuage sur mes yeux.

Elle retomba en criant :

— Et mon cœur ! je souffre ! je souffre !

— Ils viennent. Les voilà, dit Emma.

— Qui est-ce ? s'écrièrent la marquise et Léonie.

— Je ne distingue pas. Ils sont cachés par les arbres.

— J'étouffe, disait Lucile, j'étouffe !

Isabelle courut à elle :

— Mon Dieu, qu'elle est pâle ! Il me semble que son cœur ne bat plus. Ah ! si, je le sens.

La marquise se cacha la tête dans ses mains.

— Mon neveu est mort, dit-elle.

— Non, fit Maxime, qui, entrant par la porte ou-

verte, avait entendu la marquise ; non, c'est lui qui est mort; je l'ai tué.

— Tué! s'écria Lucile.

Elle se leva et se tint debout une seconde, les yeux fixes attachés sur Maxime.

Il la força de se recoucher, et, précipitant ses paroles :

— Chère Lucile, ne crains plus rien. On ne t'enfermera pas. Va, tu seras à moi. Je t'emmènerai si loin, que personne ne viendra t'y chercher. Nous nous aimerons bien. Mais qu'as-tu? Ne me reconnais-tu point? Elle ne répond pas. Au secours! au secours! Hersent! où est Hersent? Ah! dit-il avec colère, il est resté là-bas auprès de ce cadavre. A quoi bon?

— Me voici, dit Hersent d'une voix grave. M. Davenel est mort, en effet.

— Viens donc, alors.

Il lui montra Lucile et le poussa vers elle.

— Et sauve-la!

Hersent, voyant le teint livide de la jeune femme, la palpa à la hâte à la poitrine et au cœur. Le cœur gonflé ne battait plus. Un vaisseau s'était rompu dans la poitrine. Hersent voulut douter de lui-même, mais il ne le pouvait. Il se releva et dit :

— Elle n'existe plus.

Tous les témoins de cette scène, auxquels venaient de se joindre Adolphe et M. de Tirlay, jetèrent un cri.

Quant à Maxime, il s'était en courroux tourné vers Hersent.

— Que dis-tu? qu'elle est morte? fit-il. Tu te trompes. Elle est quelquefois ainsi, tu le sais bien.

Puis il saisit Lucile entre ses bras et s'écria :

— Mais elle vit, elle est toute chaude. Lucile! Lucile!

Et, ne recevant d'autre réponse à cet appel que le mouvement inerte de ce pauvre corps, dont la dernière chaleur s'en allait :

— Elle se refroidit, elle se refroidit encore. Est-il donc vrai qu'elle est morte?

Alors, en face de la réalité et dans un paroxysme de désespoir et de douleur, tout courbé sur elle, il se mit à dire en sanglotant : — Lucile, ma petite fille. Elles ne me serreront donc plus, ces petites mains que j'aimais tant? Mon amour! ma vie!

Ce spectacle d'une telle faiblesse chez un homme énergique, était si cruel, que M. de Tirlay, Hersent et la marquise s'empressèrent autour de lui.

— Comte! dit M. de Tirlay d'un ton de reproche.

— Mon ami! fit Hersent en lui prenant le bras.

— Mon fils! murmura la marquise en lui montrant un visage couvert de larmes.

Maxime se redressa.

— Pardon, dit-il, je comprends bien qu'elle est morte à présent. Cela est même tout simple, continua-t-il en regardant Emma et Léonie, qui n'avaient point osé s'approcher. N'est-ce pas, madame d'Hérisy? n'est-ce pas, madame Simeuil?

— Monsieur! balbutia Emma.

— Que faites-vous ici? lui dit-il. Sortez!

Et, de sa main étendue vers elle et qui la courbait sous l'insulte, il l'accompagna jusqu'à la porte.

Madame Simeuil s'était retirée en frémissant mais sans répondre. Quant à Léonie, elle s'inclina devant Maxime, et lui dit :

— Pardonnez-moi.

— Vous, fit-il lentement, je vous pardonne; mais partez vite, votre vue me fait mal.

Léonie essaya de sortir, mais elle chancela.

— Reconduisez-la, monsieur, dit Maxime à M. de Tirl ay.

M. de Tirlay donna son bras à madame d'Hérisy, qui se retira en pleurant.

—Ah! fit Maxime quand ils eurent franchi le seuil du salon, je respire mieux, je ne suis plus qu'avec ceux qui l'aimaient. Ma mère, mes amies, ayez pitié de moi. Je ne devais avoir qu'un seul amour dans ma vie, et Dieu me frappe dans cet amour. Il me

fait mesurer d'un seul coup les tortures que j'infligeais sans émotion aux autres femmes, car je ne croyais pas à ces souffrances du bonheur perdu et de l'affection brisée. Ah! je suis bien puni. Pauvre Lucile! c'est moi plus que tes rivales qui t'ai fait mourir. Pauvre aimée!

Il implora d'un regard humide la marquise et le docteur, Adolphe et Isabelle.

— Vous voulez bien que je m'agenouille auprès d'elle, que je la regarde encore, et, si Dieu me le permet, que je le prie pour elle?

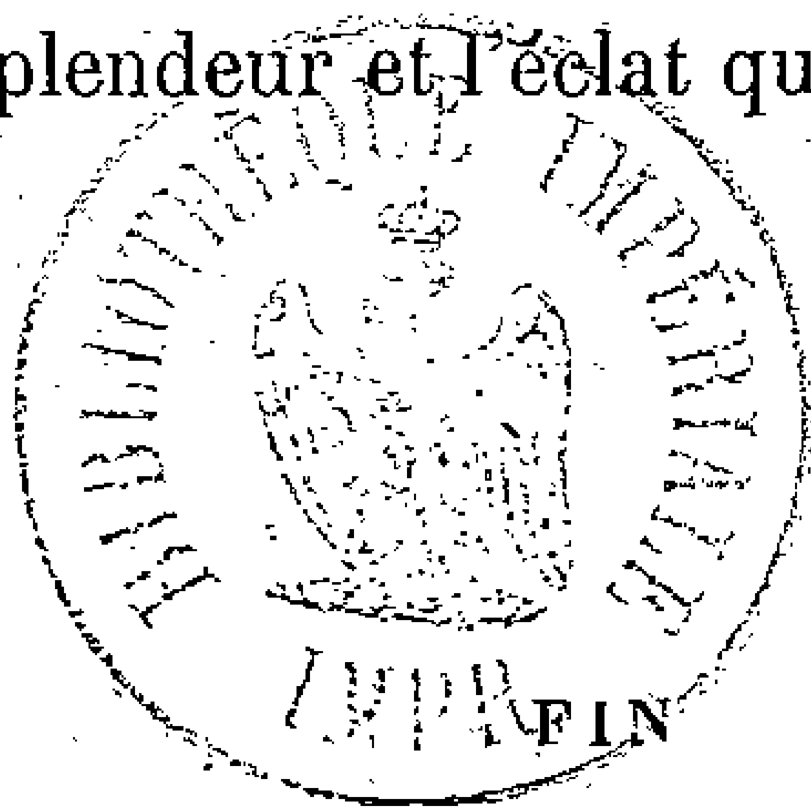
Et, joignant les mains, il s'agenouilla devant Lucile.

Pendant que, de leur côté, la marquise et Isabelle se mettaient en prière à quelque distance, Adolphe demanda tout bas au docteur :

— Ne redoutez-vous rien pour le comte?

— Rien, répondit Hersent, du moins pour maintenant. Mais plus tard sa douleur, qui se soulage aujourd'hui par des larmes, se repliera sur elle-même

et deviendra pour lui l'incessante morsure de Prométhée. Maxime n'a jamais aimé qu'une femme, celle-là. Tel que je le connais, il n'en pourra aimer d'autre. Ces tristes et derniers jours de sa jeunesse seront l'éternelle expiation de son passé. Il restera enchaîné comme à un roc à sa vie solitaire et stérile, sans espoir de délivrance, avec d'impérissables et cruels souvenirs qui lui rongeront le cœur. Ils lui retraceront en effet les joies à jamais disparues pour lui de la tendresse partagée, sans lesquelles les autres joies triomphantes de ce monde accusent moins la splendeur et l'éclat que le néant de l'existence.



FIN

TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET